BATAILLES & BLINDÉS

# BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +20 & PLANS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°28

- Schémas tactiques
- Organigrammes
- Profils
- Plans

## Les Allemands ont-ils inventé LA GUERRE MÉCANISÉE MODERNE ?

M 01699 - 28 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°28
Décembre 2008 - Janvier 2009
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux. : 7,90 € - Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

**www.caraktere.com**

## Batailles & Blindés

Histoire de la guerre mécanisée et des engins militaires

Bimestriel
Format 21 / 29.7
92 pages couleurs
6.90 €
28 numéros publiés, 8 hors-séries

## Ligne de Front
*Guerres mondiales*

Histoire des conflits du XXe siècle

Bimestriel
Format 23 / 30
84 pages couleurs
6.90 €
14 numéros publiés, 4 hors-séries

## Trucks & Tanks

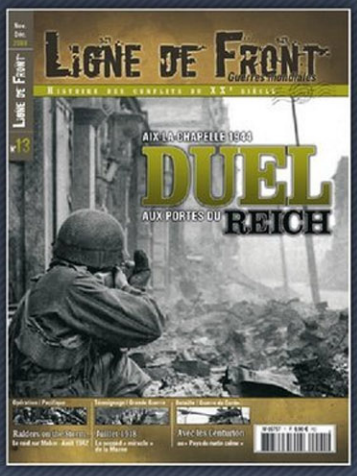
Le magazine historique et technique
des engins et véhicules militaires du XXe siècle

Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
10 numéros publiés

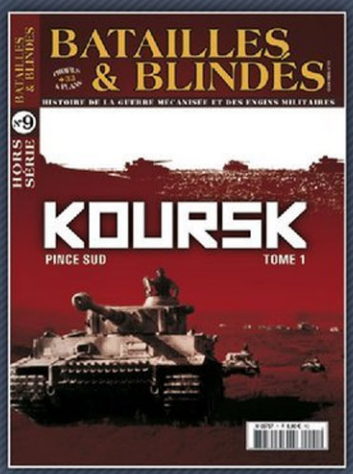
## Aérojournal

Histoire de la guerre aérienne

Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
7 numéros publiés, 1 hors-série

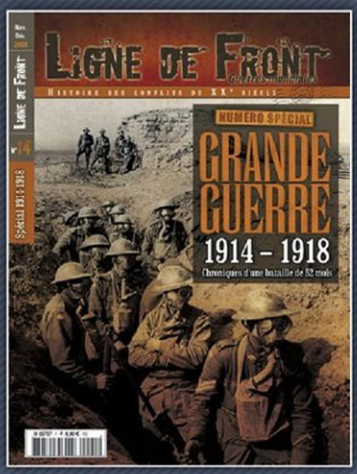


## Et également nos hors-série ET numéros spéciaux




Koursk - Pince sud
Tome 1

Le Guide des divisions blindées
De Juin à Septembre 1944




Numéro spécial : Grande guerre
Chronique d'une bataille de 52 mois

Messerschmitt Bf 109 G & K

Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03
www.caraktere.com

# Édito

Les Allemands ont-ils inventé la guerre mécanisée moderne ? Voilà bien une question que tout historien sérieux, chercheur averti ou passionné curieux s'intéressant de près à la chose militaire, en général, et à la Seconde Guerre mondiale, en particulier, se sera inévitablement posé ou sera conduit à se poser un jour ou l'autre.

Voilà bien une question sur laquelle une revue comme « Batailles & Blindés » ne pouvait guère faire l'impasse, compte tenu de son champ d'investigation historique. Hérésie ! hurleront d'aucuns, rappelant que le char a été inventé et massivement utilisé, pour la première fois, par les Français et les Britanniques sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Évidence ! rétorqueront certains pour qui les spectaculaires résultats obtenus par les troupes mécanisées allemandes de 1939 jusqu'à 1942 ne sont aucunement dus au hasard mais bel et bien à une avance conceptuelle et à un solide savoir-faire. Cependant, comme toujours en Histoire, la « vérité » n'étant décidemment pas grande amatrice de manichéisme, elle préfère se nicher dans l'immensité du spectre des gris plutôt que dans le blanc ou bien le noir. L'objet de notre dossier-fleuve n'est donc pas de vous imposer une réponse absolue, monolithique, indiscutable. Nous avons au contraire choisi de vous offrir des pistes de réflexion et des indices afin de vous aider à vous forger votre propre opinion sur cette question si complexe et passionnante à la fois.

Mais, avant de marcher sur les traces de Seeckt, Guderian et consorts, il convient d'avoir en tête que dans « l'art de faire la guerre » aussi, l'autarcie doctrinale n'existe pas et que les penseurs se nourrissent des idées des autres. Ainsi, si Guderian a pu synthétiser le « *Blitzkrieg* », c'est bel et bien parce qu'il est parti de bases saines, celles posées par les théoriciens britanniques et français œuvrant au cours des années 20 et 30, celles tirées des enseignements de la « Der des Ders » : les chars sont inefficaces en petits paquets et doivent être employés en masse ; ils ne doivent pas être gaspillés sur un terrain impropre à leur usage ; les plus grands résultats sont obtenus quand l'emploi en masse des chars est accompagné d'un effet de surprise. Tels sont les axiomes autour desquels tant de nouvelles idées vont venir se greffer.

Au final, l'œuvre de modernité et de créativité allemande n'aurait-elle pas été d'avoir su synthétiser et considérablement enrichir la pensée de l'ennemi d'hier et de demain, au point de la transcender ? À vous de répondre !

Bonne lecture et, avec quelques jours d'avance, bonnes fêtes à vous tous !

Yannis Kadari


**Bataille & Blindés n°28**
**Décembre 2008 - Janvier 2009**
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaires de rédaction : Y. Mahé - C. Valence
Directeur Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec
Conseillers à la rédaction : H. Cance - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)


# Batailles & Blindés n° 28


4 BATAILLE — Les « Dix » de Diên Biên Phu
Jusqu'au bout avec les paras et la Légion !

Le 20 novembre 1953, deux bataillons de parachutistes de l'Armée française sautent sur Diên Biên Phu, aux confins du Laos et du Tonkin, afin de prendre le contrôle d'une vaste plaine entourée de montagnes. Cette opération se veut être le prélude à l'installation d'un camp retranché, dont on espère qu'il constituera un appât suffisamment tentant pour y attirer le corps de bataille du Viêt-Minh. ...

16 Dossier — LES ALLEMANDS ONT-ILS INVENTÉ LA GUERRE MÉCANISÉE MODERNE ?

De la pensée de Guderian et consorts naîtront des idées synthétisées dans une doctrine opérationnelle à portée stratégique : le « *Blitzkrieg* ». Pour mettre en application ce dernier, la nécessité de façonner un outil émerge au cœur des années 30, c'est la *Panzer-Division*. Et pour animer une telle machine de guerre, des matériels modernes et innovants vont être imaginés par les Allemands. Tel est le raisonnement en quatre étapes que nous avons retenu pour tenter de répondre à l'interrogation posée en titre de ce dossier.

18 Les penseurs : Guderian & consorts
32 La doctrine : Le « *Blitzkrieg* »
44 La *panzer-division TYP 1944*
54 Les matériels : État des lieux
68 Conclusion

70 BATAILLE — Khem Karan & Chawinda
Tournants de la guerre indo-pakistanaise de 1965

Les batailles de Khem Karan et de Chawinda marquent les points d'orgue de la brève mais violente seconde guerre indo-pakistanaise de 1965. Considéré par nombre d'observateurs avertis comme la plus grande bataille de chars depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce double d'affrontement va voir s'opposer 1 700 machines indiennes à plus de 600 engins pakistanais !

78 UNITÉ — Les *Tank Battalions* américains

À quoi les chars doivent-ils réellement servir ? À l'appui de l'infanterie ou bien à l'exploitation ? C'est la question, ô combien cruciale, que se posent les responsables de l'*US Army* au printemps 1940, alors même qu'ils sont confrontés aux époustouflants résultats obtenus par la *Wehrmacht* en Pologne puis en France.


**Dans Batailles & Blindés n° 29 à paraître le 1er février**
**- Sommaire indicatif -**

Dossier : l'épopée de la « Wiking »


© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

BATAILLE 1953-54

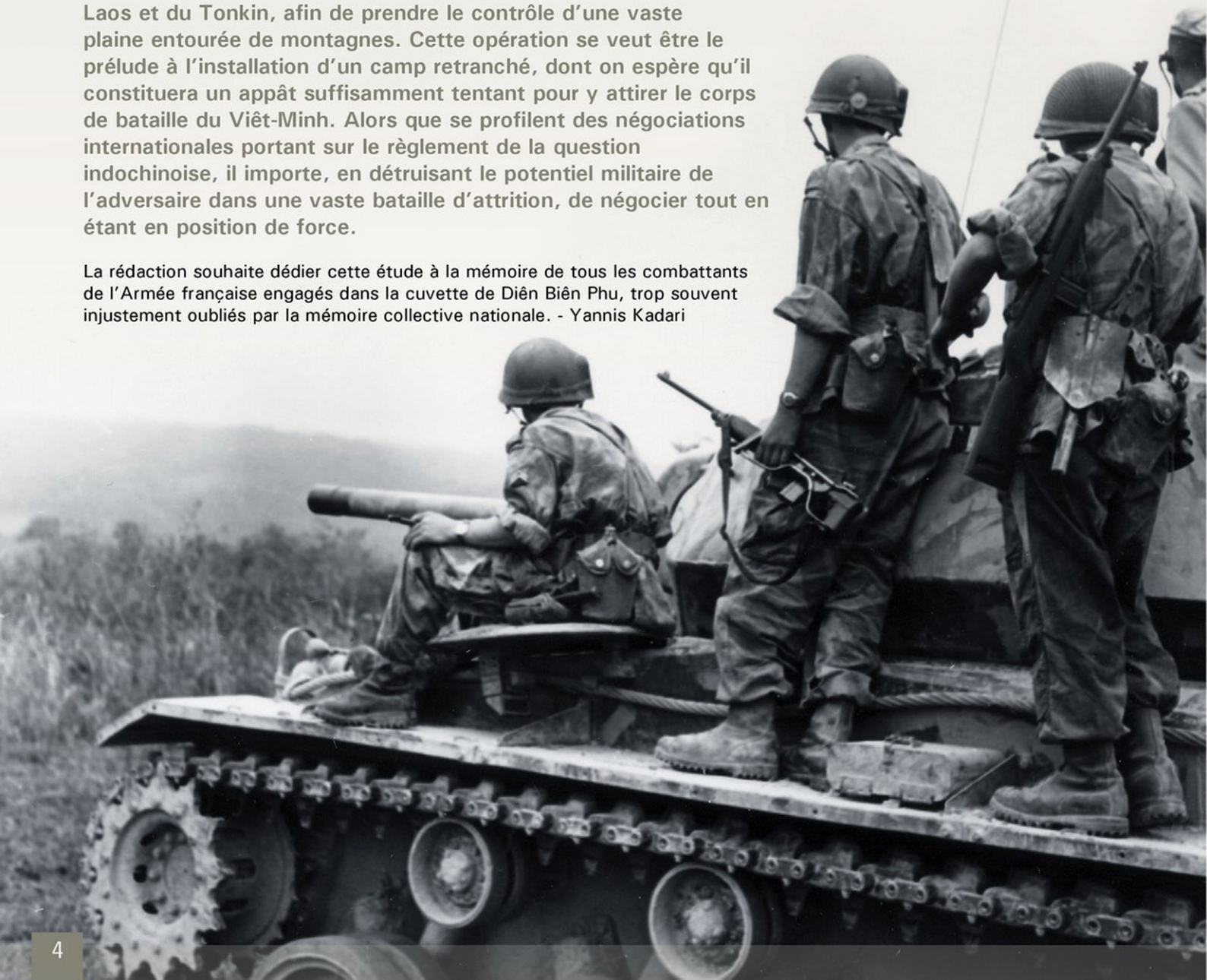
# Les "Dix" de Diên Biên Phu

## JUSQU'AU BOUT AVEC LES PARAS ET LA LEGION !

Par **Christophe Dutrône**

**Le 20 novembre 1953, deux bataillons de parachutistes de l'Armée française sautent sur Diên Biên Phu, aux confins du Laos et du Tonkin, afin de prendre le contrôle d'une vaste plaine entourée de montagnes. Cette opération se veut être le prélude à l'installation d'un camp retranché, dont on espère qu'il constituera un appât suffisamment tentant pour y attirer le corps de bataille du Viêt-Minh. Alors que se profilent des négociations internationales portant sur le règlement de la question indochinoise, il importe, en détruisant le potentiel militaire de l'adversaire dans une vaste bataille d'attrition, de négocier tout en étant en position de force.**

La rédaction souhaite dédier cette étude à la mémoire de tous les combattants de l'Armée française engagés dans la cuvette de Diên Biên Phu, trop souvent injustement oubliés par la mémoire collective nationale. - Yannis Kadari



## DES CHARS DANS UNE CUVETTE

Sitôt la cuvette occupée, il faut organiser la défense de la future base aéroterrestre appelée à affronter l'élite de l'Armée populaire vietnamienne. C'est le général Navarre, commandant en chef du Corps Expéditionnaire qui, favorablement influencé par les possibilités de manœuvre dans la plaine étendue de Diên Biên Phu, décide lors de son inspection du 29 novembre d'étudier la possibilité de faire acheminer sur place des chars par voie aérienne. L'aérotransport de blindés à travers l'Indochine n'est pas en soi une nouveauté dans la mesure où, au printemps précédent, le transfert par avion de plusieurs M5 Stuart à destination de la Plaine des Jarres avait déjà été réalisé. L'étude est rondement menée et la décision prise de substituer au M5 trop léger le M24 Chaffee que l'on considère plus approprié à l'affrontement qui se prépare. Celui-ci pèse toutefois plus de 18 tonnes. Aussi devra-t-il faire l'objet d'un démontage en règle pour pouvoir être acheminé en plusieurs fardeaux.

C'est à une équipe de la 2e compagnie de Réparation d'Engins Blindés de la Légion Étrangère, dont le personnel est majoritairement constitué de mécaniciens allemands, des vétérans de la *Panzerwaffe*, qu'est confiée la tâche de démonter un Chaffee. Il s'agit d'étudier la possibilité d'un allègement maximal de la carcasse du char afin de rendre réalisable le transport par voie aérienne. Bien que « dégraissée » au possible et privée de tous les éléments amovibles, celle-ci pèse tout de même la bagatelle de 4,1 tonnes. Faire décoller un tel poids relève du tour de force et seul un gros porteur, le Bristol 170 *Freighter* de la compagnie Air Viêtnam, est à même de réaliser un tel exploit, moyennant un plan de vol spécial évitant les reliefs les plus hauts et un plein d'essence limité.

Six Chaffee, fraîchement livrés dans le cadre du *MDAP – Mutual Development and Assistance Program* ou composante militaire du plan « Marshall » mis en place par les Américains auprès de leurs alliés – sont désignés pour être désossés. Chaque char, une fois démonté, est réparti en 180 éléments divers qui, pour être transportés en direction du pays thaï, exigent l'emploi de deux Bristol et six Dakota par engin. Le 12 décembre, par rotation aérienne, les spécialistes destinés au remontage des chars sont acheminés à Diên Biên Phu où ils aménagent leur atelier. La phase de transport des engins débute quatre jours plus tard. Le 21, au terme d'un remarquable tour de force logistique et technique, le premier M24 remonté fait un premier tour de piste dans l'enceinte du camp retranché, suscitant l'admiration des combattants français… tout comme celle de l'adversaire qui, du coup, s'empresse de réclamer aux Chinois des lance-roquettes antichars de 90 mm à charge creuse ! Un certain nombre d'observateurs du Viêt-Minh sont en effet disséminés à proximité immédiate du camp retranché. L'un d'eux, capturé à la mi-janvier, sera trouvé porteur d'un carnet dans lequel sont notées les allées et venues des chars en cours de rodage ; pour l'occasion, leur nombre sera évalué à une centaine !

## DES COLONIAUX ET DES « CAVALOS » POUR ÉQUIPAGES

Les chars progressivement assemblés, la question des équipages se pose avec urgence. Les blindés acheminés vers Diên Biên Phu étant initialement destinés à être affectés au sein du RICM – Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, qui comprend à l'époque deux escadrons de M24 Chaffee stationnés dans le delta du fleuve Rouge – et du 1er Chasseurs, c'est tout naturellement au sein de ces unités que devront être prélevés les personnels destinés à les servir. Dans un premier temps, c'est un peloton de marche constitué de personnels du RICM, commandé par l'adjudant-chef Carette, qui arrive au camp retranché le 25 décembre 1953. Immédiatement, leur mission est précisée : ils devront escorter les fantassins envoyés en reconnaissance hors du périmètre défensif.

Le 29 décembre, compte tenu du succès de l'opération de transfert des M24, Hanoi décide d'allouer trois chars supplémentaires à la défense de Diên Biên Phu, d'autant plus bienvenus que l'on sait désormais que le Viêt-Minh, fermement décidé à relever le défi français, a pris la décision d'accepter la bataille. L'augmentation du nombre d'engins, passant de six à neuf, implique, moyennant l'attribution d'un dixième char, la formation d'un escadron de marche appelé à être commandé par un officier. C'est le capitaine Yves Hervouët, qui sert à l'état-major du 1er Chasseurs, qui est désigné pour commander l'ensemble. Il sera secondé par le lieutenant Henri Préaud. Les deux officiers, accompagnés par sept hommes rejoignent à leur tour le camp retranché le 9 janvier 1954.

Dans l'immédiat, l'heure est au rodage du matériel comme des équipages, qui se doit d'être le plus rapide possible, car les informations recueillies par le 2e Bureau annoncent le début des hostilités pour la dernière semaine de janvier. Pour permettre l'identification des différents chars, l'adjudant-chef Carette leur a fait donner un nom de baptême : le sien porte celui d'*Aristide*. Les deux autres premiers chars disponibles ont pour nom *Anselme* et *Arthur*. Victime d'une dysenterie amibienne, Carette doit être évacué sur Hanoi à la mi-janvier. Il est immédiatement remplacé par un officier du RICM, le lieutenant Despert. Le 19 janvier, une réunion d'harmonisation est organisée par le capitaine Hervouët. Il convient d'amalgamer les hommes du 1er Chasseurs au chic très « cavalier » et les marsouins du RICM qui cultivent quant à eux leur style très « baroudeur colonial ». Des indicatifs radio sont établis, permettant aux chars de communiquer entre eux. Hervouët, reprenant l'initiative de l'adjudant-chef Carette, décide de donner un nom à chacun des blindés, de manière à faciliter leur identification.

◣ Sur l'un des engins, peut-être le *Conti*, plusieurs parachutistes ont pris place. Sur le personnage situé au centre de la photo, on remarque un disque blanc fixé sur le casque, à l'arrière, qui semble être une boussole. L'homme de droite, a perçu une carabine USM1 du modèle standard, sans crosse pliante. On notera aussi que la pelle américaine a vu son manche être raccourci de manière à réduire son encombrement lors des sauts opérationnels.

Sauf mention contraire, toutes photos : ECPA-D

▼ « Chaîne d'assemblage » des Chaffee aérotransportés depuis les terrains de Bach Mai et Gia Lam, à Hanoi. Neufs, ces engins viennent d'être récemment fournis par les Américains au titre du *MDAP*. Leur aérotransport tiendra de l'exploit technique. Il aura été le fruit du savoir-faire conjugué des légionnaires de la 2e Compagnie de Réparation d'Engins Blindés de la Légion Etrangère, des spécialistes du 1er Bataillon de Réparation du Matériel de Saigon et des pilotes civils et militaires, sans la dextérité desquels de telles charges n'auraient jamais pu franchir les montagnes du Tonkin.

1er Chasseurs

Aux sobriquets adoptés sous le commandement de Carette sont substitués des noms plus classiques. Les engins servis par les personnels du 1er Chasseurs sont ainsi baptisés du nom de grandes batailles napoléoniennes. Les chars du peloton Préaud deviennent l'*Auerstaedt*, le *Neumach* et le *Ratisbonne*. Ceux du peloton Guntz sont baptisés *Ettlingen*, *Posen* et *Smolensk*. Le RICM, affirmant son identité coloniale, choisit des noms de cités métropolitaines. *Aristide* devient ainsi le *Bazeille*, en l'honneur des troupes coloniales, *Anselme* s'efface devant *Douaumont* et *Arthur* deviendra le *Mulhouse*. Le choix du *Mulhouse* est dû au caporal Lion qui réside dans cette ville. *Douaumont* est quant à lui à mettre au crédit du sergent Bousrez, meusien d'origine.

Les trois pelotons sont répartis au sein du périmètre défensif du camp. Celui du lieutenant Préaud occupera la position la plus excentrée au sud du dispositif : « Isabelle ». Dès le 12 janvier, un premier accrochage s'est d'ailleurs déroulé au sud-ouest de cette position, donnant l'occasion aux chars d'appuyer l'infanterie pour la première fois. Si l'adversaire semble se faire attendre, il est néanmoins certain qu'il est là, tapi, quelque part sur les hauteurs qui entourent la cuvette de Diên Biên Phu.

## PREMIERS COMBATS

À la fin janvier, malgré un assaut annoncé pour le 24, rien ne se passe. Ce n'est cependant que partie remise… Le 1er février, le peloton Despert doit intervenir pour protéger le décrochage d'une reconnaissance en force engagée deux jours auparavant, à deux kilomètres au nord-est de « Gabrielle ». Tandis que l'aviation s'emploie à contenir l'ennemi qui cherche à tirer profit du repli des unités françaises, les Chaffee couvrent les ambulances qui récupèrent morts et blessés. Cette mission achevée, les chars restent sur place jusqu'au crépuscule tirant à vue sur tout mouvement observé sur la position fraîchement abandonnée.

Cette première « grosse » intervention offre l'occasion de mieux cerner les conditions d'engagement qui doivent être celles des blindés lorsqu'ils agissent au profit de l'infanterie. Sur les indications de Despert, le capitaine Hervouët obtient que ces engins soient désormais positionnés au plus près de l'ennemi, chaque peloton devant être étroitement binômé avec une compagnie d'infanterie en zone de terrain difficile.

Plus que jamais, il convient de creuser des emplacements et d'aménager des alvéoles de tir, ainsi que des abris et de prérégler des tirs nocturnes pour faire face à l'affrontement d'envergure qui se dessine désormais de manière inéluctable. Une provision plus que conséquente en essence et en munitions a été demandée et obtenue, non sans réticence de la part d'Hanoi. L'escadron a ainsi « mis la main » sur un total de 5 000 coups de 75mm, ce qui correspond à la consommation mensuelle des 70 Chaffee en service au Tonkin et représente la moitié des réserves disponibles au Nord Vietnam. Le lieutenant Préaud, isolé avec son peloton sur « Isabelle », dispose de 1 000 obus correspondant à la consommation mensuelle de quinze chars ; il les utilisera en l'espace d'un mois avec les trois blindés de son peloton…

À noter que pour faire face à d'éventuelles difficultés en effectifs sur la position excentrée « Isabelle », les personnels font l'objet d'une formation complémentaire afin d'être en mesure d'assurer les fonctions de tireur ou de pilote.

Le *Conti* franchissant une coupure avec à son bord le capitaine Hervouët, à la mise toujours tirée à « quatre épingles » !

◀ Le *Posen* du peloton Guntz probablement photographié en février 1954. Il porte le camouflage apposé sur la peinture d'origine américaine *US Olive Drab*, sous forme de bandes ocres. Le chef de char casqué est le maréchal des logis Fernand Ney qui sera blessé le 4 avril sur « Huguette 6 » à bord de l'*Ettlingen*, après avoir pris le commandement du peloton du maréchal des logis-chef Guntz, quant à lui mort au combat, le 15 mars, lors de la tentative de contre-attaque sur « Gabrielle ». Ney fera partie des rares évadés de Diên Biên Phu.

Le 12 février, le peloton Préaud appuie avec succès une reconnaissance des parachutistes à l'est du périmètre défensif français, obligeant par ses tirs ajustés le Viêt-Minh à découvrir prématurément son dispositif défensif et assurant ensuite le recueil des unités engagées et leur repli. Deux jours plus tard, un scénario identique se renouvelle vers l'ouest et le nord-ouest, donnant lieu à des accrochages. Le 15, une nouvelle opération est lancée au nord-ouest de la cuvette ; elle se solde par de violents combats, certains au corps-à-corps, qui coûtent quinze morts du côté des Français. Face à l'importance du dispositif progressivement mis en place autour des positions tricolores, les reconnaissances en force doivent être abandonnées afin de ne pas prématurément user le potentiel de l'infanterie. Courant février, pour s'efforcer de limiter l'efficacité des tirs de harcèlement de l'artillerie viêtminh en direction des canons et des chars français, la décision est prise par le capitaine Hervouët de camoufler ses M24. Des bandes de couleur à dominante marron ou verte viennent ainsi recouvrir en partie la couleur américaine d'origine. Le lieutenant Despert atteint de dysenterie doit à son tour être évacué le 22 février. Cependant, l'adjudant-chef Carette, guéri, fait son retour au sein de l'escadron.

Les reconnaissances reprennent le 3 mars dans l'espoir de parvenir à localiser et détruire le canon qui harcèle régulièrement le camp retranché depuis plus d'un mois. Conduite avec le soutien du peloton Guntz, l'affaire est un échec. Pour la première fois, les chars ont été directement pris à partie à coups de lance-roquettes. Le blindage du M24 Chaffee s'est révélé solide mais, dès lors, les reconnaissances seront conduites – à l'exception du chef de char – volets fermés. Le 4 mars, au cours d'une nouvelle tentative, le radio-chargeur du *Bazeille*, Michel Thuot, est touché par un tir d'arme automatique alors qu'il tente de hisser à bord de son char un tirailleur du V/7e RTA blessé. Soumis à un feu dense, les deux hommes doivent être recueillis par le reste de l'équipage via la trappe de secours située sous le char.

Les combats vont désormais aller *crescendo*. Le 5, les pelotons Préaud et Guntz sont de nouveau engagés avec les paras. Au cours de cette action, ils couvrent par des tirs « *a priori* » les légionnaires du 1er BEP qui progressent. Une fois l'assaut déclenché, rapidement, l'imbrication entre amis et ennemis interdit tout feu d'appui. L'objectif est néanmoins conquis de haute lutte. Les paras n'y découvrent malheureusement pas de pièce d'artillerie et doivent une nouvelle fois se replier, appuyés par les feux conjugués des chars et de l'aviation. Le 11 mars, c'est au tour de l'adjudant-chef Carette d'engager ses chars, en se portant au secours d'une corvée du III/13e DBLE clouée au sol par des tirs viêtminh à proximité de « Béatrice », position qui couvre le nord-est du camp retranché. L'affaire est rondement menée. Au cours de la même journée, le peloton Guntz est engagé avec les légionnaires du BEP dans une reconnaissance des abords de la même position. Au cours de celle-ci, progressant au milieu des herbes hautes, le *Posen* est abordé à la grenade par un groupe de réguliers ennemis. L'un des projectiles éclate sur la caisse de l'engin et blesse au bras le maréchal des logis Ney. Se portant avec le *Conti* à hauteur de l'engagement, Hervouët est quant à lui pris à partie par des tirs d'armes automatiques qui endommagent la mitrailleuse de tourelle ;

Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc

◀ Atterrissage d'un C47 Dakota de l'Armée de l'Air sur le terrain d'aviation de Diên Biên Phu, en janvier 1954. La photographie est prise depuis les positions occupées par le 1er BEP, dans le secteur du poste de commandement, non loin duquel sont installés les pelotons Carette et Guntz. Insuffisamment travaillés, les retranchements français souffriront énormément lorsque l'artillerie vietminh se révèlera au grand jour. Coll. Dutrône

▶ Le capitaine Hervouët en conversation avec des parachutistes du 1er BEP, vers la fin du mois de janvier. Saint-Cyrien évadé par l'Espagne, commandant lors de la campagne de France et d'Allemagne de 1944-45 le peloton antichar du 5e Régiment de Chasseurs d'Afrique, c'est à 24 ans un officier d'avenir déjà décoré de la croix de la Légion d'Honneur. Après avoir servi au Sud-Vietnam à la tête d'un escadron blindé du 5e Régiment de Cuirassiers, puis avoir exercé les fonctions d'officier d'ordonnance auprès du maréchal Juin au Maroc, Yves Hervouët s'est porté volontaire pour un second séjour en Indochine, laissant de côté la perspective d'une brillante carrière dans le cénacle des grands état-majors. Homme de terrain et surtout de convictions, il conservera les siennes jusqu'au bout, refusant d'abandonner ses hommes alors que, les deux avant-bras plâtrés, il pouvait encore bénéficier de l'une des dernières évacuations sanitaires par avion. Il mourra en captivité, le 10 juillet 1954, d'épuisement, de malnutrition et d'absence de soins.

des éclats blessent même légèrement le capitaine à la nuque. Celui-ci, qui a eu beaucoup de chance, devra désormais se résoudre à troquer son élégant béret de toile aux couleurs du 1er Chasseurs pour un casque lourd bien plus protecteur !

Le lendemain, c'est de nouveau au tour du peloton Préaud d'appuyer la progression des fantassins du III/3e RTA afin de détruire des tranchées à l'est « d'Isabelle », tandis que le peloton Guntz nettoie une nouvelle fois les abords de « Béatrice ». Étroitement enserré par les tranchées viêtminh, Diên Biên Phu vit les dernières heures d'un calme très relatif. Une information émanant du 2e Bureau de Hanoi tombe en milieu de journée : l'attaque générale est prévue pour le lendemain, en fin de journée.

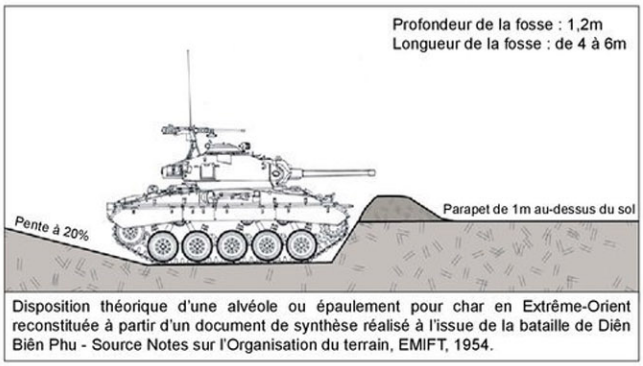
## LEVÉ DE RIDEAU SUR LA CUVETTE

Le samedi 13 mars, à 17h15, une pluie de projectiles s'abat sur le camp retranché, révélant la présence d'une artillerie dont personne n'avait jusqu'alors pressenti l'importance. Le réduit central, qui abrite les pièces françaises, les organes de commandement et divers dépôts et ateliers, est soumis à une formidable concentration de feu. Les obus bouleversent tranchées et abris pour la plupart insuffisamment protégés, causant des pertes importantes et empêchant les artilleurs français de réagir de manière efficace et coordonnée. C'est cependant au nord-est, sur « Béatrice » tenue par le III/13e DBLE, que porte l'effort principal du Viêt-Minh. La position, littéralement pulvérisée, tombe aux mains de l'adversaire en fin de soirée.

Pour les défenseurs du camp retranché, la révélation de la puissance de feu ennemie est un choc. L'état-major, littéralement sonné, se contente de confier le 14 au matin au *Bazeille* et au *Mulhouse* une mission de recueil des éventuels survivants de « Béatrice ». Les équipages des chars, prêts à voler au secours de leurs camarades, ne comprennent pas un tel attentisme et l'absence de contre-attaque, tandis qu'en début de soirée débute l'attaque en règle de « Gabrielle », là encore avec une violence inouïe. Les tirailleurs du V/7e RTA, dont les retranchements ont fait l'objet d'un soin particulier, se défendent farouchement en infligeant des pertes extrêmement lourdes à une infanterie adverse très supérieure en nombre. Malgré la conquête de la partie nord du point d'appui, les Algériens tiennent toute la nuit dans l'attente d'une colonne de secours annoncée pour le lever du jour.

Dès 6h30, le 15 au matin, les Chaffee du peloton Carette sont en position, bientôt rejoints par ceux de Guntz et le *Conti* du capitaine Hervouët, tous prêts à appuyer la contre-attaque. L'état-major n'est cependant pas parvenu à s'extraire de l'état de sidération dans lequel le choc de l'artillerie adverse l'a plongé. Loin de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour une telle affaire, le général de Castries, obsédé par l'idée de ménager ses réserves, n'a accordé que deux bataillons parachutistes dont l'un – le 5e bataillon de parachutistes vietnamien – a été fraîchement largué… la veille ! Rapidement, l'opération tourne au cauchemar pour les Français qui font face à une division d'infanterie viet, la 312e, qui occupe une position dominante et bénéficie d'un appui d'artillerie et d'armes automatiques important. Alors que les chars sont engagés, le *Douaumont*, pris sous le feu de pièces de 105mm, est atteint à 7h20 par un projectile qui explose au niveau de la trappe d'évacuation des douilles, blessant légèrement à la tête le radio-chargeur Van Khang.

▼ Alvéoles de munitions dans le périmètre central du camp retranché. À partir du 13 mars, l'artillerie viêtminh viendra bouleverser le terrain, détruisant une partie des approvisionnements. Les différents chefs de peloton de l'escadron Hervouët, bénéficiant d'un important ravitaillement stockés avant la bataille et ayant pris soin d'aménager des abris bien conçu, souffriront peu du manque d'obus de 75 et d'essence. Il n'en sera pas de même avec la maintenance technique soumise aux tirs de l'artillerie adverse. Coll. Legoubé



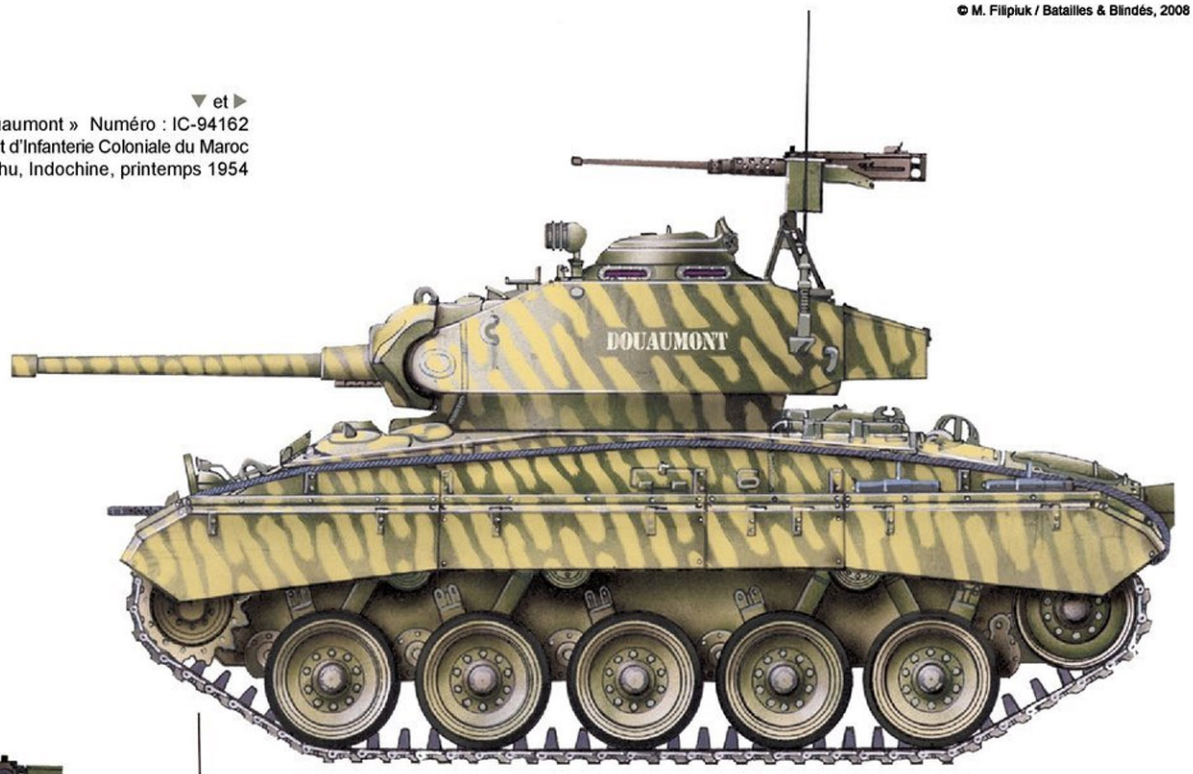

Disposition théorique d'une alvéole ou épaulement pour char en Extrême-Orient reconstituée à partir d'un document de synthèse réalisé à l'issue de la bataille de Diên Biên Phu - Source Notes sur l'Organisation du terrain, EMIFT, 1954.

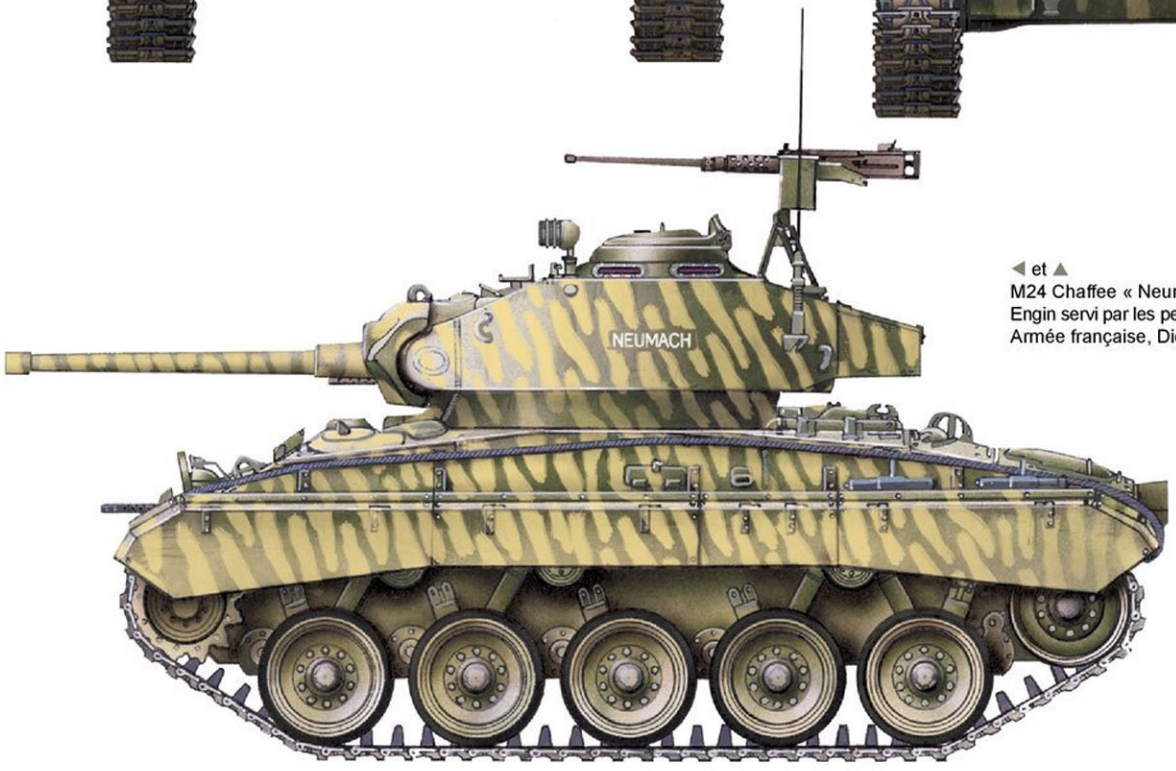
### Les « dix » de Diên Biên Phu

**Char de commandement :** *Conti*
**Chars ventilés dans les trois pelotons :** *Bazeille*, *Douamont* (IC-94162), *Ettlingen*, *Auerstaedt* (IC-944266), *Posen*, *Smolensk*, *Ratisbonne* (IC-944267), *Neumach* (IC-944268), *Mulhouse*.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2008

▼ et ▶
M24 Chaffee « Douaumont » Numéro : IC-94162
Engin servi par les personnels du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc
Armée française, Diên Biên Phu, Indochine, printemps 1954






◀ et ▲
M24 Chaffee « Neumach » Numéro : IC-944268
Engin servi par les personnels du 1er Chasseurs
Armée française, Diên Biên Phu, Indochine, printemps 1954

▲ Parachutistes vietnamiens abordant un village proche du camp retranché, au retour d'une patrouille. À l'approche des combats, les villageois – des Thaïs Noirs – disparaîtront dans les montagnes, à l'abri de la furie de la bataille.

Le pire, cependant, reste à venir. C'est en effet sur l'*Ettlingen* que va se jouer le drame de la journée. Alors que celui-ci colle au plus près les légionnaires du 1er BEP, il est l'objet à 7h30 de tirs précis de mortiers de 120 mm. L'un des projectiles, remarquablement ajusté, percute de plein fouet le dessus de la tourelle, à quelques centimètres du visage du maréchal des logis-chef Pierre Guntz qui en émerge. Guntz est tué sur le coup, une partie du crâne emportée par le souffle de l'explosion. Les légionnaires qui avancent seuls, sans les paras vietnamiens qui n'ont pas réussi à rejoindre, subissent de lourdes pertes. Les M24 se muent quant à eux en ambulances en étant progressivement recouverts de blessés. Au terme d'un effort épuisant, les légionnaires parviennent à une centaine de mètres de la colline défendue par le V/7e RTA. C'est alors qu'à la surprise générale, les survivants de « Gabrielle » dévalent les pentes de la colline pour courir à la rencontre de leurs sauveteurs. Les tirailleurs viennent en effet de recevoir du PC du général de Castries l'ordre d'évacuer la position. Ce qui devait être une contre-attaque n'est plus dès lors qu'une opération de recueil, réalisée au prix de lourdes pertes. À 8h00, tout est fini.

Montée avec des moyens insuffisants en infanterie face à une division solidement établie, l'opération est un échec qui scelle le destin du camp retranché. « Gabrielle » étant une position dominante au nord du périmètre défensif, le Viêt-Minh dispose désormais de l'observatoire qui faisait défaut jusqu'à présent à ses artilleurs. Chez « ceux des chars », l'ambiance est morose à l'issue de ce premier engagement. Si le *Douaumont* est jugé réparable par les spécialistes de l'équipe technique, son chef doit se séparer de deux des membres de son équipage : le radio-chargeur évacué sur l'antenne chirurgicale et le pilote. Bien que légèrement blessé, le premier n'est en effet plus en mesure de se battre suite au traumatisme subi. Le pilote vietnamien qui n'a pas su maîtriser suffisamment la conduite de l'engin doit aussi être remplacé. Sur les coups des 11 heures, le capitaine Hervouët procède à l'inhumation du maréchal des logis-chef Guntz, en présence des hommes de son peloton. Cérémonie simple et émouvante, qui ne sera pas la dernière… Le sous-officier reposera désormais sous l'alvéole de l'*Ettlingen*, les hommes n'ayant pas voulu conduire la dépouille de leur chef à la fosse commune. En début d'après-midi, alors que l'équipage procède au plein d'essence, le sort frappe de nouveau sous la forme d'un obus qui vient éclater au pied de l'engin. Le co-pilote Ly Van Than, criblé d'éclats, est tué, le brigadier-chef Foures blessé.

▼ L'*Anselme*, accompagnant l'infanterie, aborde une lisière à l'ouest du camp retranché.

◀ Les paras du 1er BEP, appuyés par les chars, « donnent de la voix » au cours d'une reconnaissance en force sur les abords de la cuvette.

▼ Le *Conti*, photographié vers la fin du mois de janvier 1954, avec son équipage, dominé par la silhouette en tourelle du capitaine Hervouët. Au cours de la bataille, le char connaîtra un sort particulièrement malheureux. Le 26 mars, Hervouët aura la main écrasée par la fermeture intempestive d'un volet de tourelle, avant d'être victime quatre jours plus tard d'une fracture ouverte au cours des combats pour arrêter la marée viêtminh sur les « Dominiques » et les « Elianes », son coude droit ayant été violemment heurté par le recul de la pièce en tourelle. Réduit à commander son escadron depuis le PC central, il sera remplacé par le maréchal des logis Willer qui, dès le lendemain, sera victime d'un accident identique. Trois autres chef de char se succèderont sur le *Conti* : le sous-lieutenant Mengelle, blessé, le maréchal des logis Jacq et le brigadier-chef Lecry, lui aussi blessé et qui mourra en captivité. Le 4 avril, le char saute sur une mine qui occasionne d'importants dégâts à son train de roulement. Gravement endommagé, il est remorqué dans une alvéole d'aviation où le soir même un tir d'artillerie tue l'un des membres de l'équipage, le brigadier-chef Mouton. Jugé irréparable, le char servira de casemate à partir du 6 avril. De nos jours, il est toujours à Diên Biên Phu…

## UN COURT RÉPIT

Le 16 mars est une journée calme, principalement marquée par le largage sur la cuvette du 6e BPC, le « bataillon Bigeard ». La réputation de « baraka » dont bénéficie Bigeard remonte quelque peu le moral de la garnison. Mais, pour l'heure, les troupes du général Giap pansent elles aussi leurs plaies car la détermination des tirailleurs algériens sur « Gabrielle » a coûté cher…

Le 17 mars, après que le PC ait refusé de relever les Thaïs qui tiennent « Anne-Marie » et dont le moral est au plus bas, ceux-ci s'évanouissent partiellement dans la nature, convaincus qu'ils sont voués à être la prochaine cible de l'adversaire. Avec l'abandon de cette position périphérique, c'est une partie de l'espace de manœuvre des chars qui se rétrécie. Le capitaine Hervouët s'est pourtant efforcé d'infléchir la décision du général de Castries et du lieutenant-colonel Langlais sur la question, il n'y est pas parvenu. Le 20 mars, sur « Isabelle », le peloton Préaud protège une reconnaissance conduite par le III/3e REI. Les légionnaires ne vont pas bien loin avant d'être cloués au sol par des tirs d'armes automatiques et les chars doivent se porter à leur secours, évacuer les blessés et les couvrir du feu de leurs armes de bord.

Le 22 mars, le peloton commandé par le maréchal des logis Ney, qui a succédé au malheureux Guntz, est requis pour assurer l'ouverture de la route aux côtés du 1er BEP, en direction « d'Isabelle ». Chars et paras ne tardent pas à se faire embusqués et les pertes sont d'importance. Depuis « Isabelle », le peloton Préaud associé à des éléments d'infanterie vient immédiatement porter assistance à Ney, prenant à revers le dispositif viêtminh, tandis que le peloton Carette suivi du *Conti* arrive lui aussi à la rescousse. Cette action conjuguée permet aux légionnaires de démantibuler le dispositif ennemi et d'infliger au Viêt-Minh une cuisante défaite qui coûte 175 tués et 9 prisonniers au régiment 57 de la division 304. La journée s'achève de la sorte, sur une note d'optimisme. L'état-major ennemi prend la décision de ne plus tenter de s'opposer aux tentatives de sorties françaises, du moins, dans l'immédiat.

Lors d'une opération de nettoyage du périmètre défensif d'« Huguette 6 » menée le 24 mars avec le 6e BPC, l'*Ettlingen* et le *Posen* sont victimes d'une équipe de casseurs de chars qui parvient à placer deux projectiles au but. Le *Posen* est touché au flanc, sans que le projectile de fabrication locale ou chinoise ne perce la carapace d'acier du char américain. L'*Ettlingen*, décidément malchanceux, s'en tire avec un galet de roulement partiellement détruit. Le 26 mars, au retour d'une nouvelle mission de nettoyage dans le même secteur, un brusque coup de frein du pilote du *Conti* entraîne la fermeture intempestive du volet de tourelle mal verrouillé qui vient écraser la main gauche du capitaine Hervouët. Conduit à l'infirmerie du camp, celui-ci doit être plâtré mais il refuse d'être évacué.

La question des évacuations sanitaires par avion constitue d'ailleurs un problème qui se pose avec de plus en plus d'acuité. En effet, le Viêt-Minh a réussi à édifier à l'est du camp retranché, dans la cuvette, une position antiaérienne qui rend presque impossible tout trafic en plein jour au-dessus du terrain. À la demande du PC du camp retranché, Bigeard reçoit pour mission d'organiser un raid visant à détruire cette menace. Le 28 mars au matin, le 6e BPC, le 8e BPC, les pelotons Carette et Ney ainsi que celui du lieutenant Préaud venu « d'Isabelle », sont prêts à foncer en direction de l'objectif, appuyés par toute l'artillerie disponible. Le capitaine Hervouët, plâtré, est à son poste, à la tourelle du *Conti* ; il commande la manœuvre de ses blindés. Malgré une préparation d'artillerie insuffisante, la coordination entre les chars et l'infanterie s'effectue de manière remarquable. Passé l'instant de surprise, l'adversaire est fermement décidé à défendre sa position et il faut toute la puissance de l'escadron réuni au complet pour permettre aux parachutistes d'atteindre leur objectif. L'affaire est un succès qui coûte à l'ennemi quatorze mitrailleuses antiaériennes, deux canons de 57 sans recul et 400 hommes. Les tankistes ont aussi l'occasion de découvrir parmi le butin capturé un lance-roquettes antichar chinois de 90mm !

## LA BATAILLE DES CINQ COLLINES

Le succès du 28 remonte le moral des défenseurs de Diên Biên Phu. Il sera cependant sans lendemain car le piège de la cuvette s'est désormais refermé sur la garnison. Pour ceux du peloton Préaud, c'était la dernière occasion de voir leurs camarades avant que « Isabelle » ne soit définitivement coupée du reste du camp retranché. Le 30 mars, en effet, le Viêt-Minh passe de nouveau à l'offensive, entamant la « bataille des cinq collines » à l'est de la position centrale française. Sur les collines « Dominique » et « Éliane », un nouveau matraquage en règle de l'artillerie ennemie entraîne la débandade des tirailleurs du III/3e RTA. Au cours de la nuit, le 1er BEP et le 8e BPC vont devoir contre-attaquer pour empêcher la marée humaine de franchir la rivière et de déferler au cœur du dispositif français. Les pelotons Carette et Ney sont de la partie. Ils suivent l'infanterie, qu'ils appuient, tandis que l'artillerie « débouchant les pièces à zéro » ouvre le feu en tir tendu sur les groupes de fantassins ennemis qui déboulent en direction de la rivière. Au cours de la nuit, le capitaine Hervouët est victime d'un nouvel accident en tourelle : son coude droit est violemment heurté par le recul du canon au cours d'un tir. Il est admis à l'antenne chirurgicale où le médecin ne peut que constater une fracture ouverte. Son second bras plâtré, il devra désormais commander ses engins depuis le poste de commandement central.

Au matin, alors que le *Smolensk* et l'*Ettlingen* soutiennent le 1er BEP sur la colline « Éliane », principal verrou français à l'Est, les chars de Préaud reçoivent l'ordre de tenter une sortie pour soulager les défenseurs. Au cours de la progression, le *Neumach* reçoit coup sur coup deux projectiles de lance-roquettes qui détruisent sa mitrailleuse et percent le blindage sans faire – par miracle – de blessés au sein de l'équipage. Trop risquée, l'opération est en définitive annulée. Le *Neumach*, en l'absence de spécialistes nécessaires à sa réparation est désormais immobilisé. La position « Isabelle », quant à elle, est définitivement isolée du reste du camp retranché.

Au nord, durant tout l'après-midi, les combats font rage pour reconquérir le terrain perdu la veille au soir. À bord du *Conti*, à son tour, le maréchal des logis Willer a le coude broyé

▼ L'*Anselme* – futur *Douaumont* – franchit un petit talweg courant janvier 1954. Assis en tourelle, le sergent Robert Bousrez du RICM, reconnaissable à son bonnet de police aux couleurs des Troupes Coloniales. Comme les autres cadres européens de l'escadron, celui préfère encore porter sa coiffure d'arme que l'inesthétique casque lourd. Il devra y renoncer début février, lors des premières reconnaissances menées avec le BEP au nord-est de la cuvette.

◀ Sur l'arrière d'un M24 – celui de l'*Anselme*, rebaptisé *Douaumont* (IC94162) – des parachutistes du 1er BEP ont pris position au retour d'une reconnaissance. À compter du 13 mars, les chars se transformeront régulièrement en ambulances. Et la couleur du sang séché s'ajoutera ainsi à celle des bandes de camouflage...

par le recul du canon de son char. Il demeure néanmoins à son poste une heure durant, poursuivant sa mission, avant de pouvoir rejoindre l'infirmerie. Le *Mulhouse*, immobilisé à cheval sur le parapet d'une tranchée à l'issue d'une fausse manœuvre, est dégagé d'extrême justesse par le *Bazeille*. Pour les équipages de Carette et de Ney, obligés entre deux combats de procéder à l'entretien et au ravitaillement de leurs engins dans des conditions de plus en plus laborieuses, la fatigue devient écrasante. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, il faut de nouveau contre-attaquer au profit d'« Éliane 2 » qui est devenue la clef de voûte de la défense française à l'Est. L'*Ettlingen* et le *Smolensk*, malgré l'épuisement des équipages, sont de la partie. Dès l'entrée en scène des chars, l'*Ettlingen* est endommagé par des roquettes antichars qui ne percent cependant pas sa cuirasse. À leur tour, le *Bazeille* et le *Mulhouse* entrent en action. Le *Bazeille*, pris pour cible par un groupe de casseurs de chars viêtminh, a son tourelleau arraché par une charge creuse. L'adjudant-chef Carette ne doit la vie sauve qu'à son casque lourd... Frénétiquement, la mitrailleuse coaxiale du Chaffee arrose les tireurs ennemis mais une seconde charge creuse explose contre un galet de roulement et perfore la caisse. Balayés par les projectiles français, les deux servants du lance-roquettes sont à terre, terrassés. À l'intérieur du *Bazeille*, une épaisse fumée noire envahit le compartiment de combat. Carette, contraint d'évacuer par le tourelleau, est fauché par une rafale de mitrailleuse qui le blesse à une jambe. Il est traîné par l'un de ses hommes qui le met à l'abri dans un trou de combat. Quelques instants plus tard, c'est au tour du *Mulhouse* de recevoir de plein fouet une charge creuse qui perce le côté droit de la tourelle, projetant à l'intérieur de celle-ci une multitude d'éclats d'acier chauffés à blanc qui neutralisent l'équipage, à l'exception du pilote. Celui-ci parvient à désengager son engin du piège dans lequel il s'était fourvoyé et à se replier. Le sacrifice n'a pas été vain. Les chars sont allés jusqu'à l'extrême limite du faisable et les défenseurs d'« Éliane 2 », moralement soutenus, sont parvenus à conserver la position. Le bilan est toutefois lourd. Si le *Mulhouse*, « bazooké », est réparable, le *Bazeille*, lui, est resté sur le terrain, définitivement détruit. C'est le *Conti* du capitaine qui le remplacera au sein du peloton. Seuls deux sous-officiers indemnes sont désormais encore en mesure de conduire les M24 au combat. Dans ces conditions, Hervouët demande à ce qu'un officier de l'Arme Blindée Cavalerie soit parachuté en renfort. Dans l'après-midi du 1er avril, le maréchal des logis Jean Salaün, chef de char rescapé du *Mulhouse*, est tué par un obus. La mort, qui n'avait pas voulu de lui au cours de la nuit, s'est finalement décidée à jeter son dévolu sur le malheureux. Le lendemain, c'est le maréchal des logis-chef Cancellieri, adjoint du lieutenant Préaud, qui est atteint en pleine tête par une balle alors qu'il participait à une opération de nettoyage aux abords « d'Isabelle ».

## SÉRIE NOIRE SUR « HUGUETTE 6 »

Hervouët a obtenu gain de cause et, au cours de la nuit du 2 au 3 avril 1954, deux officiers, le lieutenant Michel Adenot et le sous-lieutenant André Mengelle, sont parachutés sur la cuvette pour renforcer l'encadrement de l'escadron. Adenot est promu adjoint du capitaine Hervouët, Mengelle prenant la place de l'adjudant-chef Carette. L'arrivée de figures nouvelles ne freine pas pour autant le rythme des sorties quotidiennes. Et, dans la soirée du 3 avril, le peloton Ney est désigné pour soutenir « Huguette 6 » attaquée par la division 312.

▶ M24 Chaffee circulant sur la piste reliant « Isabelle » au périmètre central du camp retranché, avec massé sur ses superstructures un groupe de combat du 1er BEP. Rapidement parachutistes et cavaliers mettront au point un tandem bien rôdé qui, dès les premiers combats, constituera un outil de combat redoutable à opposer au Viêt-Minh.

Au moment où les équipages grimpent sur leurs engins, un obus s'abat, foudroyant le copilote Tran Van Duc. Le lendemain, il faut de nouveau se porter au secours d'« Huguette 6 ». Les deux chars disponibles au peloton Mengelle s'engagent. Le train de roulement du *Conti* saute bientôt sur une mine posée par des saboteurs viêtminh et seul le *Douaumont* est en mesure de poursuivre. L'*Ettlingen* du peloton Ney est contraint de venir remorquer le *Conti* immobilisé. Il y parvient en prenant le risque de s'aventurer au milieu des mines. Peu après, les chars de Ney doivent à leur tour être engagés au profit d'« Huguette 6 ». Rapidement, les choses se gâtent, lorsque le maréchal des logis Ney est blessé par une balle à la tête. La « bataille des cinq collines » s'achève néanmoins sur une victoire française provisoire. En fin de journée, la mort frappe de nouveau sans pitié sous la forme de deux obus tirés en direction du *Conti* et du *Douaumont*. Le premier tue le brigadier-chef Mouton, tandis que le second emporte le canonnier Paul Sept, blessant grièvement le pilote Nguyen Van Can et plus légèrement le maréchal des logis Bousrez. Dans la soirée, la sinistre série noire se poursuit et c'est au tour du tireur Louis Le Goff de trouver la mort, victime d'un obus.

Le 6 avril, le *Mulhouse* et le *Douaumont* ont pu être remis en état. Le *Smolensk* est en attente de pièces de rechange et le *Conti* jugé irréparable servira désormais de casemate. Le maréchal des logis-chef Landois, parachuté dans la nuit du 11 au 12 avril, succède à Ney, hospitalisé après sa blessure. L'approvisionnement en essence devient préoccupant, de même que l'usure des chars. En l'absence de pièces détachées, le frein de recul du canon du *Conti* doit être cannibalisé au profit du *Mulhouse*.

## JUSQU'AU BOUT SUR LA BRÈCHE

Les sorties de nettoyage aux abords des points d'appui se poursuivent, jour après jour, les chars se retrouvant confrontés de manière croissante à des servants d'armes antichars particulièrement courageux. Le 15 avril, à 8h00, à proximité d'« Huguette 6 », le maréchal des logis Bousrez fraîchement revenu dans son peloton est de nouveau blessé par l'explosion d'une roquette. Quelques instants plus tard, c'est au tour du sous-lieutenant Mengelle d'être atteint par les débris d'une roquette tirée à 30 mètres qui éclate sur sa mitrailleuse. Projeté à l'intérieur de son char, groggy, il doit la vie à son casque et la vue à ses lunettes… Le sort va néanmoins s'acharner de nouveau sur l'*Ettlingen*. À 8h45, un projectile à charge creuse perce le côté gauche de la tourelle. Le maréchal des logis-chef Lucien Landois, parachuté quatre jours plus tôt, est tué sur le coup. Le tireur Raymond Farrouil, épaule gauche arrachée, mourra dans la soirée. Cependant, l'*Ettlingen* est de nouveau remis en état. Un autre sous-officier – le maréchal des logis-chef Buffat – saute sur la cuvette pour prendre le commandement du char « maudit ». Alors que tout est perdu, l'état-major à Hanoi se décide enfin à parachuter un nombre important de volontaires. Trente-sept candidats vont ainsi être progressivement lâchés dans le périmètre central du camp retranché, pour renforcer équipages et mécaniciens. Quelques-uns, en surnombre, seront détachés auprès des parachutistes du 8e Choc. L'usure des matériels, particulièrement les canons, demeure préoccupante. Celui du *Mulhouse* est notamment parvenu à l'extrême limite de ses possibilités.

Sur « Isabelle », isolée du reste de la garnison, le quotidien des chars du lieutenant Préaud consiste à nettoyer les abords de la position, détruisant les tranchées construites durant la nuit et en chassant les occupants. Sur le point d'appui central, les blindés interviennent au rythme des urgences, accompagnant les parachutistes qui contre-attaquent pour desserrer l'étreinte et neutraliser les emplacements des armes collectives de l'adversaire. Les chars constituent le dernier rempart qui empêche encore le Viêt-Minh de déferler et de s'emparer des positions françaises exsangues. Mais, pour en finir, d'ici peu, les artilleurs de Giap vont tout mettre en œuvre pour les neutraliser.

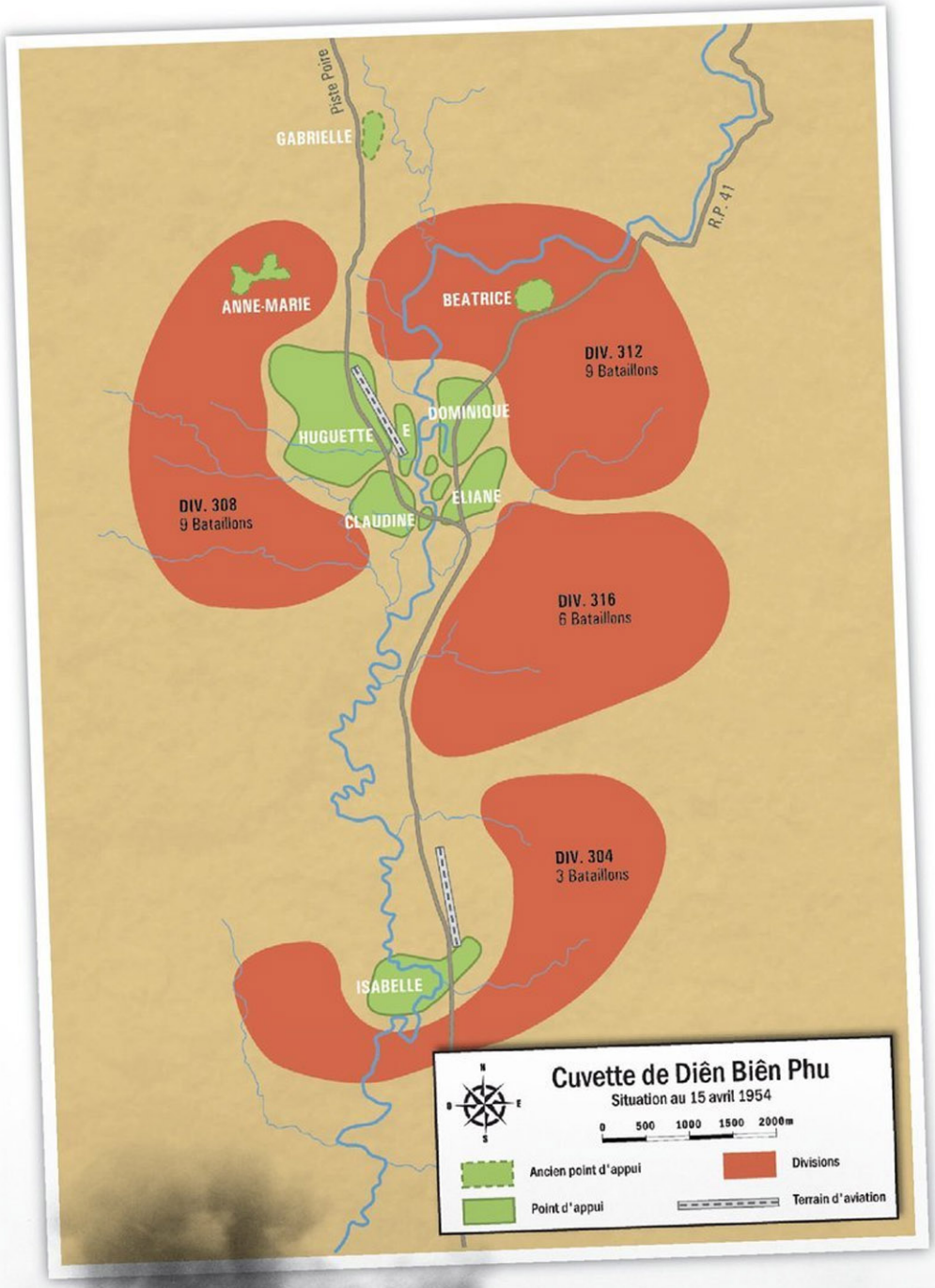
Le 29 avril, le *Douaumont* est atteint de plein fouet par un obus de 105mm qui le heurte au niveau de la trappe blindée du copilote. Le soldat de 1e classe Francis Daoust est tué sur le coup et le sergent-chef Pradines, inspecteur de la Sécurité Militaire qui sert depuis plus d'un mois au sein des chars, grièvement blessé. Irréparable, le char va finir sa carrière comme casemate sur « Épervier », sur l'insistance du capitaine Tourret du 8e Choc. Trop exposé, il sera « bazooké » dès

▶ Page de droite
Explosion d'un obus de mortier au cours d'une progression d'infanterie. C'est l'explosion d'un projectile de la sorte sur la tourelle de l'*Ettlingen* qui coûtera la vie au maréchal des logis-chef Guntz, le 15 mars, lors de la tentative avortée de contre-attaque sur « Gabrielle ».

le 2 mai. Son équipage échappera de justesse à la mort. Le canon, endommagé, pourra encore tirer… moyennant 40 minutes pour se remettre en batterie après chaque coup !

La pluie s'est abattue sur Diên Biên Phu, noyant dans la boue assiégés et assaillants. C'est la fin. Du côté français, on n'espère plus que la signature d'un armistice à Genève pour épargner aux combattants la mort ou la captivité. On réfléchit aussi à une hypothétique tentative de sortie pour s'échapper en direction du Laos… Le Viêt-Minh, lui, met le paquet pour en finir, employant des « orgues de Staline » pour pilonner les positions françaises. Aux premières heures du 7 mai, « Éliane 2 » tombe à son tour. L'*Ettlingen* qui se replie en tentant de franchir la rivière est atteint par deux roquettes qui détruisent son moteur. Il est remorqué par le *Posen*, bientôt touché à son tour. Le *Mulhouse* reste seul face à l'ennemi lorsque qu'à 17h00, le 7 mai 1954, les combats cessent.

Le capitaine Hervouët réunit ses hommes, une dernière fois. Dans une atmosphère étrange, ils se partagent une bouteille de champagne prévue pour célébrer la Victoire et miraculeusement extraite d'un abri bombardé. Dans quelques instants, ils auront à affronter des destins différents, voués aux caprices du destin et au bon vouloir du vainqueur. Quelques-uns parmi les blessés vont avoir la chance d'être rendus aux Français dans les jours qui viennent. Neuf d'entre eux – c'est un record – vont parvenir à s'échapper de la cuvette et rejoindront le Laos ou le delta du Tonkin au terme d'un périple inhumain à travers jungles et montagnes. Le capitaine Yves Hervouët, malgré ses blessures, est emmené en captivité. Épuisé par des jours de marche, il n'y survivra pas. ■



# Les Allemands ont-ils inventé LA GUERRE MÉCANISÉE MODERNE ?

Dossier préparé par **Yannis Kadari, Yann Mahé & Laurent Tirone**

De la pensée de Guderian et consorts naîtront des idées synthétisées dans une doctrine opérationnelle à portée stratégique : le « *Blitzkrieg* ». Pour mettre en application ce dernier, la nécessité de façonner un outil émerge au cœur des années 30, c'est la *Panzer-Division*. Et pour animer une telle machine de guerre, des matériels modernes et innovants vont être imaginés par les Allemands. Tel est le raisonnement en quatre étapes que nous avons retenu pour tenter de répondre à l'interrogation posée en titre de ce dossier.

Lundi 11 novembre 1918, bien que son sanctuaire national soit inviolé, le *II. Reich* demande et obtient un arrêt des combats. Épuisée, isolée, abattue, humiliée, la nation allemande menace de basculer dans l'anarchie, le chaos et la guerre civile. En août 1914, elle s'est élancée confiante et sûre d'elle, « la fleur au fusil », sans se douter que quatre ans plus tard elle serait vaincue par « KO technique ». À peine le traité de Versailles est-il signé en 1919 que déjà des officiers de la *Reichswehr*, ces « *soldats revenus invaincus mais trahis par les politiciens* », pour reprendre les mots de Paul von Hindenburg, entreprennent d'analyser les causes de la défaite. Et leurs conclusions s'imposent d'elles-mêmes : le succès allié repose avant tout sur l'utilisation du char d'assaut, un engin capable de crever la ligne de front en n'importe quelle circonstance. Parmi ces officiers pragmatiques, figure un capitaine des transmissions, un certain Heinz Guderian, à présent détaché à l'inspection des unités motorisées. Enthousiasmé par sa nouvelle affectation, nourri par les travaux des historiens militaires – amis ou ennemis – prônant l'utilisation du char, Guderian va progressivement donner une impulsion décisive à la motorisation de l'Armée allemande entamée sous l'égide du *Generaloberst* Hans von Seeckt. Au fil du temps et de sa réflexion, il va murir ses idées puis les théoriser sous la forme d'une doctrine d'emploi des blindés. Celle-ci emportera l'adhésion d'officiers visionnaires qui joueront les premiers rôles dans le conflit à venir : Schweppenburg, Hoth, Thoma, Nehring, Manteuffel, Rommel, etc. C'est à ces hommes, en général, et à leur « maître à penser », en particulier, que nous nous intéresserons dans la première partie de notre étude.

Mais cette pensée et les idées qui en découlent, quelles sont-elles précisément ? Quel est leur but ? Marqué par la boucherie de 1914-18 et conscient des limites industrielles et économiques de l'Allemagne, Guderian veut éviter la répétition d'une guerre de positions car celle-ci serait de nouveau fatale au *Reich*. Pour cela, il importe d'obtenir une victoire fulgurante, rapide, brutale, en recourant à de grandes formations autonomes de chars. En étroite coopération avec l'aviation, celles-ci seraient chargées de percer les lignes adverses puis, grâce à leur mobilité et leur puissance de feu, de désorganiser ses arrières. Une fois la rupture du front obtenue, l'infanterie n'aurait plus qu'à s'engouffrer dans la brèche pour neutraliser les ultimes résistances et « tenir » le terrain, les chars poursuivant leur exploitation dans la profondeur du dispositif ennemi. Cette doctrine offensive pose les bases du « *Blitzkrieg* », la « guerre-éclair », qui par certains de ses aspects, dont par exemple les formations de combat des *Panzer*, demeure encore d'actualité. C'est ce que nous montrerons dans la seconde partie de notre dossier.

Pensé, conçu, amélioré par Guderian et ses pairs, cet outil, ce bras séculier du « *Blitzkrieg* », c'est la *Panzer-Division* forte de plus de 300 chars en 1939. Mais de façon surprenante, dès cette époque, son parc mécanisé est obsolète, *Panzer I* et *II* se retrouvant en première ligne, faute de mieux. Seuls les *III* et *IV* sont modernes et relativement puissants mais leur nombre est très insuffisant. La Pologne succombe mais les matériels alignés par les *Panzer-Divisionen* seront-ils suffisants pour emporter la décision à l'Ouest ? Au printemps 1940, à la veille de l'invasion de l'Europe occidentale, l'inquiétude allemande est entière. Cependant, contre toute attente, sauf celle de Guderian et de ses partisans, le « *Blitzkrieg* » emporte tout sur son passage, qui plus est dans des délais effrayamment brefs. L'outil façonné par Guderian est parfaitement huilé ! La clef de ce succès qui sidère le monde entier ? La rapidité d'exécution des opérations mécanisées !

Devant les succès retentissants de la *Panzerwaffe* et dans la perspective de « Barbarossa », Hitler désire voir le nombre de *Panzer-Divisionen* doubler. Ce qui est fait au détriment des unités déjà existantes, qui cèdent l'un de leurs deux *Panzer-Regimenter* au profit des divisions nouvellement créées. En 1941, la campagne des Balkans conforte l'optimisme du *Führer*. Puis, à l'automne, et à celui de l'année suivante, l'Union Soviétique semble à deux doigts de succomber. Les *Panzer* sont en tête, encore et toujours, mais le « *Blitzkrieg* » s'essouffle, dysfonctionne. L'immensité du territoire russe et l'inépuisable réservoir humain de la « *Rodina* » jouent contre lui. Sur le terrain, l'apparition des T-34 et KV ont rendu nécessaire la mise en production du Tiger et du *Panzer IV* à canon long courant 1942, puis du Panther, à la fin 1943. Avec ces nouveaux matériels, la *Panzerwaffe* semble enfin taillée pour l'offensive, sauf que le temps de l'offensive est désormais passé ! Partout, la *Wehrmacht* recule.

Pour répliquer, une division blindée d'un genre nouveau est alors pensée. Cette unité mécanisée, certainement la plus équilibrée, la plus aboutie et la plus puissante de la Seconde Guerre mondiale, c'est la *Panzer-Division Typ 1944*. Elle intègre un « parapluie antiaérien » renforcé et accroît sa puissance de feu par l'adoption du Panther, le meilleur char de la guerre. Les autres composantes de la division ne sont pas oubliées. Ainsi, autant que faire se peut – car l'industrie de guerre du *Reich* exsangue ne suivra pas – la reconnaissance perçoit la formidable Puma à huit roues ou le char léger Luchs, le régiment d'artillerie compte désormais une *Abteilung* d'automoteurs épaulés par des véhicules d'observation et de conduite de tir, les *Panzer-Grenadiere* sont équipés d'armes automatiques supplémentaires, dont la puissante MG-42 et le fusil d'assaut *Sturmgewehr 44* – qui comptent tous deux encore des « descendants » de nos jours – tandis que le bataillon de chasseurs de chars œuvre désormais sur un engin à la silhouette plus ramassée que jamais, le *Jagdpanzer IV*. Autant d'éléments qui font des *Panzer-Divisionen Typ 1944* de redoutables machines de guerre, comme en témoignent d'ailleurs les lourdes pertes qu'elles infligeront aux Alliés et aux Soviétiques en ces années 1944-45 pourtant si difficiles pour la *Wehrmacht*. Cette division, vous la découvrirez dans la troisième partie de notre étude sous la forme de schémas reprenant les ordres de bataille théoriques de l'époque, les *Kriegsstärkenachweisungen* ou *KstN*.

Cependant, innovations matérielles et nouveaux engins arrivent trop tard pour avoir une quelconque influence sur la conclusion du conflit qui s'annonce comme une défaite. Mais au nom du vieux principe latin *Vae Victis*, ils vont alimenter les pensées des stratèges et des ingénieurs alliés qui, une fois le *Reich* vaincu, vont minutieusement décortiquer la doctrine, les tactiques et les matériels de la *Panzerwaffe* pour préparer la Guerre froide qui se profile déjà. Et dans un tel contexte, quoi de mieux que de partir des machines les plus modernes et innovantes ? Quelques-uns de ces matériels, les plus emblématiques, seront passés à la loupe dans la quatrième et ultime partie de notre dossier. ■

◀ Si le rôle joué par l'aviation tactique alliée en Europe occidentale, en Normandie ou ailleurs, est régulièrement évoqué dans les études historiques, celui de son homologue soviétique l'est nettement moins. Et pourtant ! Sur le front de l'Est aussi, dès 1942-43, les unités allemandes, motorisées ou pas, vont devoir compter avec les appareils russes en maraude. À l'instar de ce jeune *Bordführer* (*Obergefreiter*) de *Panzer IV Ausf. G*, à la moindre éclaircie, les troupes de l'*Ostheer* vont elles aussi avoir à composer avec cette menace mortelle qui ira en s'accroissant. Pour s'en prémunir, les Allemands vont imaginer toute une gamme de matériels antiaériens, sur véhicules à roues, semi-chenillés ou même tractés, qui aboutira au développement de *Flakpanzer* « tout-chenillés » de plus en plus aboutis sur le plan technique. Bundesarchiv-Biladarchiv

# Les penseurs : GUDERIAN & CONSORTS

## Naissance du « *Blitzkrieg* »

Par **Yann Mahé**

Heinz Guderian. Un nom qui évoque immanquablement la guerre sous ses aspects les plus modernes : ceux de la mécanisation, de la mobilité et de la rapidité, des communications radio, de la coopération air-sol, bref, de tout ce qui aura donné naissance à la « guerre-éclair », au « *Blitzkrieg* » !

Dans l'Histoire contemporaine, peu de généraux incarnent une fracture, une révolution martiale, autant que Heinz Guderian. Sans conteste, il y a eu un « avant » et un « après » Guderian. Certes, il n'est pas le premier à avoir théorisé l'emploi du char de manière massive et systématique, d'autres l'ayant fait avant lui, à commencer par ses adversaires britanniques et français de la Grande Guerre, mais il est le premier à avoir porté le concept de la guerre mécanisée et de la division cuirassée à son aboutissement le plus complet. Très tôt influencé dans sa carrière par les éléments qui allaient constituer ceux de la guerre moderne, il va entretenir une démarche intellectuelle quasi-obsessionnelle durant près de quinze ans qui va jeter les bases doctrinales du « *Blitzkrieg* ». Cultivé, doué d'une intelligence et d'une clairvoyance remarquables, planificateur consciencieux, polyvalent, aimé ou craint pour son franc-parler, populaire aussi bien parmi la troupe qu'au sein de la population allemande, Heinz « le rapide », comme ses amis aimeront à le surnommer, est un officier hors pair. L'un des rares au sein du *Reich* à pouvoir se permettre, tout au long de la guerre, de contester les décisions hitlériennes. Au fil de son parcours, l'homme va se distinguer sur le terrain autant que dans les états-majors. Afin de mieux saisir la modernité de sa pensée, nous avons choisi d'insister davantage sur son rôle de théoricien, plutôt que sur sa carrière opérationnelle durant la Seconde Guerre mondiale ; une carrière déjà fort bien connue.

### UNE CARRIÈRE MILITAIRE PROMETTEUSE

Heinz-Wilhelm Guderian voit le jour le 17 juin 1888, à Kulm – l'actuelle ville polonaise de Chelmno – au sud de la cité de Danzig, dans une famille proche de l'aristocratie prussienne. Il est le fils d'un *Oberst*, Friedrich Guderian, et d'une mère au foyer, Klara Kirchhoff.
La position sociale de son père prédestine tout naturellement le jeune Heinz au métier des armes. Dès 1901, âgé de treize ans, il entre à l'école des cadets de Karlsruhe, avant de rejoindre deux ans plus tard celle de Gross-Lichterfelde, près de Berlin. Le jeune homme y démontre de grandes facultés, étant un élève qualifié de très sérieux par ses professeurs. En février 1907, Guderian quitte Gross-Lichterfelde avec le grade de *Fähnrich* (aspirant) et intègre le *Jäger-Bataillon 10* commandé… par son père ! En avril, il est admis à la *Kriegsschule* de Metz, un stage qui lui permet d'accéder au rang de *Leutnant* en janvier 1908. Sa tendance à parler clairement et sans détour est unanimement reconnue mais ce franc-parler ne va pas sans heurter la susceptibilité de ses camarades officiers qui en viennent à redouter ses « coups de gueule ». Fin juin 1910, le jeune *Leutnant* est affecté au *Pionier-Bataillon 10*. L'année suivante, il rencontre une jeune femme, Margarete Görne, dont il tombe amoureux. Son père, qui le juge cependant trop jeune pour se marier, décide de l'éloigner en le faisant transférer en octobre 1912 au *Telegraphen-Bataillon 3* stationné à Coblence. Un poste qui le confronte pour la première fois au domaine des transmissions. En 1913, ayant démontré d'indéniables qualités de chef et une certaine clairvoyance, Guderian est accepté à la prestigieuse *Kriegsakademie* de Berlin qui forme les jeunes officiers se destinant aux fonctions d'état-major. Cette même année, finalement, il parvient à épouser Margarete qui lui donnera deux fils.
À cette époque, le ciel d'Europe s'assombrit et la guerre éclate le 1er août 1914, suite à l'assassinat de l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand à Sarajevo. Dès le lendemain, le *Leutnant* Heinz Guderian reçoit le commandement de la *schwere Funklenkstation 3*, une station radio dépendant de la *5. Kavallerie-Division*. Début septembre, lors de la bataille de la Marne, le bouillant officier signe un premier coup d'éclat : son unité ayant été débordée du fait de l'incompétence du *Kommandeur* divisionnaire, le *Generalmajor* Karl von Ilsemann, il rédige un rapport incendiaire qui est à deux doigts de lui coûter sa carrière. Fort heureusement pour Guderian, *de facto*, von Ilsemann accumule les erreurs tactiques, finissant par être démis de ses fonctions. Une mise à pied qui sauve le *Leutnant*. À plusieurs reprises au cours de son parcours, la nature impulsive de Guderian ainsi que son côté irascible lui attireront maints problèmes mais il sera toujours protégé par des supérieurs ayant discerné en lui un officier d'exception. Bien que commandant une unité non-combattante, Guderian est parfois contraint de faire le coup de feu, notamment lorsque la *schwere Funklenkstation 3* est exposée aux percées françaises.

◀ Cette photographie est certainement l'une des plus connues de la campagne de France de 1940 mais, à elle seule, elle évoque le rôle déterminant joué par les transmissions radio dans la suprématie acquise par la *Panzerwaffe* sur l'Armée française. Portant au col la *Ritterkreuz* ayant récompensé sa campagne de Pologne, le *General der Panzertruppen* Heinz Guderian, alors *Kommandeur* du *XIX. Armee-Korps (mot.)*, transmet ses ordres à ses opérateurs radio, debout dans son semi-chenillé *Sd.Kfz. 251/6* de commandement, reconnaissable, entre autres choses, à son antenne cadre. Ce véhicule (désigné *Kommandowagen* dans la nomenclature allemande) est équipé de puissants émetteurs-récepteurs, d'une machine à chiffrer Enigma (ressemblant à une machine à écrire, visible au premier-plan) et d'une tablette pour les cartes d'état-major. Grâce à ces équipements, un *Kommandeur* peut suivre au plus prêt et en temps réel la progression de ses unités. Bundesarchiv-Bildarchiv

▶ Ce cliché illustre la condition de la *Reichswehr* au milieu des années 1930, alors que le processus de motorisation de ses unités est effectivement lancé. L'Armée allemande est en pleine transition : alors que les tracteurs Krupp Prötze et *Sd.Kfz. 10* ne sont pas encore disponibles en nombre suffisant, les canons antichars *Pak 35/36* de *3,7cm* doivent être remorqués par des automobiles militarisées Mercedes-Benz. Les soldats sont casqués du vieux *Stahlhelm* M1916 qui sera bientôt remplacé par le *M1935* mais certains *Landser* seront encore équipés du casque standard de la Guerre 14-18 lors de la campagne de Pologne.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▶ Page de droite

Après une carrière éphémère mais riche en enseignements et leçons, ce *Grosstraktor I*, produit clandestinement par la firme Krupp en 1926 et testé en Union Soviétique dans le cadre du traité de Rapallo, a terminé comme « pot de fleur » à l'entrée de la caserne du *Panzer-Regiment 1*. On appréciera son camouflage trois tons, typique des débuts de la motorisation de la *Heer*.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

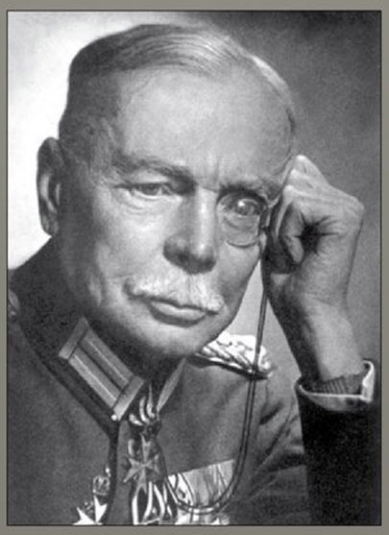
▶ Voici les célèbres *Attrappen* de la *Reichswehr*, puis de la *Wehrmacht*, curieux montages de structures en bois imitant des silhouettes de chars fixées sur de simples automobiles civiles achetées dans le commerce. Bon nombre d'observateurs militaires étrangers se moqueront plus ou moins ouvertement de ces engins d'entraînement, sans percevoir la menace bien réelle qui se cache derrière. En effet, ces officiers alliés sont alors bien loin de se douter que ces véhicules servent à former les équipages des *Panzer* qui déferleront sur l'Europe entière de 1939 à 1942 et que c'est grâce à eux que des tactiques de combat nouvelles et une doctrine innovante seront mises au point !
Archives Caraktère
Coll. Kadari

Sa conduite au combat est exemplaire, puisqu'il décroche la Croix de Fer de 2e classe dès le 17 septembre 1914.
Le mois suivant, il prend la tête de la *schwere Funklenkstation 14* rattachée à la *4. Armee* qui est alors engagée dans les Flandres. Le 8 novembre, il est promu *Oberleutnant*. À partir de janvier 1916, désormais *Hauptmann*, il est détaché comme *Nachrichten-Offizier*, officier des transmissions, à la *5. Armee*. C'est à cette époque qu'il participe à la boucherie de Verdun, effroyable bataille qui va profondément le marquer, lui comme tant d'autres…
Devenu un éminent spécialiste des transmissions de la *Kaiserliche Heer*, Guderian va tirer de précieux enseignements quant à l'utilisation de la radio, instrument capable de diffuser ou de relayer au plus vite les ordres des états-majors vers les premières lignes. D'avril 1917 à septembre 1918, il abandonne ses fonctions d'officier des transmissions pour occuper divers postes, successivement à la *4. Infanterie-Division*, la *1. Armee*, la *52. Reserve-Division* – au sein de laquelle il a l'occasion de voir les « Tanks » alliés à l'œuvre durant la bataille de l'Aisne en mai et juin 1917 – le Corps de la Garde ou encore le *X. Reserve-Korps*.
En janvier 1918, Heinz Guderian est convoqué à son 6e parcours d'évaluation en « situation réelle », un stage réservé aux officiers qui va conforter son statut de militaire surdoué. Ses supérieurs sont en effet impressionnés par la facilité avec laquelle il se sort des situations tactiques les plus complexes, en faisant preuve d'initiative, d'imagination et d'improvisation.
Le *Hauptmann* est si bien noté qu'il est désormais jugé apte à servir au Grand État-Major impérial. Mais Guderian n'en aura pas l'occasion car le sort des armes tourne à la défaveur des Empires centraux. Au moment de l'Armistice, en novembre 1918, il est officier responsable des opérations (*Ia*) du corps d'armée allemand combattant sur le front italien aux côtés des Austro-Hongrois.
Au lendemain de la Grande Guerre, notre homme intègre l'État-Major de l'Armée où il est chargé de l'organisation des unités de garde-frontières, à l'Est, puis dans le secteur de Breslau, ce jusqu'en avril 1919. De juin à août, il est successivement l'officier chargé des approvisionnements (*Ib*), puis l'officier responsable des opérations (*Ia*) de la « Eiserne Division », un corps-franc qui combat les Bolcheviks en Lettonie et qui se distingue en libérant Riga.

## UNE OBSESSION, RÉINVENTER LA GUERRE !

Meurtri par la défaite, Guderian fait le choix de demeurer dans le corps des 4 000 officiers de la *Reichswehr*, la nouvelle Armée allemande réduite à 100 000 hommes par le « *Diktat* » de Versailles. Il rejoint alors une unité qu'il connaît bien, le *Jäger-Bataillon 10* qui dépend de la *10. Brigade* stationnée à Hanovre. De janvier à mai 1920, il commande la *3. Kompanie*, avant de prendre la tête d'une compagnie de l'*Infanterie-Regiment 20*, puis de passer à l'*Infanterie-Regiment 17*.
Le 16 janvier 1922, le jeune officier reçoit une feuille d'affectation qui va révolutionner sa carrière, puisqu'elle va directement le confronter à des unités motorisées, constituant ainsi la première étape de la pensée qui le conduira à s'interroger sur l'ampleur de la mécanisation à apporter à la *Reichswehr*.

# HANS VON SEECKT LE VISIONNAIRE DE LA *REICHSWEHR*



Issu d'une vieille famille aristocratique de Poméranie, Hans von Seeckt naît le 22 avril 1866, à Schleswig. En 1885, à l'âge de 19 ans, il entre dans l'Armée prussienne, intégrant le 1er régiment de Grenadiers de la Garde. Admis à la *Kriegsakademie*, il sort troisième de sa promotion en 1896.

Excellent meneur d'hommes et remarquable officier d'état-major, von Seeckt connaît une ascension rapide. En 1899, il intègre le Grand État-Major impérial. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Hans von Seeckt est *Oberstleutnant* au *III. Korps* de la *1. Armee* engagée dans la Marne. En janvier 1915, il se distingue en mettant au point le plan qui permet à la *Kaiserliche Heer* de percer les lignes françaises à Soissons. Promu *Oberst*, en mars, il est affecté à l'état-major de la *11. Armee* d'Anton Ludwig August von Mackensen en partance pour le front oriental. En mai 1915, il enfonce le front russe à Gorlice, en Pologne, ce qui lui vaut la remise de l'Ordre « Pour le Mérite » par le *Kaiser*. Après que la *Heeresgruppe* « Mackensen » ait contribué à l'invasion de la Serbie, von Seeckt est détaché auprès des états-majors de plusieurs armées austro-hongroises malmenées sur le front russe. Une fois le redressement de l'allié habsbourgeois assuré, le désormais *Generalmajor* von Seeckt part pour Istanbul, en décembre 1917, comme conseiller auprès de l'État-Major de l'Armée ottomane. C'est là qu'il se trouve lorsque l'Armistice est signé en novembre 1918. Le *Generalfeldmarschall* Hindenburg l'envoie alors en Russie, en janvier 1919, afin de superviser le rapatriement des troupes allemandes et de protéger les frontières du Reich contre les incursions des Polonais et des Bolcheviks.

En juillet, von Seeckt est nommé chef d'état-major de l'Armée. L'année suivante, l'homme succède à Paul von Hindenburg au poste de *Chef der Heeresleitung*, commandant-en-chef. Il a alors la lourde tâche de préserver la cohésion d'une *Reichswehr* démoralisée et réduite à 100 000 hommes ainsi que de mater les troubles qui agitent la fragile République de Weimar. Attentiste durant le putsch de Kapp, mené en mars 1920 par des *Freikorps* monarchistes et réactionnaires, il écrase celui des nazis à Munich, en novembre 1923, ce qui lui vaut d'être accusé par les journaux du Parti hitlérien d'agir sous l'influence d'éléments « judéo-maçonniques ». Dès lors, l'officier-général s'attache à reconstruire l'Armée allemande en transgressant discrètement les dispositions du traité de Versailles. Parfaitement conscient que la *Reichswehr* serait incapable de supporter le poids d'un conflit similaire à celui qui vient de s'achever, il s'efforce de mettre sur pied une petite armée professionnelle, tout en basant l'instruction des cadres et des chefs sur la doctrine de la guerre de mouvement. Pour lui, la clef de la guerre moderne est la mobilité, comme il l'écrira plus tard dans ses « Pensées d'un soldat » : « *L'entièreté des futures guerres m'apparaît s'inscrire dans l'emploi d'une armée mobile, relativement petite mais de grande qualité, rendue éminemment plus efficace par l'utilisation de l'avion* ». Or, l'Allemagne n'a droit, tout au plus, qu'à des camions blindés destinés à maintenir l'ordre à l'intérieur de ses frontières. Qu'importe ! Hans von Seeckt passe outre et transgresse les interdictions alliées en profitant des accords de Rapallo signés avec Moscou le 16 avril 1922. Ce traité doit permettre à Berlin d'expérimenter secrètement des matériels militaires interdits (chars, avions…) par le « Diktat » de Versailles et d'entraîner des cadres sur le territoire soviétique. Pour coordonner l'ensemble de la reconstruction de l'Armée allemande, un État-Major clandestin – le traité de Versailles ayant interdit à l'Allemagne d'en posséder un – appelé *Truppenamt* est mis sur pied. Au sein de cet état-major est fondé l'*Inspektion der Kraftfahrtruppen* confiée à Oswald Lutz, lui-même secondé par Heinz Guderian.

Principal artisan du réarmement allemand jusqu'à l'avènement de Hitler en 1933, Hans von Seeckt est limogé par le gouvernement de Weimar en octobre 1926 après avoir permis au *Prinz* Wilhelm, petit-fils du *Kaiser* Guillaume II, d'assister à des manœuvres militaires en uniforme impérial du 1er régiment de Gardes à pied. En 1928, le vieux général écrit « Pensées d'un soldat », ouvrage dans lequel il remet en cause la valeur des armées de conscrits et défend les préceptes de la guerre mobile.

Après avoir un temps milité pour le Parti centriste, von Seeckt est élu député au *Reichstag* de 1930 à 1932, sous l'étiquette nationale-libérale du Parti du peuple allemand, le *Deutsche Volkspartei*. Après avoir prôné une entente avec Hitler, le général allemand part en Chine, en 1934, où il devient conseiller militaire auprès de Tchang Kaï-Chek ; il revient en Allemagne l'année suivante. Se désintéressant de la vie politique, Hans von Seeckt ne joue plus aucun rôle jusqu'à sa mort, à Berlin, le 27 décembre 1936. Il ne verra donc jamais à quel point il fut visionnaire quant à la redoutable efficacité de la guerre mécanisée.

▶ Au cours d'un exercice organisé avant-guerre, afin d'économiser ses chenilles lors d'un déplacement sur une longue distance, un *Panzer II* embarque sur le plateau d'un camion lourd de la classe 4,5to. Bien que conçu comme un engin de transition, en attendant l'arrivée en nombre des *Panzer III* et *IV*, le *Panzer II* est le char le plus répandu de la *Panzerwaffe*, ce de l'invasion de la Pologne à la campagne de France. Il continuera de combattre en Union Soviétique ainsi qu'en Afrique du Nord jusqu'en 1942-43. Il sera ensuite relégué à des missions secondaires et retiré des premières lignes. Coll. Wilhelm

Il rejoint en effet la *Kraftfahr-Abteilung* 7, 7e bataillon de transport automobile, du *Major* Oswald Lutz, une unité du train équipée de camions et de motos encasernée à Munich. Bien que doutant de ses capacités à s'adapter à ce type de formation, Guderian, de son propre aveu, y « *apprend beaucoup* » durant quatre mois. Suit son transfert au *Reichswehrministerium*, le ministère de l'Armée, le 1er avril. Là, Guderian occupe la fonction de chef de l'*Abteilung für Kraftfahrtruppen*, section des unités automobiles, s'occupant de régler les questions d'ordre logistique : ateliers automobiles, carburants…

Durant l'hiver 1923-1924, il dirige un *Kriegspiel* à la demande de l'*Oberst* von Brauchitsch sur l'emploi des unités motorisées en liaison avec l'aviation, un concept novateur pour les Allemands. Il est vrai qu'à l'époque, Guderian s'interroge sur les causes de la défaite de 1918 et estime que le désintérêt des stratèges nationaux pour les chars est l'une des plus importantes d'entre elles, si ce n'est la première. Il est vrai que l'officier a été impressionné par l'utilisation que les Alliés ont fait des « Tanks », notamment lors de la bataille de Cambrai, en novembre 1917, durant laquelle les Anglais ont rassemblé 476 *Mark IV* qui ont littéralement enfoncé les lignes allemandes.

Dans les mois et les années qui suivent, il rassemble une importante documentation sur la motorisation tout en entreprenant d'étudier les écrits des grands théoriciens de son temps. Parlant couramment l'Anglais et le Français, l'Allemand traduit les travaux du *Captain* Liddell Hart et du *Major-General* Fuller, dissèque les articles d'Ernest Swinton, de *Sir* Giffard de LeQuesne Martel, du général Jean-Baptiste Estienne et, plus tard, d'un certain Charles de Gaulle. Dans le même temps, Guderian rencontre le *Major* et *Doktor* autrichien Fritz Heigl, militaire à la retraite, auteur du « *Das Taschenbuch der Tanks* », sorte de *vade-mecum* traitant aussi bien des matériels que des doctrines et des tactiques des chars. Il écrit aussi pour la prestigieuse revue « *Militär-Wochenblatt* », ses articles étant globalement bien accueillis. Le génie de Heinz Guderian est d'adapter les enseignements dispensés par ces éminents personnages aux connaissances qu'il a lui-même accumulé au contact des unités motorisées. L'homme apprend, digère, synthétise puis réorganise les informations pour alimenter sa pensée.

Cependant, les officiers conservateurs de la *Reichswehr*, à l'instar du *Generalmajor* Anton von Hirschberg, inspecteur de la Cavalerie, considèrent l'approche de Guderian avec dédain, estimant que le développement du char constituerait un « gouffre financier » et que la Cavalerie demeure l'Arme la plus mobile du champ de bataille. *A contrario*, ceux de la *Heeres-Ausbildungs-Abteilung*, section d'instruction de l'Armée, sont enthousiasmés. À un point tel, d'ailleurs, qu'ils lui proposent en octobre 1924 de devenir professeur de tactique et d'histoire militaire à Stettin. Heinz Guderian accepte et occupe ce poste trois ans durant, avant de revenir en octobre 1927 au *Reichswehrministerium*, plus précisément au *Truppenamt* – l'état-major clandestin de la *Reichswehr* – où désormais passé *Major*, il a pour tâche d'étudier le transport des troupes par camions. Simultanément, jusqu'en 1930, il enseigne la tactique des blindés au *Kraftfahr-Lehrstab*, l'état-major des transports automobiles.

▼ Hitler faisant fi des clauses du traité de Versailles, la *Wehrmacht* peut désormais procéder à de grandes manœuvres sans se soucier du regard des démocraties. C'est donc en totale impunité que ces *Panzer I* s'exercent sur un champ de tir enveloppé par les fumigènes. Armé de deux mitrailleuses MG-34 de 7,92mm et faiblement blindé, le petit char allemand montrera rapidement ses limites durant la Guerre civile espagnole, conflit durant lequel la moindre rencontre avec des BT-7 ou T-26 républicains lui sera fatale. Archives Caraktère Coll. Kadari

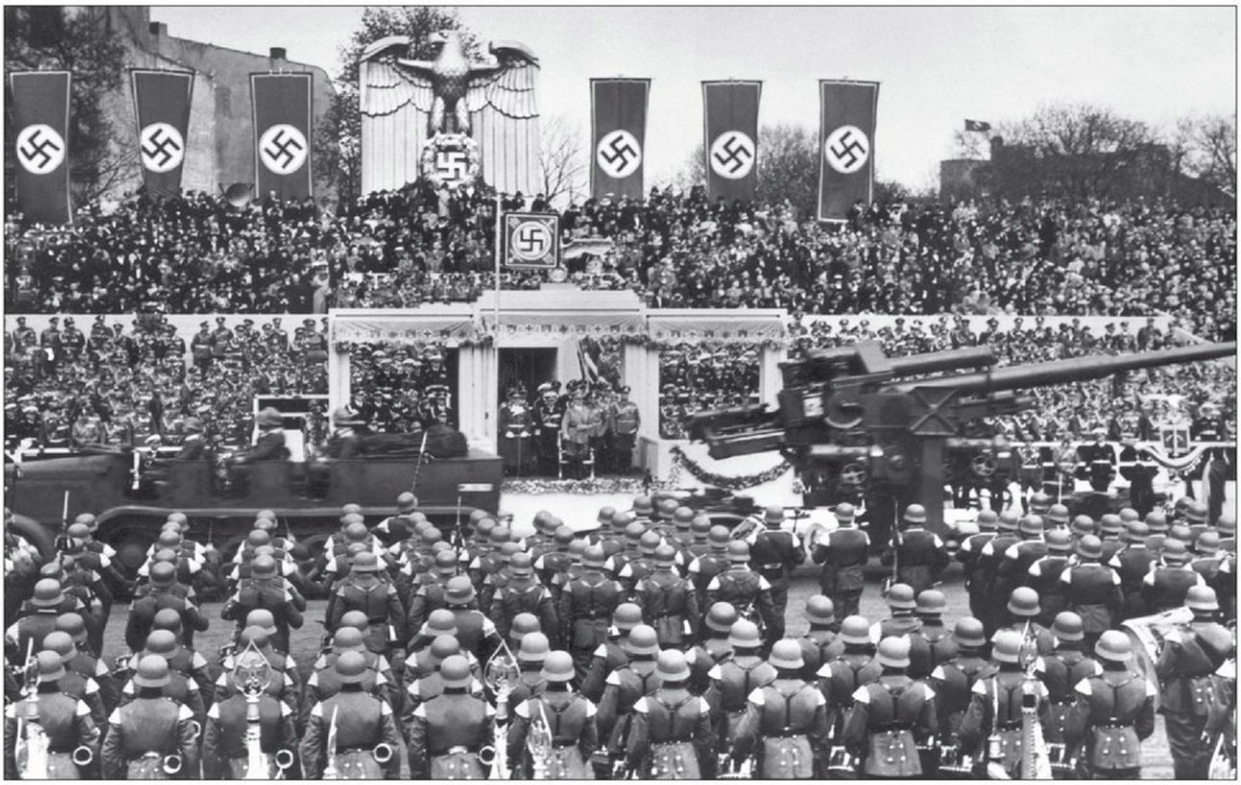
◀ Entraînement grandeur nature pour ces servants d'un canon *Pak 35/36* de *3,7cm*, « couverts » par un *Landser* couché et armé de son Mauser 98K, qui « affrontent » l'équipage d'un *Panzer II*. À l'entrée en guerre du *III. Reich* en septembre 1939, le soldat allemand est l'un des mieux formés du monde. Contrairement à l'idée communément admise, ceci est moins le fait de Hitler que de Seeckt qui a tout mis en œuvre pour faire de la *Reichswehr* une armée professionnelle de grande qualité. Ainsi, le *Truppenamt* a de tout temps exigé que chaque engagé reçoive, outre un entraînement poussé et continuel, une instruction pour assurer les fonctions de deux grades supérieurs au sien : ainsi, par exemple, un simple soldat devait se montrer capable d'assumer les fonctions d'un sergent.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

Le *Generaloberst* Hans von Seeckt, commandant-en-chef de la *Reichswehr*, qui croit fermement à l'emploi du char d'assaut sur le champ de bataille, a entretemps mis sur pied un important mais discret – puisque l'Allemagne n'a pas le droit de posséder de chars – programme d'entraînement et d'équipement dans le domaine des blindés dont Guderian va être partie prenante. Profitant des accords de Rapallo signés avec Moscou en 1922, la *Reichswehr* implante secrètement un centre d'essais à Kazan, en Union Soviétique, afin de contourner les interdictions édictées à Versailles. C'est la *Panzertruppenschule* Kama où, à partir de 1926, les prototypes des *Grosstraktor* et *Leichtetraktor* sont testés tandis que des équipages y sont formés. Dans le même temps, en Allemagne, de futurs tankistes s'entraînent sur des chars factices, de simples automobiles civiles achetées dans le commerce sur lesquelles sont montés des panneaux en bois imitant la silhouette de chars, les fameuses *Attrappen*, dont Guderian fait grand usage, notamment lors de manœuvres avec le *III./Infanterie-Regiment 9*.

## LA MISE EN PLACE DE LA THÉORIE

1929 est une année décisive dans la vie de Guderian et, par répercussion, dans le développement des *Schnelle Truppen* qui donneront ultérieurement naissance aux *Panzertruppen*. En effet, l'homme se rend en Suède pour observer un bataillon blindé, afin d'étudier l'emploi de vrais chars en conditions réelles. C'est à cette occasion qu'il pilote pour la première fois un engin chenillé armé, en l'occurrence un *Stridsvagn m/21-29*, version scandinave du *LK II* allemand de 1918. Quelques temps plus tard, il part pour l'Union Soviétique afin d'y inspecter la *Panzertruppenschule* Kama. Ces déplacements, son expérience de la Grande Guerre, ses lectures, ses manœuvres, ses rencontres ont mûri sa réflexion. Son jugement sur l'Arme blindée s'est affiné et, peu à peu, ses idées prennent forme et se traduisent dans le concret. Le *Major* est définitivement persuadé que le char sera l'arme décisive de la guerre à venir, à condition qu'il soit employé sur le terrain en étroite et totale coopération avec l'infanterie et l'aviation, ce grâce aux transmissions radio.
L'année qui suit, il est désigné par l'*Oberst* Oswald Lutz pour prendre le commandement de la *Kraftfahr-Abteilung 3* stationnée à Berlin-Lankwitz. En octobre 1931, Lutz est placé à la tête de l'*Inspektion der Kraftfahrtruppen* qui coiffe le personnel des futurs *Panzer* ; celui-ci choisit le récemment promu *Oberstleutnant* Guderian pour chef d'état-major. Les deux hommes ambitionnent alors de mettre sur pied un important corps blindé qui constituerait le fer de lance de la nouvelle Armée allemande. Pour ce faire, Lutz et Guderian s'entourent d'officiers imaginatifs et séduits par l'idée comme l'*Oberstleutnant* Hermann Hoth, l'*Oberstleutnant* Werner Kempf, le *Major* Walter Nehring, l'*Hauptmann* Wilhelm von Thoma, l'*Hauptmann* Erich Fronhöfer, des officiers qui allaient occuper les postes les plus importants de la *Panzerwaffe* durant la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, la tâche est ardue car ce petit groupe se heurte à la franche hostilité de la majeure partie des officiers de Cavalerie qui voient d'un très mauvais œil l'émergence d'une Arme empiétant sur leurs prérogatives et concurrente de fait.

◀ Ces deux *Panzer I* à l'exercice arborent le camouflage trois tons typique de l'Armée allemande de la première moitié des années 1930. Afin de contourner l'interdiction qu'il était faite à l'Allemagne de posséder des chars, la *Reichswehr* appela l'engin *Landwirtschaftlicher Schlepper* ou tracteur agricole ! D'une valeur combattive limitée, le *Panzer I* eut en revanche un rôle décisif en tant que véhicule d'instruction et permit de valider les doctrines du *Blitzkrieg* élaborées par Guderian.
Archives Caraktère
Coll. Kadari



▶ L'une des innombrables parades militaires organisées par le régime nazi à la fin des années 1930, alors que le réarmement de l'Allemagne est déjà bien amorcé. L'accession au pouvoir de Hitler en 1933 est suivie d'une importante montée en puissance de l'Armée allemande qui n'inquiète que modérément les démocraties. Le *Führer* n'a alors qu'une obsession : préparer la revanche et effacer les humiliations infligées au *Reich* par le « *Diktat* » de Versailles. C'est dans cette perspective que le chancelier en vient à s'intéresser de près aux travaux de Guderian qui prône inlassablement la mécanisation des forces armées allemandes et la guerre de mouvements. Ici, des tracteurs *Sd.Kfz. 8* remorquant des *Flak 18* de *8,8cm* passent devant la tribune officielle où se tiennent debout le *Führer* et ses généraux. Archives Caraktère Coll. Kadari

Reste que plusieurs d'entre eux, conscients de l'impact du char dans la guerre moderne, se rallient aux idées portées par Lutz et Guderian, tels le *Rittmeister* Hasso von Manteuffel, futur chef de la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland », ou le *Rittmeister* Ludwig Crüwell, futur « patron » du *Deutsches Afrika-Korps*, sans oublier l'*Oberst* Leo Geyr von Schweppenburg qui se laissera séduire par les thèses de Guderian au point de devenir l'un de ses plus proches amis et partisans.

Les efforts de l'*Inspektion der Kraftfahrtruppen* pour faire prévaloir ses vues coïncident avec le début du réarmement de l'Allemagne qui n'hésite plus à dissimuler ses travaux sur les blindés au reste du monde. Dès 1931, Guderian demande l'élaboration d'un char d'instruction rapide nécessitant un coût de production peu élevé, requête qui débouchera sur la mise au point du *Panzer I*. Peu à peu, les efforts des partisans du char portent leurs fruits. Durant l'été 1932, le Président Hindenburg inspecte une unité blindée après des manœuvres organisées par Lutz et Guderian en coopération avec des détachements d'infanterie. Satisfait, le vieux maréchal félicite Lutz et lui glisse à l'oreille : « *À la guerre, seul ce qui est simple réussit. J'ai visité l'état-major du corps de cavalerie. Ce que j'ai vu n'était pas simple* ». En haut-lieu, l'Arme blindée commence à progressivement prendre le pas sur la Cavalerie et les choses ne vont pas aller en se ralentissant.

L'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, le 30 janvier 1933, va en effet donner une impulsion décisive au réarmement allemand ainsi qu'à la motorisation des troupes, d'autant que le *Reichskanzler* ne cache pas son attrait pour la mécanique, les infrastructures routières, dont les fameuses *Autobahnen*, et la compétition automobile. Pour le *Führer*, il s'agit d'un domaine de prédilection dans lequel les Allemands se doivent d'exceller, que ce soit lors des Grands Prix ou sur les champs de bataille ; c'est une question de fierté nationale. Sans oublier les opportunités offertes au chef du NSDAP sur le plan de la propagande par les nombreuses victoires des pilotes allemands installés au volant des puissantes cylindrées conçues dans les ateliers de Mercedes-Benz ou d'Auto-Union, à l'instar des sublimes *SSK* et autres *Typ C* et *D*. On le voit, tout est lié.

Pour sa part, comme nombre d'officiers, Heinz Guderian n'adhère pas *stricto sensu* au national-socialisme. Il a néanmoins beaucoup d'estime pour le nouveau Chancelier, partageant certaines de ses idées-forces, notamment celles ayant trait à sa politique militariste et son mépris des Russes

▶ Ce camion Büssing-NAG 801 ou 802 diesel 6x4 superbement camouflé en deux tons (bordeaux et gris *Panzer*) tracte une remorque sur laquelle a pris place un *Panzer I Ausf. A*. Les déplacements des unités de la *Panzerwaffe* à l'échelle stratégique doivent se faire par voie ferrée ou par convois de camions lourds, tels que celui-ci, empruntant le réseau d'*Autobahnen* (autoroutes) censé permettre le transfert rapide des troupes d'un bout à l'autre du pays. Coll. Baschin

◀ Les défilés militaires de ce genre se multiplient de façon exponentielle en Allemagne, à la fin des années 1930. Ils sont destinés à signifier le retour du *Reich* sur la scène internationale et produire un effet dissuasif sur les observateurs des nations hostiles à Berlin. Nul que cela eut son effet, lorsque l'on constate l'apathie de la France ou de la Grande-Bretagne lors de la crise de Munich, en septembre 1938. Ici, des *Panzer I* et *II* circulent entre des cordons de sécurité de la SA (*Sturm-Abteilung*). Archives Caraktère Coll. Kadari

et des Polonais. Au printemps 1934, le *Kommando der Kraftfahrtruppen*, commandement des troupes motorisées, est créé. Il est confié au *Generalmajor* Oswald Lutz, le poste de chef d'état-major étant logiquement attribué à Guderian, élevé au rang d'*Oberst* le 1er octobre 1933. Le 15 avril 1934, ce dernier présente à Hitler quinze *Panzer I Ausf. A* qui réalisent ensuite une manœuvre de trente minutes à l'échelon de la compagnie. À l'issue de cette démonstration, le *Reichskanzler* s'exclame avec enthousiasme : « *c'est ce dont j'ai besoin. C'est ce que je veux avoir* ». En 1935, Guderian écrit un article pour le « *Handbuch der Neuzeitlichen Kriegswissenschaften* » dans lequel il affirme sans sourciller que les chars et les avions sont à même de réhabiliter la guerre de mouvement et de contribuer de manière décisive à la victoire. Ce même été, des manœuvres blindées effectuées sur le terrain d'exercice de Munsterlager impressionnent fortement le *Generaloberst* von Blomberg, ministre de la Guerre et chef de la *Wehrmacht* – le nouveau nom de la *Reichswehr* – et le *Generaloberst* von Fritsch, chef de la *Heer*. Le 27 septembre 1935, le *Kommando der Kraftfahrtruppen* devient *Kommando der Panzertruppen*, commandement des troupes blindées, Guderian conservant son poste de chef d'état-major. Puis, le 15 octobre, Hitler ayant autorisé la levée des *1.*, *2.* et *3. Panzer-Divisionen*, l'officier prend le commandement de la *2. Panzer*, basée à Würzburg.

Le 1er août 1936, il accède au rang de *Generalmajor*. Disposant désormais des moyens qui lui faisaient jusqu'alors défaut, les innombrables manœuvres pratiquées ces derniers mois ayant confirmé ses suppositions, Heinz Guderian arrive au terme de sa réflexion ; il érige en doctrine militaire les pensées qui l'habitent depuis près de quinze ans. Celles-ci sont admirablement résumées dans un livre, intitulé « *Achtung Panzer !* », qui fait sensation en Allemagne mais qui passe inaperçu dans le reste de l'Europe, à quelques exceptions près, il est vrai. Véritable manuel de l'emploi de l'Arme blindée, le général allemand y démontre définitivement que le char est l'élément permettant d'aisément obtenir la rupture du front ennemi, à condition qu'il soit employé de façon massive. C'est la raison pour laquelle il prône son utilisation en grandes unités exclusivement, réunis au sein de *Panzer-Divisionen*, et non en appui de l'infanterie, comme certains généraux s'obstinent à vouloir le faire, tel le *Generaloberst* Ludwig Beck, chef d'état-major de la *Heer*. Une fois la percée obtenue avec l'aide des bombardiers de la *Luftwaffe*, les *Panzer* doivent ouvrir la voie à l'infanterie motorisée, transportée par des engins tout-terrain, chargée de l'exploitation. La rapidité d'exécution et la violence de ces opérations doivent garantir les chances de succès. Pour pouvoir opérer en pointe, la *Panzer-Division* doit évoluer de manière autonome, sans avoir à dépendre des grandes unités qui la chapeautent,

▼ Ces servants d'un canon antichar *Pak 35/36* de *3,7cm* s'entraînent de nuit. Afin d'améliorer leur camouflage sur le terrain neigeux, les deux hommes ont endossé un drap blanc et en ont disposé un autre sur le tube de la pièce. Loin d'être une armée au rabais, comme désiraient pourtant la réduire les vainqueurs de la Grande Guerre, la *Reichswehr* forgée par Seeckt ne va négliger aucun aspect des opérations tactiques, le combat nocturne étant ainsi systématiquement enseigné à la troupe. Un apprentissage auquel Guderian et ses pairs tiendront car permettant de ne pas réduire le tempo des opérations à la tombée de la nuit. Archives Caraktère Coll. Kadari

▲ Ces *Panzerschützen* posent fièrement devant les innombrables *Panzer I*, *II* et autres camions rassemblés dans la cour de leur caserne. Les deux hommes sont coiffés de la *Schutzmütze*, le très impopulaire béret des *Schnelle Truppen* peu apprécié car entravant le port des écouteurs. Archives Caraktère Coll. Kadari

raison pour laquelle elle doit comprendre sa propre artillerie, sa propre défense anti-aérienne, son génie, ses ateliers, son train de ravitaillement et ses transmissions. Guderian vient tout simplement d'inventer la division blindée moderne, telle qu'elle existe encore aujourd'hui ! Ses certitudes quant à l'efficacité de la guerre rapide lui valent désormais le surnom de « *Schneller Heinz* », Heinz « le rapide ». Son ascension se poursuit, puisqu'il est promu *Generalleutnant* et devient chef du *Kommando der Panzertruppen* en février 1938.

Tandis que des *Panzer I* et des volontaires des *I.* et *II./Panzer-Regiment 8* sont envoyés en Espagne, où la guerre civile fait rage, à des fins d'évaluation et d'entraînement opérationnel sous le commandement de l'*Oberstleutnant* von Thoma, les revendications territoriales formulées par Hitler donnent l'occasion à Guderian de tester sur le terrain le bien-fondé de ses théories. Placé à la tête d'un groupement comprenant la *2. Panzer-Division* et le *SS-Regiment* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », il participe à l'*Anschluss*, l'annexion de l'Autriche, le 12 mars 1938. Peu avant midi, ses troupes atteignent Linz, où Hitler les rejoint dans la soirée, puis elles entrent dans Vienne vers minuit. Cette opération de seulement 48 heures, à prendre comme un entraînement grandeur nature, met en évidence le manque de fiabilité des *Panzer* et les carences de la logistique allemande : si Guderian n'avait pas ordonné à ses unités de se ravitailler en essence dans les stations services civiles, ses *Panzer* seraient inévitablement tombés en panne sèche. Après avoir supervisé l'intégration des unités motorisées de la *Schnelle-Division* autrichienne au sein de la *Heer*, Guderian s'attache à résoudre les déficiences constatées lors de la *Blumenkrieg*, la « guerre des fleurs », surnom donné à l'*Anschluss* par les Allemands du fait des bouquets de fleurs lancés par les Autrichiens sur leurs véhicules. Les leçons sont retenues et les enseignements tirés : désormais, les *Panzer-Divisionen* emporteront des réserves pour trois à cinq jours de nourriture, d'essence et de munitions. En outre, davantage de moyens seront attribués aux ateliers divisionnaires de maintenance afin de pallier au plus vite les problèmes mécaniques des *Panzer*.

Durant l'annexion des Sudètes, en octobre 1938, Guderian commande le *XVI. Armee-Korps (mot.)*, fort de la *1. Panzer-Division* et des *13.* et *40. Infanterie-Divisionen (mot.)*. Puis le 24 novembre, le lendemain de sa promotion au rang de *General der Panzertruppen*, il est nommé commandant en chef des *Schnelle Truppen*, organisme sous l'autorité duquel sont placées toutes les unités de *Panzer* et les formations motorisées de la *Heer* (recrutement, entraînement, tactiques, approvisionnement…). Il est vrai que l'homme est devenu l'un des généraux de confiance du *Führer*, le second appréciant le dynamisme, l'ouverture d'esprit et le franc-parler du premier. L'invasion de la Pologne et le déclenchement de la guerre mondiale, vont d'ailleurs lui offrir l'opportunité de s'affirmer comme l'un des tous meilleurs généraux de la *Wehrmacht*.

▼ Cette colonne blindée comprenant des *Panzer II* fait une halte dans la campagne polonaise. Le « *Fall Weiss* » est l'occasion pour Guderian de démontrer tout le bien-fondé de ses théories. Archives Caraktère Coll. Kadari

## DE LA GLOIRE À LA DÉCHÉANCE

À la veille de « *Fall Weiss* », le *General der Panzertruppen* Heinz Guderian reçoit le commandement du *XIX. Armee-Korps (mot.)* de la *4. Armee*. Le 1er septembre 1939, il lance ses unités à la base du corridor de Dantzig et réalise dès le lendemain la jonction avec la *3. Armee* partie de Prusse Orientale. Le 5, Hitler rend visite au *XIX. Armee-Korps (mot.)*. Il constate avec satisfaction l'efficacité des *Panzer* et se montre très surpris du faible nombre de pertes, ce à quoi Guderian répond : « *Les chars sont une arme qui épargne le sang* ». Par la suite, le *XIX. Armee-Korps (mot.)* oblique vers le sud derrière Varsovie et s'empare de Brest-Litovsk le 14 septembre. Durant cette campagne de Pologne victorieuse, une pluie de décorations s'abat sur le « père » de l'Arme Blindée allemande, puisqu'il se voit attribuer le rappel des Croix de Fer 1re et 2e classes, les 5 et 13 septembre, avant de recevoir la Croix

de Chevalier le 27 octobre, distinction suprême de la *Wehrmacht*. Guderian y voit, à juste titre, la reconnaissance des efforts accomplis depuis quinze ans.

La Pologne écrasée, l'Allemagne peut désormais reporter toute son attention sur la France. Le plan d'invasion, le « *Fall Gelb* », est préparé par le *Generalleutnant* Erich von Manstein mais Guderian y apporte des améliorations, en préconisant que la majorité des *Panzer-Divisionen* soient concentrées face à Sedan, en guise de *Schwerpunkt*. En dépit de la complexité du plan, Guderian est persuadé de pouvoir faire franchir le massif des Ardennes à son *XIX. Armee-Korps (mot.)* et de percer au niveau de Sedan. Le 10 mai 1940, défiant les prévisions des généraux les plus pessimistes, les *Panzer* de Guderian traversent les Ardennes sans encombre et atteignent la Meuse deux jours plus tard. Le 13, ses *Landser* franchissent en force la rivière, parfaitement appuyés en cela par la *Luftwaffe*. Débute alors la fulgurante progression de la *Panzergruppe* « Kleist » vers la Manche, le fameux « *Sichelschnitt* », coup de faux visant à encercler les Alliés à Dunkerque. Évoluant en tête, Guderian lance son *XIX. Armee-Korps (mot.)* dans la brèche, sans se soucier de ses flancs. Ses *Panzer-Divisionen* prennent plusieurs divisions françaises à revers, coupant leurs communications, capturant des états-majors et faisant des milliers de prisonniers. La doctrine qu'il prône inlassablement depuis toujours fait merveille : la rapidité de l'exécution de ses manœuvres désorganise l'ennemi, tandis que l'usage de la radio et les liaisons avec les Hs 126 d'observation et les bombardiers en piqué Ju 87 Stuka contribuent de manière décisive à asseoir la supériorité des *Panzer* face à une Armée française supérieurement équipée en chars, tant sur le plan numérique que sur le plan qualitatif. Les unités de Guderian occupent Abbeville le 20 mai et se trouvent à 20 kilomètres de Dunkerque quatre jours plus tard. La victoire, écrasante, est à portée de main. Mais, en ce 24 mai, c'est la stupeur : un incompréhensible *Haltbefehl* du *Führer* ordonne aux *Panzer* de stopper leur avance pendant deux jours ! Ces 48 heures de répit vont permettre à la *British Expeditionary Force* de réembarquer pour l'Angleterre.

Amer, Guderian poursuit la campagne de France à la tête de la *Panzergruppe* portant son nom et forte de deux corps d'armées motorisés. Après avoir été retardées par des contre-attaques françaises au niveau de Rethel, du 9 au 11 juin, ses unités progressent vers le Sud en direction de Belfort, puis vers Besançon qui tombe le 17 juin. Au moment de l'Armistice, la *Panzergruppe* « Guderian » est à la frontière suisse.

▲ Imperturbable, Heinz Guderian observe le terrain à bord de son semi-chenillé de commandement *Sd.Kfz. 251/6* lors de la campagne de France. Bundesarchiv-Bildarchiv

◣ Ce semi-chenillé *Sd.Kfz. 251 Ausf . B* appartenant à une *Panzer-Division* du *XIX. Armee-Korps (mot.)* dépasse un panneau de signalisation indiquant la proximité du château-fort de Sedan. Soixante-dix ans après le triomphe du *Generalfeldmarschall* Helmuth von Moltke à Sedan, c'est au tour de Guderian d'entrer dans l'Histoire en ce lieu, après avoir infligé à la France une défaite aux conséquences irrémédiables.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▶ Des *Panzer III* et *II* progressent en *Reihe* (en colonne) dans la campagne française au printemps 1940. Pour Heinz Guderian, la percée de Sedan et la chevauchée de son *XIX. Armee-Korps (mot.)* vers la Manche constituent un triomphe personnel, même si la victoire se dérobe devant Dunkerque, suite aux deux *Führerbefehl* successifs ordonnant aux *Panzer* d'interrompre leur avance ; insistance de Göring désirant confier l'anéantissement de la poche de Dunkerque à sa seule *Luftwaffe* ou volonté de Hitler d'épargner à la Grande-Bretagne une défaite humiliante ? Nul ne saura jamais. Archives Caraktère Coll. Kadari

Une fois de plus, neuf mois après la capitulation de la Pologne, les préceptes du « *Blitzkrieg* » qu'il a initié ont permis à la *Wehrmacht* de défaire l'Armée française alors considérée comme la première du monde. En récompense à sa brillante campagne de France, Heinz Guderian est élevé au grade de *Generaloberst* le 19 juillet. À 52 ans, l'homme est alors à l'apogée de sa carrière.

Durant près d'un an, Guderian se consacre à la formation des *Panzer-Divisionen* dont Hitler a décidé de doubler le nombre, en prévision de l'invasion de l'Union Soviétique. Le *Generaloberst* désapprouve l'opération « Barbarossa » car il redoute une guerre sur deux fronts ; en outre, il constate avec une grande appréhension que ses pairs sous-estiment les capacités de l'Armée rouge forte, pourtant, de 20 000 chars. Ses doutes ne l'empêchent pas d'être placé à la tête de la *Panzergruppe 2* affectée à la *Heeresgruppe* « Mitte ».

Le 22 juin 1941, les divisions de la *Panzergruppe 2* enfoncent le dispositif soviétique et progressent de 350 kilomètres en cinq jours. Fin juin, en coopération avec la *Panzergruppe 3* de Hoth, Guderian enferme les 3e, 4e, 10e et 13e armées soviétiques dans un *Kessel* à l'ouest de Minsk. Puis, il s'empare de Smolensk le 16 juillet. Le lendemain, il ajoute les feuilles de chêne à sa Croix de Chevalier. Le 23 août, alors qu'il se prépare à marcher sur Moscou, Guderian apprend que la décision a été prise de faire porter l'effort de l'*Ostheer* sur l'Ukraine, grenier à blé de l'Union Soviétique, au détriment de la capitale de Staline. Furieux, Heinz « le rapide » quitte le front et se rend aussitôt au QG du *Führer* afin de tenter de faire revenir Hitler sur sa décision : Moscou, centre névralgique du pouvoir soviétique, doit être pris avant l'apparition de l'hiver qui, inévitablement, sera favorable à l'Armée rouge. Mais rien n'y fait, la décision du maître du *Reich* est irrévocable. Bon gré mal gré, Guderian s'exécute et infléchit la course de sa *Panzergruppe 2* vers le Sud. Après une progression de 300 kilomètres à travers l'Ukraine, ses troupes contribuent en septembre à la fermeture de l'immense poche de Kiev où sont encerclés 650 000 soldats soviétiques.

▶ Le *Generaloberst* Guderian photographié en Union Soviétique à l'automne 1941 (il porte les feuilles de chêne à sa Croix de Chevalier, obtenues le 17 juillet à la suite de la prise de Smolensk), alors qu'il rend visite à une unité de la *Panzergruppe 2*. Toujours très présent sur le front, au plus près de la troupe, Guderian est très populaire auprès de ses hommes qui parlent souvent de lui en utilisant affectueusement son surnom: « *Schneller Heinz* », Heinz « le rapide ». Bundesarchiv-Bildarchiv

La résistance soviétique en Ukraine écrasée, l'avance vers Moscou peut reprendre. Le 30 septembre 1941, la *Heeresgruppe* « Mitte » lance l'opération « Taifun » dont la *Panzergruppe 2* et la *4. Armee* du *Generalfeldmarschall* von Kluge constituent la pince sud. Les blindés de Guderian percent les lignes de l'Armée rouge et atteignent Briansk et Orel le 3 octobre. Kluge le presse d'attendre sa *4. Armee* mais Guderian n'en a que faire, justifiant qu'il faut prendre Moscou avant l'hiver. Toutefois, bientôt, conformément aux craintes de Guderian, la « *raspoutitsa* » puis la neige font leur apparition, ce qui ralentit les opérations de la *Panzergruppe 2* devant Tula. Le 5 décembre, le général Joukov déclenche la violente contre-offensive

◀ Été 1941, opération « Barbarossa ». Les équipages de deux automitrailleuses de la *SS-Aufklärungs-Abteilung* de la *SS-Division* « Das Reich » font une pause. À gauche, une *Sd.Kfz. 231 8-rad* et sa version radio, à droite, la *Sd.Kfz. 232*. Cette unité commandée par le *SS-Obergruppenführer* Paul Hausser fait partie de la *Panzergruppe 2* de Guderian. En décembre, la « Das Reich » sera l'une des unités allemandes qui s'approchera le plus de Moscou. Bundesarchiv-Bildarchiv

hivernale de l'Armée rouge. Furieux du piétinement de l'*Ostheer* devant la capitale soviétique, Hitler remplace le *Generalfeldmarschall* von Bock, chef de la *Heeresgruppe* « Mitte », par von Kluge qui n'apprécie guère Guderian. À la fin du mois de décembre, la pression soviétique devient irrésistible : le chef de la *Panzergruppe 2* autorise la *10. Infanterie-Division* à amorcer un repli tactique, ce en dépit des ordres du *Führer* qui a interdit le moindre recul. Kluge tient là l'occasion de se « débarrasser » de Guderian et la saisit : il rend compte à l'*OKH* de l'initiative de son subordonné qui est aussitôt limogé par Hitler. Cette destitution met définitivement un terme à la carrière opérationnelle de Guderian, qui n'obtiendra jamais le bâton de maréchal auquel il aurait un jour pu prétendre.

## INSPECTEUR GÉNÉRAL DES TROUPES BLINDÉES

Atteint d'une maladie au cœur, Heinz Guderian est en convalescence dans le sud de l'Allemagne durant toute l'année 1942. Le 20 février 1943, il est rappelé par Hitler qui lui confie le poste de *Generalinspekteur der Panzertruppen*. Sachant parfaitement que ce rôle a des implications politiques, l'ancien *Kommandeur* de la *Panzergruppe 2* accepte à condition de ne dépendre que du *Führer* et de contrôler l'intégralité des unités blindées de la *Heer*, de la *Luftwaffe* et de la *Waffen-SS*. Accordant de nouveau sa confiance à son général, Hitler accepte. Développant d'excellentes relations avec Albert Speer, ministre de l'Armement du *Reich*, Guderian entreprend de remédier aux maux de la *Panzerwaffe*. En accord avec celui-ci, il décide d'interrompre la fabrication du *Panzer III*, devenu obsolète, et de donner la priorité au *Panzer IV lang*. Il fait accélérer la production de *Panzer* et de *Panzerjäger* qui passe de 6 000 engins en 1942 à 12 150 l'année suivante et insiste pour maintenir celle des *StuGe* dont l'efficacité n'est plus à démontrer. Infatigable, Heinz « le rapide » parcourt les usines, inspecte les polygones de tir, à la recherche des insuffisances à pallier.

Au début de l'été 1943, il s'oppose farouchement à « Zitadelle ». Avec son franc-parler coutumier, il tente de convaincre Hitler de renoncer à l'offensive sur Koursk. Il juge en effet que cette opération risque de gravement entamer le potentiel offensif des *Panzer-Divisionen* et souligne le fait que le nouveau char Panther n'est pas suffisamment au point.

▼ Dans un nuage de poussière, ces *Panzer III* traversent un village soviétique. L'appartenance de ces véhicules à la *Panzergruppe 2* est évidente, puisque sur le baquet du side-car est peinte la lettre « G », initiale de Guderian. L'opération « Barbarossa » sera le dernier commandement opérationnel heureux du « père » de l'Arme blindée allemande car quelques mois plus tard, l'opération « Taifun », la marche sur Moscou, aboutira à sa mise à pied. Archives Caraktère Coll. Kadari

▶ L'une des dernières photos du *Generaloberst* Heinz Guderian sur le front de l'Est, en novembre ou décembre 1941. Comme souvent, l'homme rend visite à la troupe qui combat durement l'Armée rouge, sans oublier le froid et la neige, devant Moscou. Le 23 août précédent, lorsqu'il a appris que sa *Panzergruppe 2* allait être déroutée sur Kiev, au lieu de foncer sur la capitale soviétique, Guderian a quitté le front, furieux, pour s'entretenir directement avec Hitler. Usant de son franc-parler habituel, devant Keitel et Jodl médusés, Heinz « le rapide » a tenté de faire revenir le *Führer* sur sa décision, Moscou constituant selon lui un objectif stratégique majeur. En vain. L'avenir allait pourtant démontrer la pertinence de son jugement, puisque l'hiver allait définitivement empêcher l'*Ostheer* de prendre la capitale de Staline. Archives Caraktère Coll. Kadari

La suite des évènements va lui donner raison. Alors que les Alliés ont débarqué en Normandie (où son fils aîné, Heinz-Günther Guderian, combat au sein de la *116. Panzer-Division*), Guderian se tient à l'écart du complot des généraux du 20 juillet 1944, estimant que la politique n'est pas l'affaire des militaires. Dès le lendemain, ne doutant plus de la loyauté de son *Generalinspekteur der Panzertruppen*, Hitler le nomme chef d'état-major de la *Heer*. Seulement, Guderian découvre que ce poste est réduit à celui de simple exécutant des ordres de plus en plus déments du *Führer*.

En dépit de la situation militaire catastrophique du *Reich*, notre homme parvient à enrayer l'avance de l'Armée rouge à la frontière de la Prusse Orientale. Puis, il suggère à Hitler de procéder à la levée d'une milice auxiliaire composée de jeunes et de vieillards non mobilisables, le *Volkssturm*. En janvier 1945, il s'oppose à la nomination du *Reichsführer-SS* Himmler à la tête de la *Heeresgruppe Weichsel* mais Hitler s'obstine. Cette décision du *Führer* se révèle catastrophique, le chef de « l'Ordre noir » se révélant incapable de diriger des troupes, compte tenu de son ignorance de la « chose militaire ». Résultat, le front de la Vistule est enfoncé par les Soviétiques qui atteignent l'Oder, à 80 kilomètres de Berlin. La capitale du *Reich* menacée, Guderian tente d'obtenir l'évacuation de la poche de Courlande et de la Norvège afin de renforcer les défenses de l'*Heimat* mais il n'est pas écouté. À la mi-février, le chef d'état-major de la *Heer* met sur pied une contre-offensive majeure (opération « Sonnenwende ») mais, faute de moyens, cette entreprise se révèle être une simple contre-attaque bien incapable d'inquiéter les Soviétiques. De fait, les relations entre les deux hommes s'enveniment. Le 28 mars, au cours d'une réunion d'état-major, Guderian ose prendre le contre-pied du *Führer* en défendant le *General der Infanterie* Busse dont la *9. Armee* vient d'échouer à défendre Küstrin. Pour Hitler, s'en est trop : il impose une permission de six semaines à son chef d'état-major.

À l'annonce de la capitulation de son pays, Heinz Guderian se rend aux troupes américaines dans le Tyrol, le 10 mai 1945. Il est traduit devant le tribunal de Nuremberg mais n'est pas inculpé. En 1946, il est interné dans le camp de détention d'Allendorf in Neustadt, en Hesse, d'où il est libéré le 16 juin 1948. Il se retire en Haute-Bavière où il rédige ses mémoires, intitulés « Souvenirs d'un soldat », qui sont publiés en 1951. Heinz Guderian meurt le 14 mai 1954, à Schwangau. Il restera indéniablement comme l'un des plus grands théoriciens de la guerre moderne, celle des grandes formations blindées appuyées par l'aviation tactique et chargées d'obtenir la percée du front adverse, dont les préceptes sont toujours en vigueur dans les armées d'aujourd'hui. ■

▶ Le *Generalinspekteur der Panzertruppen* Guderian s'entretient avec l'équipage d'un Tiger de la *SS schwere-Panzer-Abteilung 101* « LSSAH » au cours d'une inspection. Comme bon nombre de généraux allemands, l'homme a une haute opinion du Tiger mais il estime que la mission première du char lourd doit être de détruire à longue distance les engins ennemis lançant des contre-attaques lors des tentatives de percée des *Panzer-Divisionen*. Parfaitement conscient de l'appoint apporté par le Tiger, Guderian tente d'en accélérer la production dès sa prise de fonction, en février 1943. Bundesarchiv-Bildarchiv

# LES MENTORS DE GUDERIAN

Le *Captain Sir* **Basil Henry Liddell Hart (1895-1970)** est un illustre historien militaire britannique né à Paris. Ayant fait ses études à Cambridge, il sert dans l'Armée anglaise durant la Première Guerre mondiale, participant notamment à la bataille de la Somme de 1916, la première à voir l'engagement à large échelle de chars. Dès 1917, il préconise ce qui va préfigurer la « guerre-éclair », c'est-à-dire une percée rapide et profonde des chars, suivie d'une vaste offensive sur les arrières ennemis. Il quitte l'armée en 1927 et devient spécialiste des questions militaires pour les quotidiens *Daily Telegraph* et *Times*. Il écrit plusieurs manuels de tactique, ainsi que les biographies de Scipion l'Africain, du général Sherman, du maréchal Foch ainsi que de Thomas Edward Lawrence, mieux connu sous le « nom de guerre » de Lawrence d'Arabie. Grand théoricien de l'emploi des blindés au XX^e siècle, Liddell Hart reprend son idée de « guerre-éclair » dans les années 1920 en insistant particulièrement sur le rôle de l'aviation. Ses écrits inspirent directement Heinz Guderian lorsque celui-ci met au point les préceptes du « *Blitzkrieg* ». Après la Seconde Guerre mondiale, Liddell Hart publie les carnets de Rommel et rend visite à Guderian. Anobli en 1966, il meurt en 1970.

Le *Major-General* **John Frederick Charles Fuller (1878-1966)** est un ardent défenseur de la guerre mécanisée. Né à Chichester, après avoir fait ses classes à l'académie militaire de Sandhurst, il participe à la guerre des Boers de 1899 à 1902. En 1914-18, il est affecté à l'état-major du *7th Corps*, puis du *Machine Gun Corps* qui allait devenir le fameux *Tank Corps*. Fuller participe à l'élaboration de l'attaque des chars à Cambrai, en 1917, et supervise les opérations des « Tanks » durant les grandes offensives de l'automne 1918. Son plan « 1919 », abandonné du fait de la victoire alliée, prévoit de puissants assauts blindés et préfigure déjà la « guerre-éclair ». C'est en cela que Fuller va influencer Guderian pour son livre « *Achtung Panzer !* ». Dans les années 1920, Fuller se penche avec Liddell Hart sur les évolutions de la guerre mécanisée. Ces travaux vont directement inspirer les penseurs militaires allemands impliqués dans l'élaboration des doctrines du « *Blitzkrieg* ». Au cours des années 1930, condamnant fermement l'incapacité des démocraties à adopter les réformes militaires qui s'imposent, Fuller adhère à la *British Union of Fascists* d'Oswald Mosley. Ceci lui vaut d'ailleurs d'être invité par Hitler à un défilé militaire organisé pour son anniversaire, le 20 avril 1939. Fuller a écrit la biographie du général Grant, une étude comparée des généraux Grant et Lee et l'histoire de la guerre italo-éthiopienne de 1935-36. Il s'éteint en 1966.

Le *Major General Sir* **Ernest Dunlop Swinton (1868-1951)** est un historien militaire britannique né aux Indes. Officier du *Corps of Royal Engineers*, il sert successivement dans sa colonie natale puis en Afrique du Sud, lors de la guerre des Boers. Il écrit ensuite un ouvrage majeur, « *The Defense of Duffer's Drift* », véritable manuel des unités d'infanterie qui est par la suite utilisé par l'*US Army* pour la formation de ses officiers. Dès octobre 1914, il étudie la mise au point d'un tracteur blindé préfigurant le « Tank », ce qui lui vaut d'être considéré par d'aucuns comme l'inventeur du char. Correspondant de guerre sur le front de l'Ouest, Swinton est le premier à utiliser l'expression de *no man's land* dans la terminologie militaire. En 1916, nommé instructeur des premières unités anglaises de « Tanks », il commet le tout premier manuel d'instruction de la guerre mécanisée ; quelques années plus tard, cet ouvrage sera disséqué par Guderian. En 1919, Swinton quitte l'Armée avec le grade de *Major-General*. Après avoir été nommé directeur de la firme Citroën en 1922, il achève sa carrière comme professeur d'histoire militaire à l'université d'Oxford.

Le *Lieutenant-General Sir* **Giffard LeQuesne Martel (1889-1958)** débute sa carrière militaire dans le *Corps of Royal Engineers*. Il s'intéresse aux « Tanks » dès 1916, ce qui lui vaut d'être chargé de la construction d'un parcours d'obstacles pour chars sur le terrain d'exercices de Thetford. À partir de 1919, Martel dirige l'*Experimental Bridging Establishment* de Christchurch qui étudie la possibilité d'utiliser le char pour poser des ponts et pour le déminage. De 1930 à 1934, il est instructeur à l'école d'officiers indiens de Quetta. En 1931, il écrit l'un des « livres de chevet » de Guderian, « *In the Wake of the Tank : the first fifteen years of mechanization in the British Army* ». Puis, il est affecté au *War Office* jusqu'en 1939. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il prend la tête de la *50th (Northumbrian) Infantry Division* et, après le désastre de Dunkerque, dirige le *Royal Armoured Corps*. Attaché militaire en Union Soviétique à partir de 1943, il conseille aux généraux la *Stavka* de laisser les Allemands attaquer les premiers à Koursk. Après la guerre, Martel quitte l'Armée, écrit ses mémoires et meurt en 1958.

Le général **Jean-Baptiste Estienne (1860-1936)**, considéré en France comme le « Père des chars », est né à Condé-en-Barrois. Après des études brillantes, il entre à Polytechnique, puis intègre l'Artillerie. Mathématicien dans l'âme, il met au point des télémètres révolutionnaires et se bat pour l'intégration du téléphone dans les unités d'artillerie. Officier progressiste, pour ne pas dire visionnaire, il préconise l'emploi des ballons captifs et des avions pour régler les tirs des batteries d'artillerie. Après avoir dirigé l'École d'artillerie de Grenoble, Estienne élabore les techniques et les tactiques d'emploi de l'aviation d'observation, ce qui fait de lui l'un des pionniers de l'Armée de l'Air. Au début de la « Der des Ders », il commande le 22^e régiment d'artillerie et prône la création d'une « artillerie d'assaut » constituée d'engins motorisés protégés par une cuirasse et dotés de chenilles afin de se mouvoir sur tous les types de terrains. Promu à la tête de « l'artillerie spéciale » en septembre 1916, Arme composée de chars Schneider CA1 et Saint-Chamond, il contribue fortement à la victoire des Alliés. Ses théories sur le char d'assaut et son utilisation vont fortement inspirer les Allemands, en particulier Heinz Guderian, qui retiendra de ses idées celles de la guerre de mouvement et d'une Arme blindée autonome n'agissant plus seulement en appui de l'infanterie.

Le général **Charles de Gaulle (1890-1970)** est un officier qui se distingue par son courage durant la Première Guerre mondiale. Fait prisonnier par les Allemands à Verdun, en mars 1916, il tentera plusieurs fois de s'évader, en vain. Après une affectation au Levant, de Gaulle est transféré au secrétariat général de la Défense nationale, à Paris. C'est là qu'il écrit en 1934, « *Vers l'Armée de métier* », ouvrage préconisant la création d'une armée professionnelle adaptée à la guerre de mouvement. Le livre ne rencontre qu'un succès modéré en France (Paul Reynaud, Philippe Serre ou Charles Maurras sont parmi les seuls hommes politiques à le saluer) mais, Outre-Rhin, il retient l'attention de Guderian qui voit dans les écrits de Gaulle la confirmation de ses théories. Lorsque la guerre éclate, le colonel de Gaulle commande le 507^e RCC puis il reçoit le commandement de la 4^e DCR qui se distingue lors des contre-attaques de Montcornet et Abbeville en mai 1940. À la suite de la débâcle, il gagne la Grande-Bretagne pour continuer le combat, puis s'impose naturellement comme le chef de la France Libre, l'après-guerre le voyant embrasser la carrière d'homme d'État qu'on lui connaît.

Le *Major Doktor* **Fritz Heigl (1895-1930)** est un théoricien militaire autrichien natif de Pragerhof. Il participe à la Première Guerre mondiale au sein de l'Armée austro-hongroise sur le front italien où il est plusieurs fois blessé au combat. Après le conflit, il entre à l'École de commerce de Vienne où il travaille comme chercheur au département de la défense. *Major* de la réserve, il étudie de près l'Arme blindée française et italienne. En 1924 et 1925, il publie une série de travaux sur l'emploi du char au combat et écrit en 1926 son « *Das Taschenbuch der Tanks* », un ouvrage de référence abordant les matériels et les tactiques des chars. Ce livre va grandement inspirer nombre d'officiers de la *Wehrmacht* dont Heinz Guderian qui rencontrera Heigl à la fin des années 1920. En 1928, l'homme tente de réintégrer le service actif mais sa candidature est rejetée. Travailleur infatigable, il ouvre un cabinet d'ingénierie dans son propre appartement mais meurt en octobre 1930. À noter que l'édition de « *Das Taschenbuch der Tanks* » de 1938 est préfacée par Guderian lui-même, le passage de relais ayant été solidement assuré.

# La doctrine : LE « *BLITZKRIEG* »

Par **Yannis Kadari**

Plus que tout autre mot hérité des effroyables années 1939-45, celui de « *Blitzkrieg* » **symbolise la supériorité des *Panzertruppen*, longtemps considérées comme invincibles, y compris par leurs adversaires. Ce terme rime avec les victoires en apparence « faciles » engrangées par la *Wehrmacht*** durant les premiers rounds du conflit. De fait, le « *Blitzkrieg* » s'oppose à la « *Stellungskrieg* », la guerre de positions livrée depuis les boueuses et sanglantes tranchées de la « Der des Ders ». Mais de quoi s'agit-t-il précisément ?

## L'HISTOIRE D'UN MOT

Avant toute chose, que signifie le terme de « *Blitzkrieg* » ? Sur le plan étymologique, il résulte de l'union entre les mots allemands de « *Blitz* », l'éclair, au sens de la vitesse mais aussi de la concentration d'une énergie se déchargeant en un point focal, et de « *Krieg* », la guerre. Il est donc correct de traduire l'ensemble en Français par « guerre-éclair ».

Paradoxalement, ce terme n'a jamais réellement fait partie de la terminologie officielle de la *Wehrmacht*, que ce soit avant ou même pendant la Seconde Guerre mondiale, celui de « *Bewegungskrieg* » ou « guerre de mouvements » lui ayant été préféré. De récentes recherches menées par l'historien militaire allemand Karl-Heinz Frieser indiquent que l'expression de « *Blitzkrieg* » aurait été employée pour la première fois en 1935, dans les colonnes de la revue d'information militaire « *Deutsche Wehr* », appendice de presse officiel de la toute jeune *Wehrmacht*. Il faut ensuite attendre 1938 pour que le mot refasse son apparition, cette fois dans les pages du « *Militär-Wochenblatt* ». On peut alors y lire que le vocable de « *Blitzkrieg* » désigne « *une offensive à vocation stratégique caractérisée par l'emploi massif de chars coopérant avec l'aviation et des troupes aéroportées* ». La définition s'est affinée au point d'être quasiment complète, preuve que la doctrine portée par Heinz Guderian a cheminé y compris au sein des plus hautes sphères de l'*Oberkommando der Wehrmacht*.

Curieusement, la popularisation du terme ne viendra pas d'Allemagne mais d'outre-Atlantique. C'est en effet en octobre 1938, dans le cadre de la conférence de Munich, que Dorothy Thompson, journaliste américaine rendue célèbre par son hostilité déclarée aux nazis – elle fut expulsée du *Reich* en 1934 – utilisera l'expression dans l'un de ses « papiers ». Travaillant pour le quotidien à fort tirage « *New York Herald Tribune* », elle dénoncera la mollesse des puissances occidentales à l'encontre du chancelier Hitler, au premier rang desquelles la France et la Grande-Bretagne, tout en soulignant que, dans l'affaire des Sudètes, le *Führer* aura remporté la plus rapide et la moins coûteuse de ses victoires puisque personne n'aura osé s'opposer à son appétit territorial ; en somme, un parfait « *Blitzkrieg* », une « guerre-éclair » gagnée sans que le moindre coup de fusil n'ait été tiré ! Pour la première fois de son histoire, le mot fait alors le tour du monde. Jugé dans l'air du temps et impactant sur un lectorat de plus en plus inquiété par les bruits de bottes venant d'outre-Rhin, il sera repris par des chroniqueurs britanniques avant de momentanément disparaître, comme pour attendre son heure de gloire… Cette dernière interviendra lors de la campagne à l'Ouest, la *Westfeldzug*, de mai et juin 1940. Avec l'effondrement de la France et l'occupation de l'Europe occidentale, l'expression de « *Blitzkrieg* » refait surface, parfois, souvent, en étant utilisée en dépit du bon sens. Il est vrai que journalistes et correspondants de guerre se feront alors une grande spécialité de son emploi, à tort et à travers, puisque même les raids de la *Luftwaffe* sur Londres seront qualifiés de « *Blitzkrieg* » ou « *Blitz* ». Sous leurs plumes, toute offensive allemande d'envergure impliquant des forces mécanisées prendra la désignation de « guerre-éclair ». Un raccourci simpliste mais, dans le fond, qu'est-ce que le « *Blitzkrieg* » ?

## LA *REICHSWEHR*, LABORATOIRE D'ESSAIS DU « *BLITZKRIEG* »

L'Allemagne des années 20 est plongée dans une époque de troubles politiques et économiques suraigus qui débouche sur l'établissement de la république de Weimar. Bon an mal an, celle-ci tente de rétablir la situation catastrophique pour ne pas dire chaotique dans laquelle le pays est plongé. C'est dans ce contexte et avec l'accord des Alliés, qu'une force armée, la *Vorläufige Reichswehr* ou armée provisoire, est constituée en mars 1919. Le 1er janvier 1921, elle devient la *Reichswehr*, ancêtre de la *Wehrmacht* qui naîtra quant à elle en 1935. Selon les dispositions du traité de Versailles, ses effectifs sont limités à 100 000 hommes. Chars, avions et artillerie de gros calibres y sont prohibés.

◀ Dans son véhicule de commandement bardé de postes radio, cet officier (un *Oberleutnant*) des *Schützen* attend « son heure ». Les *Schützen* sont les fusiliers motorisés (transportés en camions) intégrés dans les *Panzer-Divisionen*. Les troupes d'infanterie équipées de semi-chenillés (*Sd.Kfz. 251*) seront ultérieurement appelées *Panzer-Grenadiere*.

Sauf mention contraire, toutes photos : Bundesarchiv-Bildarchiv

▼ *Panzer I*, *II*, *III*, *IV* et *Panzerspähwagen*, sans oublier les chars *35(t)* et *38(t)*, vont former le parc blindé allemand dans les premières années de la guerre. Autant de matériels de plus ou moins bonne qualité mais pour la plupart inférieurs sur le plan qualitatif à ceux par exemple alignés par les unités françaises de 1940. C'est pourtant avec ces engins que la *Wehrmacht* va s'imposer sur les champs de bataille jusqu'en 1942 ! Point de quelconque « supériorité raciale » ici, comme le suggère la propagande de Goebbels, mais une manière nouvelle de faire la guerre en concentrant ses troupes motorisées. En leur temps, Français et Anglais avaient inventé le « moteur combattant ». Les Allemands, eux, vont poser les préceptes de la guerre mécanisée telle qu'elle est encore faite de nos jours. Ci-dessous, un *Panzer II* de la *4. Panzer-Division* et les éléments d'une *Kompanie* de *Panzer III* en *Reihe* (colonne).

Plus qu'une armée capable de jouer un quelconque rôle d'importance dans une guerre à grande échelle, la *Reichswehr* est à considérer comme une force de stabilisation sur laquelle les hommes politiques de Weimar s'appuient pour lutter contre la perpétuelle agitation fomentée par les partis d'extrême-gauche comme d'extrême-droite. Toutefois, pour les officiers servant dans la *Reichswehr*, celle-ci va rapidement devenir un laboratoire d'essais leur permettant d'imaginer la « guerre de demain », celle de la revanche devant laver l'humiliation de novembre 1918.

Ainsi, pour sa part, le commandant-en-chef de la *Reichswehr*, le *Generaloberst* Hans von Seeckt, est persuadé que l'usage des télécommunications sans fil, l'emploi massif du « moteur combattant » – au sol comme dans les cieux – ainsi qu'une maîtrise tactique assurée par un commandement parfaitement rôdé et des soldats entraînés et dûment équipés pour des opérations offensives seront les clefs qui permettront de gagner les guerres à venir : « *L'entièreté des futures guerres m'apparaît s'inscrire dans l'emploi d'une armée mobile, relativement petite mais de grande qualité, rendue éminemment plus efficace par l'utilisation de l'avion* ». En se créant une supériorité numérique localisée, l'idée n'est plus d'affronter l'ennemi du fort au fort mais de combattre du fort au faible et d'ainsi obtenir la rupture du front. Seeckt explique clairement que « *la guerre de mouvements* – Bewegungskrieg – *repose sur la vitesse car c'est la vitesse qui offre l'effet de surprise et l'effet de surprise permet d'exploiter une percée sans que l'ennemi n'ait les moyens de se reprendre pour s'opposer à la volonté de l'assaillant. Les nouveaux matériels, à l'instar des chars et des avions, combinent la puissance de feu, la vitesse et la mobilité. Ils permettent des attaques brusquées tout en offrant flexibilité et souplesse tactique au commandant.* » Voilà, en quelques mots, ce sur quoi repose la doctrine du « *Blitzkrieg* ».

L'idée-force consiste donc à privilégier la manœuvre et les actions brusquées plutôt que le combat d'attrition généralement coûteux en vies humaines pour les deux camps. Concrètement, il s'agit de lancer des opérations offensives en utilisant de vastes formations blindées combattant selon un mode interarmes, c'est-à-dire que toutes les unités organiques composant les divisions cuirassées doivent s'appuyer mutuellement et mettre à profit leurs spécificités au service des autres. C'est par exemple les tandems « chars-infanterie » ou bien « reconnaissance-pionniers d'assaut » appuyés par l'artillerie divisionnaire et protégés par des pièces de *Flak*, des duos qui d'ailleurs seront souvent constitutifs de *Kampfgruppen* durant la Seconde Guerre mondiale. Ces unités rapides et blindées – typiquement les *Panzer-Divisionen* – doivent concentrer leurs efforts sur un point précis de la ligne de front, là où la rupture est justement recherchée. Ce point focal ou centre de gravité est la zone précise où toute la puissance de feu et l'énergie des assaillants seront appliquées, d'où l'analogie avec un éclair frappant la terre à un endroit donné. Ce point de rupture est appelé *Schwerpunkt* par les Allemands. Dans le cadre d'une offensive de grande envergure, plusieurs points de rupture peuvent être choisis, notamment s'il est prévu d'encercler l'ennemi pour, dans un second temps, le réduire et le détruire dans le cadre d'une bataille concentrique appelée *Kessel* ou « chaudron ». Selon la typologie du terrain du *Schwerpunkt*, la rupture peut soit être confiée à des unités d'infanterie appuyées par les chars, soit par ces derniers envoyés seuls, en pointe, ou *Spitze*. Dans tous les cas, l'application de la totalité des moyens de feu pour traiter les défenses ennemies est requise. Chars, fantassins, artilleurs mais aussi pilotes de l'aviation d'assaut doivent étroitement coopérer les uns avec les autres.

Le « *Blitzkrieg* » nécessite donc l'emploi de troupes d'un genre nouveau servant des matériels hautement spécialisés, le tout selon des tactiques précises et souvent innovantes au regard de leurs équivalents dans les forces armées de l'époque. Pour la plupart, ces matériels et armements seront inventés ou bien améliorés au fil du temps. C'est l'un des aspects modernes du concept. Bien sûr, on pense aux chars, mais pas seulement. Les pionniers d'assaut, véritables descendants des valeureuses *Stosstruppen* de 1918, sont des unités particulièrement puissantes et utiles qui permettent de s'ouvrir sans coup férir un cheminement au sein de défenses fortifiées. Équipées de lance-flammes, d'armes automatiques et d'explosifs, ce sont des troupes surentraînées qui ont fait de l'attaque en force leur grande spécialité. Pour escorter les *Panzer*, notamment dans des zones propices aux embuscades, le *Kommandeur*

◀ Après l'affaire des Sudètes, celle de l'Autriche et l'invasion de la Tchécoslovaquie, la campagne de Pologne apparaît comme un nouveau galop d'essai pour les *Schnelle Truppen* allemandes. Tactiques, matériels et organisation générale restent encore à être peaufinés mais le résultat du « *Blitzkrieg* » est là et la nation polonaise s'effondre en une poignée de semaines malgré le courage de ses troupes. Ici des *Panzer I* et *II* quittent un bourg polonais laissé en flammes par les combats qui viennent de s'y dérouler. Attaque de Stuka ? Beaucoup de choses seront apprises lors de ces opérations par Guderian et les siens ; autant d'enseignements qui seront rapidement intégrés pour la campagne suivante, celle de France ! Archives Caraktère Coll. Kadari

de la *Panzer-Division* dispose d'infanterie transportée en camions ou bien montée sur des semi-chenillés. Appelés *Schützen* (fusiliers) au début du conflit, ils deviendront ensuite les célèbres *Panzer-Grenadiere*. Rompus à la collaboration avec les équipages des chars, ils se montreront redoutables à l'offensive comme à la défensive, développant toute une gamme de tactiques pour « casser du blindé » en combat rapproché, à l'aide de charges explosives puis, plus tard, de lance-roquettes à charge creuse. On pourrait aussi citer les équipages des engins de reconnaissance ou encore les motocyclistes qui, à l'instar de la cavalerie légère d'antan, ont pour mission de sillonner les axes de progression à la recherche des résistances et de se répandre en territoire ennemi dès la rupture obtenue afin de s'emparer d'objectifs importants ou d'harceler les renforts adverses. Outre le fait que ces troupes ont toutes le sentiment d'appartenir à une nouvelle élite, celle des unités motorisées qui, rappelons-le ne sont pas légion au sein de la *Wehrmacht* en 1939 – elles ne le seront d'ailleurs jamais, la *Heer* restant jusqu'en mai 1945 une Armée dépendante de la traction hippomobile – elles ont un autre point commun : leur entraînement poussé à combattre de jour comme de nuit et c'est là un point important : la disparition du soleil ne signifie aucunement l'arrêt des combats ou des mouvements ! Mieux encore, Guderian n'aura de cesse d'insister sur l'importance des marches nocturnes qui ont pour avantage de gagner du temps tout en jouissant de la protection de l'obscurité.

On le sait, les Allemands intègrent très tôt la troisième dimension à leur doctrine et c'est d'ailleurs là un point crucial. Cela se traduit par le recours éventuel à des unités aéroportées chargées de conquérir des points-clefs sur les arrières ennemis et de les conserver jusqu'à l'arrivée des unités mécanisées ou bien de réaliser des sabotages visant à désorganiser l'adversaire ; l'exemple type de telles opérations demeure l'attaque du fort belge d'Eben-Emael en mai 1940. Toutefois, dans les cieux du « *Blitzkrieg* », ce sont surtout les appareils d'attaque au sol et d'assaut qui menacent. À ce sujet, Guderian écrira : « *le succès est atteignable quand la totalité du dispositif défensif est attaquée en même temps. Quand l'attaque débute, l'arrière de l'ennemi doit être soumis à une surveillance aérienne constante afin de déterminer les mouvements de ses réserves et de diriger l'aviation contre elles. La force aérienne doit focaliser ses efforts pour prévenir ou au moins retarder l'afflux de ces réserves au point de percée.* » Bien entendu, il convient, et c'est ici un leitmotiv, de coordonner les efforts et les actions de tous.

▼ *Panzer IV Ausf. C* (reconnaissable, entre autres choses, au manchon blindé de sa mitrailleuse coaxiale) stationné aux côtés d'une *schwere Panzerspähwagen (Fu) 8-Rad*, quelque part en Pologne, dans les premiers jours de la guerre. *Panzer IV* (modernisé) et *Sd.Kfz. 232* combattront ensemble durant quasiment toute la durée du conflit. C'est en effet avec ces types de matériels que la *Heer* remportera ses plus beaux succès à l'offensive grâce à ses *Panzer-Divisionen*. Archives Caraktère Coll. Kadari

▲ Photo prise lors de la campagne des Balkans, au printemps 1941 (opération « Marita »), en Grèce, comme l'indiquent les inscriptions en cyrillique sur les devantures des magasins. Cette Horch *Funkwagen* (*Kfz. 15*) illustre à merveille l'importance de la radio dans les opérations mécanisées allemandes durant la guerre. Archives Caraktère - Coll. Kadari

Pour ce faire, les Allemands vont développer une série de véhicules, semi-chenillés ou non, bardés d'équipements radio compatibles avec ceux de la *Luftwaffe*. Et comme l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, l'*Oberkommando der Luftwaffe* va détacher auprès de son homologue de la *Heer* des officiers compétents et spécialement formés pour « dialoguer » depuis le sol et sans temps morts avec les pilotes ; souvent, d'ailleurs, les consignes seront-elles données en « clair », l'usage de codes étant rendu inutile du fait de la quasi-immédiateté des frappes aériennes. Ces hommes, ce sont les *Flieger-Verbindungs-Offiziere* ou *Flivo*, en abrégé, comme les *Landser* aimeront à les surnommer. Leur mission consistera donc à assurer les flux d'informations entre les troupes au sol et les appareils en vol, que ce soient des avions de reconnaissance chargés d'éclairer les *Panzer* ou bien les escadrilles de Stuka à la recherche de proies.

Toutefois, pour fonctionner correctement, le « *Blitzkrieg* » impose aussi une refonte voire un bouleversement des mentalités au regard des guerres passées, notamment celle de 1914-18. Les notions de flanc-gardes et de ligne de front « à tenir coûte que coûte » disparaissent, Guderian et ses partisans tablant sur la vitesse, la brutalité de l'assaut et l'effet de surprise pour protéger les troupes réalisant la percée : défait et démoralisé par les chars, matraqué par l'artillerie et écrasé par l'aviation, l'ennemi n'aura pas les ressources de réagir et de se rétablir pour contre-attaquer. Et ce n'est pas tout. Dans la même veine, une autre notion nouvelle émerge des travaux de Seeckt et de Guderian, celle de l'*Auftragstaktik*. Plus que tout autre chose, il s'agit d'un style de commandement – une philosophie martiale, pourrait-on presqu'écrire – basé sur la fluidité des mouvements dont les chefs des unités rapides chargées de conduire la *Bewegungskrieg* ou le « *Blitzkrieg* » doivent s'imprégner. Entre autre chose, elle implique un commandement dynamique et surtout décentralisé, reposant sur la présence en première ligne du commandant des troupes d'assaut, les transmissions radio lui permettant de contrôler son unité et de recevoir les comptes-rendus détaillés de ses subordonnés. Contrairement à la réputation de rigidité de la hiérarchie militaire allemande, l'*Auftragstaktik* donne la part belle à l'initiative du chef. La manière dont il atteindra les objectifs lui ayant été désignés par ses supérieurs est souvent laissée à sa discrétion, que ce soit dans la recherche de la rupture du front ennemi ou dans l'exploitation. En résumé, ce que prônent Seeckt puis Guderian, c'est de « laisser la bride sur le cou » aux commandants des unités mécanisées y compris dans les échelons inférieurs, jusqu'à la compagnie, chacun ayant alors des obligations de résultats. Ceci implique une formation rigoureuse des cadres, officiers et sous-officiers. Ce qui aura justement été le cas du temps de la *Reichswehr*, force armée hautement professionnalisée du fait d'absence de conscription sous Weimar et connue sous le sobriquet « d'armée des chefs ». Et c'est bel et bien ce mode de commandement particulier, rendu possible par une articulation souple et efficace de la structure hiérarchique et une bonne coordination des forces au moyen de la radio, qui transcendera la puissance intrinsèque des *Panzer-Divisionen*.

Unités nouvelles, matériels modernes, style de commandement innovant, on le voit, on le comprend, tout est lié. C'est cet ensemble pris dans sa globalité qui fait la modernité

de la chose, surtout au regard des théories encore cultivées au sein des armées alliées du début de la guerre. Schématiquement, pour les Allemands, c'est un ensemble cohérent et interarmes qui doit rouler à la vitesse des chars alors que pour les Français ou les Britanniques, hormis le cas des unités de cavalerie chargées de l'exploitation, c'est le char qui doit rouler au pas de l'homme. Ce différentiel dans le tempo des opérations, cette guerre de mouvements imposée par les Allemands sera fatale à nombre de leurs adversaires, y compris à l'Armée française de 1940 qui, malgré le courage de ses combattants et l'excellence de certains de ses matériels, ne sera jamais en mesure de réellement se rétablir pour contre-attaquer massivement et d'une manière structurée. « Jouant avec les blancs », Guderian et les siens n'auront de cesse de conserver un voire deux coups d'avance sur le funeste échiquier de la campagne de l'Ouest contre des Alliés engoncés dans un système de commandement lourd et archaïque.

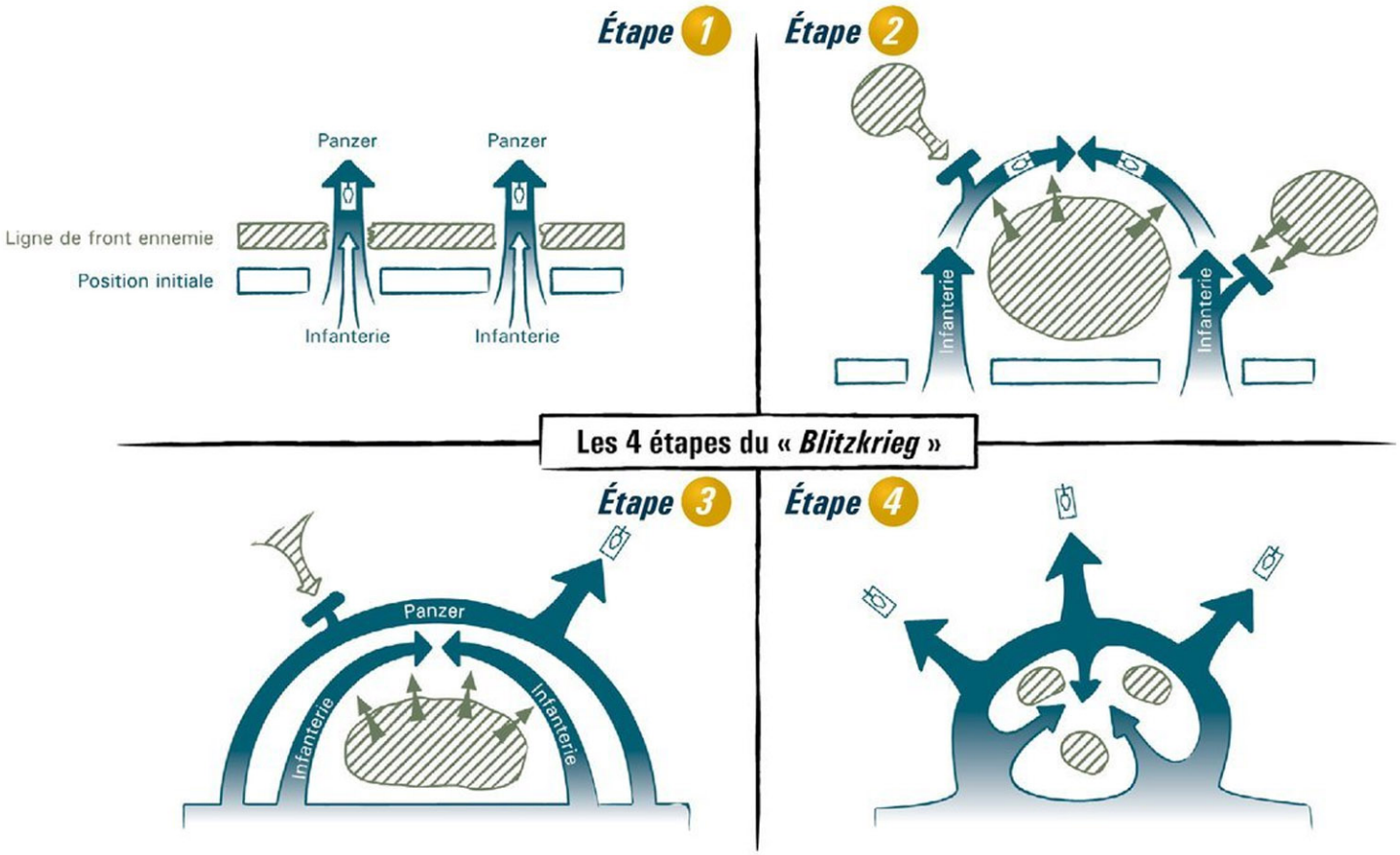
## LA CINÉMATIQUE D'UN « *BLITZKRIEG* »

Mais revenons sur le terrain pour mieux appréhender les différentes étapes d'un « *Blitzkrieg* ». Une fois le *Schwerpunkt* choisi, les troupes blindées et motorisées chargées de l'action prennent position pour se préparer à l'offensive. Elles ne sont pas au contact de l'ennemi mais installées à quelques kilomètres en retrait du front, abritées derrière un rideau de fantassins. L'idée est de ne pas dévoiler ses intentions aux observateurs adverses, l'effet de surprise devant être conservé le plus longtemps possible.

▼ Voici un cas d'école quasiment parfait quant à la marche d'une unité blindée allemande ! Sur la piste, un *Panzerbefehlswagen III* progresse au ralenti, couvert sur son flanc droit par un *halbzug* (demi-peloton) de *Panzer IV Ausf. F* à canon court de *7,5cm*. Dans le fossé, à couvert, des *Panzer-Grenadiere* avancent en *Schützenlinie*, peut-être vers un point de contact avec l'ennemi. Dans le fond, sur la droite du cliché, un autre *Panzer IV* « veille au grain » sur l'axe de progression de l'ensemble.

La première étape du « *Blitzkrieg* » (schéma p. 38 - 1) consiste à faire bombarder les positions avancées ennemies par l'aviation tactique afin de les « ramollir », tout en les faisant simultanément pilonner par des pièces d'artillerie. Le but recherché ici est de contraindre l'ennemi à dévoiler les positions de ses propres batteries. Dans la foulée et en temps réel, celles-ci sont alors « traitées » par les Stuka, grâce à l'intervention des *Flieger-Verbindungs-Offiziere* qui désignent leurs cibles aux aviateurs, en accord avec l'état-major des troupes mécanisées. Dans le même temps, les terrains d'aviation, les postes de commandement, les casernes, les dépôts de munitions et de carburant préalablement identifiés, les ouvrages d'art, etc., bref tous les points-clefs situés dans la profondeur de l'adversaire sont harcelés ou détruits. Il s'agit d'isoler l'hinterland de la zone du front qui va être le théâtre de l'assaut et, déjà, d'empêcher l'ennemi d'y faire affluer ravitaillement et renforts. Le mot d'ordre est : désorganisation. Pour ce faire, Guderian préconise évidemment l'emploi de l'aviation – qui agit alors comme de « l'artillerie volante », *dixit* l'historien militaire et journaliste anglais Tom Wintringham – mais selon une méthode inédite, celle de l'offensive dite « à outrance » qui consiste à n'attaquer que par petits groupes. Cette utilisation d'un nombre restreint d'appareils permet de maintenir la pression sur l'ennemi tout au long de la bataille, en créant une sorte de feu roulant aérien, et d'utiliser les avions avec une certaine souplesse tactique, en fonction de l'évolution de la situation terrestre.

▼ Été 1942, Union Soviétique, dans les grandes plaines du Don : progression en *Reihe* d'une *Kampfgruppe* de la *24. Panzer-Division* en marche vers la grande cité industrielle de Stalingrad. Chars et *Sd.Kfz. 251* des *Panzer-Grenadiere* se mêlent pour progresser en s'appuyant mutuellement si nécessaire. Au premier plan, un officier - notez les pièces de tissu sur les pattes d'épaule destinées à cacher son rang d'officier à la vue d'un éventuel tireur d'élite ennemi - installé dans son *Panzerbefehlswagen III* scrute la ligne d'horizon, jumelles à la main. Le port des écouteurs du *Bordführer* est classique, l'oreille libre permettant d'échanger avec l'équipage du char.




▼ *Panzer II Ausf. F* en *Feueranforderung* en Union Soviétique, durant l'été 1941. Le char couvre les approches d'un pont routier, tandis qu'une unité de la *Flak* protège l'ouvrage d'art avec un canon de *2cm Flak 38*. Le long de l'élongation d'une *Panzer-Division*, chaque point-clef bénéficie d'une protection comme celle-ci, plus ou moins renforcée en fonction de l'importance tactique de l'endroit.

Ce système apporte de nombreux avantages : les colonnes de renforts peuvent être attaquées à n'importe quel moment et, surtout, l'artillerie ennemie est bombardée tout au long de l'attaque. Sous la menace funeste des Stuka, les artilleurs n'arrivent pas ou mal à servir leurs pièces, le bombardement accompagné des hurlements stridents des « trompettes de Jéricho » ayant sur les nerfs des défenseurs des effets dévastateurs. Mais pour fonctionner, cette méthode nécessite deux pré-requis : la maîtrise totale du ciel et une bonne coordination avec les unités engagées au sol. Maîtrise du ciel, car utiliser un petit nombre d'avions est aussi la meilleure façon de les perdre s'ils sont engagés par des chasseurs. Aussi les Allemands concentrent-ils leurs propres chasseurs aux endroits où ils ont besoin d'acquérir une supériorité ponctuelle. L'autre pré-requis est la nécessité de pouvoir parfaitement coordonner les actions des avions avec la situation tactique. La radio et les *Flivo* sont évidemment les solutions pour y parvenir.

La seconde étape (schéma ci-dessus - 2) est celle de l'assaut blindé proprement dit. Les *Panzer* s'élancent sur le terrain selon un ballet minutieusement orchestré. Chaque chef de *Panzer-Kompanie*, lui-même installé à bord d'un char ou d'un véhicule blindé de commandement, connaît précisément sa mission. Outre le fait qu'il ait en tête ses objectifs, il dispose de nombreuses autres informations, là encore en temps réel, grâce aux rapports réguliers émis sur les ondes par les appareils d'observation directement rattachés à la division. Dans tous les cas, il appartient au chef de compagnie de choisir, en fonction du terrain, de l'état de ses forces et de la nature des résistances rencontrées, la formation tactique de combat la plus appropriée à la situation : *Breitkeil*, *Doppelreihe*, *Keil* ou *Staffel* (en échelon gauche ou droite), chacune ont leurs spécificités, avantages et inconvénients. Schématiquement, la formation de combat la plus utilisée par la *Kompanie* ou la *Panzer-Abteilung* dans un tel cas est le *Breitkeil* ou « coin blindé » qui, vu de haut, fait penser à une flèche dont la pointe acérée tend vers l'avant, vers l'ennemi. Au centre du dispositif offensif évoluent les moyens de commandement et les détachements spécialisés leur étant rattachés, alors qu'en pointe et sur les flancs, les pelotons de chars ouvrent la voie. Là encore, l'usage de la radio est primordial pour que le « patron » de la *Panzer-Kompanie* puisse non seulement guider les chars lui étant subordonnés

mais aussi pour qu'il jouisse des comptes-rendus et rapports émis par ces derniers. Évoluant en pointe, en fer de lance, les *Panzer* sont généralement précédés par un barrage roulant. À ce sujet, une fois de plus, la notion d'intégration prime puisque les coordonnées nécessaires aux réglages des tirs d'artillerie sont fournies par des observateurs avancés installés à bord de véhicules blindés évoluant avec la première vague des chars d'assaut : la radio, encore la radio, toujours la radio ! Plus que le char lui-même, elle est la condition *sine qua non* pour qu'une guerre mécanisée moderne puisse exister et ce ne sont pas les tankistes français, pour la plupart privés de cet équipement, qui diront le contraire. À ce sujet, rappelons les mots de Guderian : « *Pendant la guerre mondiale, les limitations des systèmes de communication et des transmissions ont grandement influencé le commandement des forces blindées et leur coopération avec les autres armes. Les commandants de compagnies de chars en étaient parfois réduits à accompagner leurs forces à dos de cheval afin d'exercer un contrôle minimum ou à faire un usage intensif d'estafettes* […]. *La radio est le principal moyen de coordination entre les unités de chars et les autres forces ; les systèmes radios sont les principaux équipements de transmissions qui permettent aux chars de communiquer avec les autres armes. La télégraphie et la communication par signaux optiques deviennent généralement inutilisables à cause de la vitesse des forces mécanisées, de la largeur et de la profondeur de leur déploiement en action ainsi que de la poussière et de la fumée d'un champ de bataille.* »

◀ Scène typique d'un « *Blitzkrieg* » que celle de ce *Sd.Kfz. 251 Ausf. A* chargé de ses *Panzer-Grenadiere* dépassant un village soviétique en flammes ! Le couple « char - infanterie mécanisée » est l'un des apports allemands à « l'art » de faire la guerre. Coll. Hoppe

Pour sa part, l'infanterie motorisée suit les chars, prête à tenir le terrain conquis, à réduire les résistances abandonnées à leurs soins par les blindés ou à gicler de ses véhicules pour venir au niveau des *Panzer* afin de les épauler en cas de nécessité. Des *Kampfgruppen* spécialisées peuvent aussi intervenir sans délai, en fonction de la situation tactique. Dans tous les cas, le but de cette deuxième étape n'est pas l'annihilation de l'ennemi mais sa paralysie et la réalisation d'une percée la plus profonde possible dans son dispositif défensif. L'image correspondant le mieux à la tactique retenue par les Allemands est celle d'une série d'infiltrations profondes : plus encore qu'un « poing blindé », c'est autant de « doigts cuirassés » qui s'enfoncent dans les défenses adverses, les tâtent pour en trouver les points faibles puis les démantibulent pour les neutraliser.

La troisième étape (schéma p. 38 - 3) débute lorsque les chars sont parvenus à rompre la ligne principale de résistance ennemie et à atteindre ses arrières. Les engins constituant la première vague d'assaut passent alors en formation défensive, en *Panzerigel* ou « hérisson blindé ». À l'arrêt, moteur tournant, équipages aux aguets, les canons et mitrailleuses des *Panzer* couvrent tous les axes d'où potentiellement des unités hostiles pourraient déboucher, tandis que dans les cieux, les Stuka continuent de maltraiter l'ennemi et de lui faire courber l'échine. C'est à ce moment là que la seconde vague d'assaut, elle aussi formée de chars renforcés d'éléments complémentaires – infanterie motorisée, blindés à roues de l'unité d'éclairage, motocyclistes – passe en tête pour prendre le relais en se répendant sur les arrières de l'adversaire, puis en se lançant sur les routes ; au fil de leur progression, des bouchons antichars sont disposés à tous les points importants, tels que des carrefours routiers, des ponts, etc., ce afin de se garantir en cas de retour offensif de l'ennemi.

▼ Bel exemple de *Panzerigel* ou « hérisson blindé » réalisé par des *Panzer III Ausf. J* armés de la pièce longue de *5cm* engagés dans le sud de l'Union Soviétique, durant l'été 1942. Nous sommes certes loin du front – les tubes sont protégés par leur couvre-bouche et aucun membre d'équipage n'est à son poste de combat, en observation – mais les tourelles sont orientées en direction des axes d'où le danger pourrait potentiellement surgir. Ces engins appartiennent à la *5. Kompanie* du *Panzer-Regiment 24* de la *24. Panzer-Division* ; voir l'insigne divisionnaire ainsi que celui des unités de *Panzer* peint à la base du tube du *KwK 39 L/60*. À cette époque, le régiment est aux ordres de l'*Oberst* Gustav-Adolf Riebel qui tombera au combat le 23 août 1942, dans le secteur de Morosov. Il sera fait *Generalmajor* à titre posthume. Quant à la division, elle sera détruite lors de la terrible bataille de Stalingrad qui verra l'anéantissement de la *6. Armee* de Friedrich Paulus.

▲ *Panzer III Ausf. J* à canon long de *5cm, Sd.Kfz. 250* et *251* de la *24. Panzer-Division* (ex-*1. Kavallerie-Division*) marchant vers Stalingrad, au cours de l'été 1942. Ce *Zug* (peloton ou section) de chars roule en *Reihe* (colonne ou file). C'est là une formation souvent utilisée par les Allemands pour la progression de leurs blindés ou, parfois, une marche d'approche. Le fait qu'ici l'intervalle minimum de 25 mètres entre chaque machine ne soit pas respectée indique clairement qu'il n'y a pas de danger immédiat. À noter sur le *Sd.Kfz. 251* à droite du cliché, l'insigne tactique de ce qui semble être une batterie antichar, peut-être celle de la *schwere Kompanie* du *Panzer-Grenadier-Regiment*.

Dans le même temps, la *Flak* légère prend elle aussi position pour protéger les points de passage importants des ardeurs de l'aviation adverse bien que, théoriquement, celle-ci ne doive pas avoir accès à ces cibles du fait de la supériorité locale obtenue par la concentration des chasseurs de la *Luftwaffe*.

Dans le sillage de la seconde vague d'assaut, évoluent aussi les camions radio du poste de commandement divisionnaire et les véhicules de la logistique chargés de refaire les pleins en carburant et en munitions des *Panzer* de la première vague. La question du ravitaillement mérite d'ailleurs que l'on s'y attarde, tant elle aussi répond à la célèbre maxime d'Heinz Guderian, « *Nicht kleckern, klotzen !* », que l'on pourrait traduire par « *Ne tergiversez pas, foncez !* » ou encore mais de manière plus imagée : « *Ne jouez pas du violon, avancez !* ». De fait, suite aux problèmes rencontrés lors de l'*Anschluss*, une attention toute particulière a été apportée aux problèmes logistiques et aux ateliers de maintenance. Les *Kanister*, qui ne sont alors pas encore connus sous le vocable anglo-saxon de *Jerrycan*, sont en effet un exemple concret des vues allemandes quant à l'obligation de maintenir le tempo des opérations. Le remplissage des réservoirs des *Panzer* s'effectue par leur biais. Un camion rempli de ces récipients circule entre les chars et les délivre au fur et à mesure aux équipages. Le plein des chars se fait donc suivant un processus parallèle permettant de ravitailler plusieurs machines dans le même laps de temps, ce qui représente un gain de temps substantiel, de l'ordre de plusieurs heures. Côté allié, la souplesse fait défaut et c'est généralement un camion-citerne ou « camion-réservoir », pour reprendre la terminologie française de l'époque, qui officie pour le ravitaillement en carburant, ce qui implique que les pleins ne puissent se faire que de manière séquentielle. Et comme les « camions-réservoirs » ne sont pas assez nombreux, l'opération peut prendre plusieurs heures…

La quatrième étape du « *Blitzkrieg* » (schéma p. 38 - 4) consiste, selon les plans prévus, à soit encercler l'ennemi dans la tenaille se dessinant alors, et dont les pinces sont les pointes blindées caracolant dans la profondeur de son territoire, soit à poursuivre l'exploitation le plus en avant possible pour cisailler ses arrières. En s'en prenant aux quartiers-généraux, aux centraux téléphoniques, en s'emparant de points-clefs, etc., plus qu'à anéantir les troupes adverses, l'on va chercher à les paralyser en les privant de leurs organes de commandement. En passe d'être totalement encerclées, privées de renforts et de ravitaillement, harcelées par les Stuka et pilonnées par l'artillerie, sans ordres, ni consignes voire sans nouvelles de leurs autorités de commandement, celles-ci n'auront bientôt plus comme ultime recours que de capituler ou bien d'être réduites puis détruites dans une bataille concentrique. Mais comme la vitesse prédomine pour les Allemands, la responsabilité de la réduction des résistances ne sera pas du ressort des unités mécanisées mais de celui des divisions d'infanterie qui interviendront dans un second temps. De fait, en mai 1940, en France, territoire relativement petit, c'est la deuxième option qui sera retenue avec comme point de mire les côtes de la Manche. En Union Soviétique, que ce soit en 1941 ou

▼ *Zuge* de *Panzer III Ausf. M* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » se déployant dans les plaines céréalières du secteur de Koursk, en juillet 1943. Sur la droite de la photo, un *Zug* de *Panzer* semble se mettre en ordre de bataille, plus précisément en *Keil* (en coin) qui est la formation de combat la plus usitée par la *Panzerwaffe* tout au long de la guerre. Une fois déployés, les chars seront séparés d'une distance allant de 25 à 50 mètres. Au premier plan, les *Panzerschützen* (tankistes) couvrent leurs camarades en observant la ligne de débouché, prêts à faire feu. Archives Caraktère - Coll. Kadari

*Halbzug* (demi-peloton) composé d'un *Panzer III Ausf. L* et d'un *Panzer IV Ausf. H* d'une unité mécanisée des *Waffen-SS*, en Union Soviétique, durant l'été 1943. Le style de numérotation tactique peut faire penser à celui de la « Totenkopf ». Nous sommes peut-être avant la bataille pour le saillant de Koursk, d'autant que les engins ne portent pas les marques divisionnaires spécifiques qui seront apposées par les Allemands à la « dernière minute », ce afin de ne pas éventer l'offensive auprès de l'ennemi. Les deux chars sont en bon état, presque neufs (voir les *Schürzen* sur le *Panzer IV*). L'un et l'autre sont équipés de racks porte-jerrycans. Essence et eau potable (dans les bidons portant une croix blanche) semblent s'y côtoyer. Archives Caraktère Coll. Kadari

même en 1942, lors de la marche vers Stalingrad et le Caucase, ce sera la première, ce qui donnera lieu à d'effroyables batailles d'encerclement, comme par exemple celle de l'été 1941 à Kiev.

## LE « *BLITZKRIEG* », UN MYTHE ?

À la lecture des lignes précédentes, l'on peut prendre toute la mesure de la complexité du « *Blitzkrieg* » et du haut niveau d'intégration, dans tous les sens du terme, nécessaire au bon fonctionnement de son cycle en quatre étapes. Au regard de ces éléments, l'exemple typique de « *Blitzkrieg* » demeure à jamais la campagne de l'Ouest de 1940, puisque cette doctrine opérationnelle débouchera bel et bien sur un résultat stratégique : l'effondrement de la France et de son Armée en à peine six semaines. Le fait est que, *a contrario*, la théorie mise au point par Guderian n'obtiendra pas les résultats escomptés en Union Soviétique, en 1941, puisque la « *Rodina* », bien que saignée à blanc, tiendra en échangeant de vastes parties de son territoire national contre du temps pour se réorganiser. C'est la notion de défense élastique, ici assortie de celle de la terre brûlée : l'ennemi avance mais sur un territoire dévasté et privé d'un maximum de ressources utilisables à son profit.

Pour autant, doit-on en conclure que le « *Blitzkrieg* » n'aura été qu'un phénomène ponctuel ? C'est actuellement la position qui prévaut chez nombre d'historiens militaires pour lesquels, après 1941, il n'y aura plus jamais de « *Blitzkrieg* ». Si cette position n'est pas fausse en soi si l'on se place à l'échelle stratégique, c'est tout de même oublier un peu vite qu'à l'échelle opérationnelle, c'est-à-dire celle des *Panzer-Armeen*, des *Panzer-Divisionen* ou même, dans certains cas, de *Kampfgruppen* blindées et/ou mécanisées, la théorie de Guderian continuera de fonctionner à plein, ce qui permettra aux Allemands de remporter nombre de batailles ou d'engagements. Autrement dit, après 1941, le « *Blitzkrieg* » ne permet certes plus au *Reich* d'obtenir de résultats stratégiques mais il demeure, lui et ce qu'il implique (tactiques de combat, style de commandement, organisation des unités, etc.) « l'arme absolue » qui permettra aux *Panzertruppen* de continuer à s'imposer à l'offensive comme à la défensive dans de nombreux cas.

Interrogé à ce sujet par les Alliés bien après-guerre, Hasso von Manteuffel, qui commandera entre autre la *5. Panzer-Armee* lors de la bataille des Ardennes en décembre 1944, dira : *« Guderian ne s'est pas contenté de mettre en musique l'emploi stratégique des troupes blindées car, pour ce faire, il a aussi édicté un ensemble de règles qui prévalent toujours, de nos jours, même à l'échelon d'une simple compagnie de chars. Ne pas se soucier de ses flancs, maintenir le rythme de sa progression, contourner les résistances plutôt que d'essayer de les réduire, se faufiler en territoire ennemi pour déboucher sur ses arrières sont des notions primordiales. Les idées les plus modernes se retrouvent dans l'œuvre d'Heinz Guderian. Il avait, entre autre, parfaitement pris la mesure de l'importance de l'autonomie pour qu'une division cuirassée puisse combattre au maximum de son potentiel offensif. Avec les chars, roulaient l'infanterie, l'artillerie, les troupes d'assaut mais aussi les pontonniers, les mécaniciens, etc. La troupe devait pouvoir se lancer au combat, tout en disposant sans le moindre délai de tout ce qui pouvait lui être nécessaire, y compris la nourriture ou les pièces détachées, ce durant cinq jours minimum. Nous étions comme des marins partant au long cours pour une croisière sur une mer hostile et déchainée. Guderian a été le créateur des troupes blindées allemandes, notre maître à tous. Et son œuvre a indubitablement influencé toutes les autres armées ! »* ■

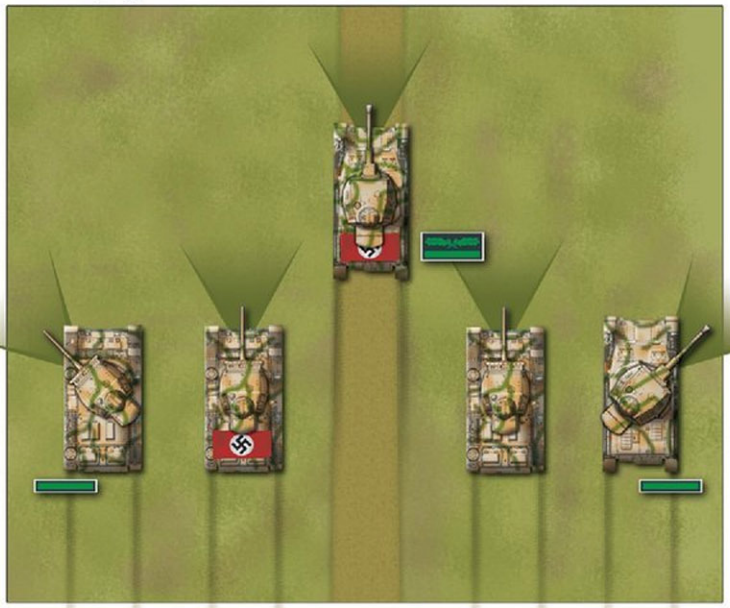
Quelques semaines après la fin de l'opération « Zitadelle », à l'orée de l'automne 1943, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » va percevoir ses premiers Panther ; une monture que certains au sein de la division, à l'instar d'Ernst Barkmann, vont transformer en un implacable prédateur ! Nous sommes ici dans les grandes steppes d'Ukraine avec un *Zug* de Panther disposé en *Linie* (en ligne), formation utilisée pour le rassemblement de l'unité mais aussi le combat à longue distance. Au premier plan, le *Zugführer* (chef de peloton ou section) distribue ses consignes à ses subordonnés par radio ainsi qu'en donnant des indications avec sa main.

## Formations de combat théoriques d'un *Zug* (peloton)

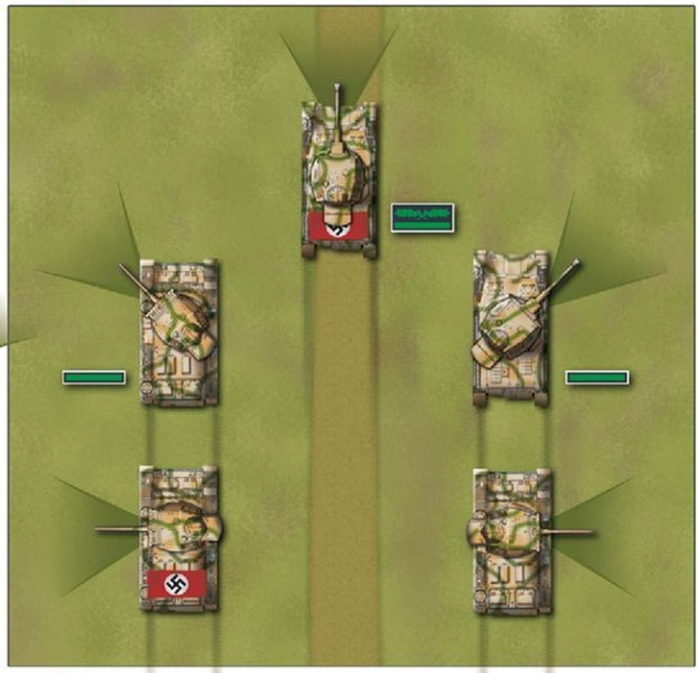
*Leutnant* / Sous-lieutenant

*Unteroffizier* / Sergent

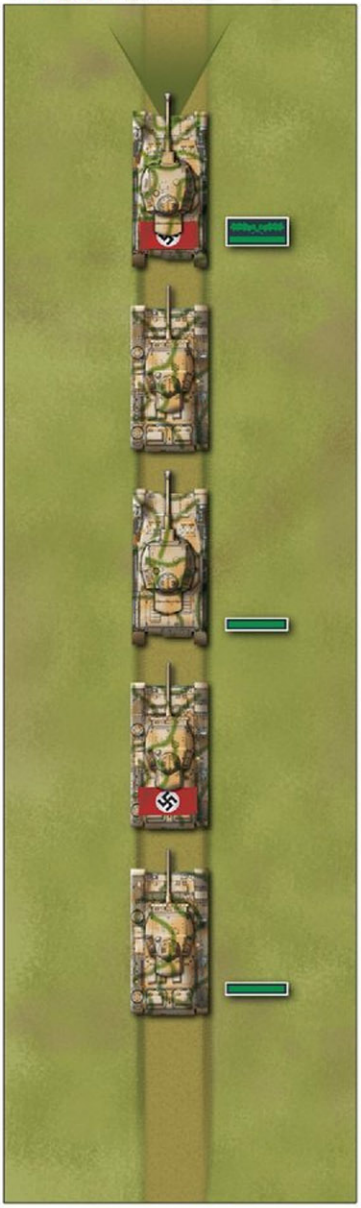
❶ *Linie* / Ligne



❷ *Doppelreihe* / Double colonne



❸ *Reihe* / Colonne



❹ *Reihe* / Colonne

❺ *Keil* / En coin

❶ Formation en *Linie* (en ligne). C'est la formation utilisée par le *Zug* pour se rassembler. En Union Soviétique, elle sera très souvent adoptée par les chars moyens et lourds (Panther et Tiger) dans les combats à longue voire très longue portée car elle a pour avantage d'offrir à tous les chars un vaste champ d'observation et de tir. Largeur de la formation : de 100 à 1 000 mètres.

❷ Formation en *Doppelreihe* (en double colonne). C'est la formation resserrée utilisée par le *Zug* lorsqu'il approche de la ligne de contact. Elle est généralement commandée par le *Zugführer*, placé en tête de formation, lorsque que l'ennemi est proche. Elle intervient souvent entre la *Reihe* et le *Keil*. Largeur de la formation : de 100 à 200 mètres.

❸ Formation en *Reihe* (en file ou colonne) en zone non-hostile. Formation utilisée pour la marche d'approche du *Zug* jusqu'à environ 1 500 mètres de la ligne de contact. Longueur de la formation : de 150 à 450 mètres.

❹ Variante de la formation en *Reihe* (en file ou colonne) en zone hostile, le char fermant la marche ayant son tube pointé à 6 heures et les flancs étant couverts. Formation utilisée pour la progression du *Zug* dans un défilé ou une zone encaissée. Longueur de la formation : de 150 à 450 mètres.

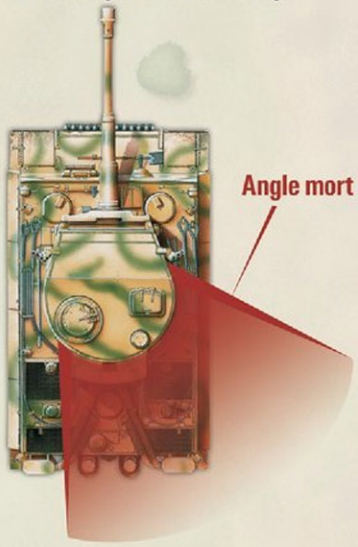
❺ Formation en *Keil* (en coin). C'est la formation la plus couramment utilisée lors d'une attaque conduite par un *Zug* car elle permet aux chars de jouir d'un vaste champ d'observation et de tir. Largeur de la formation : de 150 à 300 mètres. Le *Zugführer* est placé en tête de formation, position depuis laquelle il commande son unité grâce à la radio.

## Formation de combat empirique d'un *Tiger-zug*

*Leutnant* / Sous-lieutenant
*Feldwebel* / Adjudant
*Unteroffizier* / Sergent

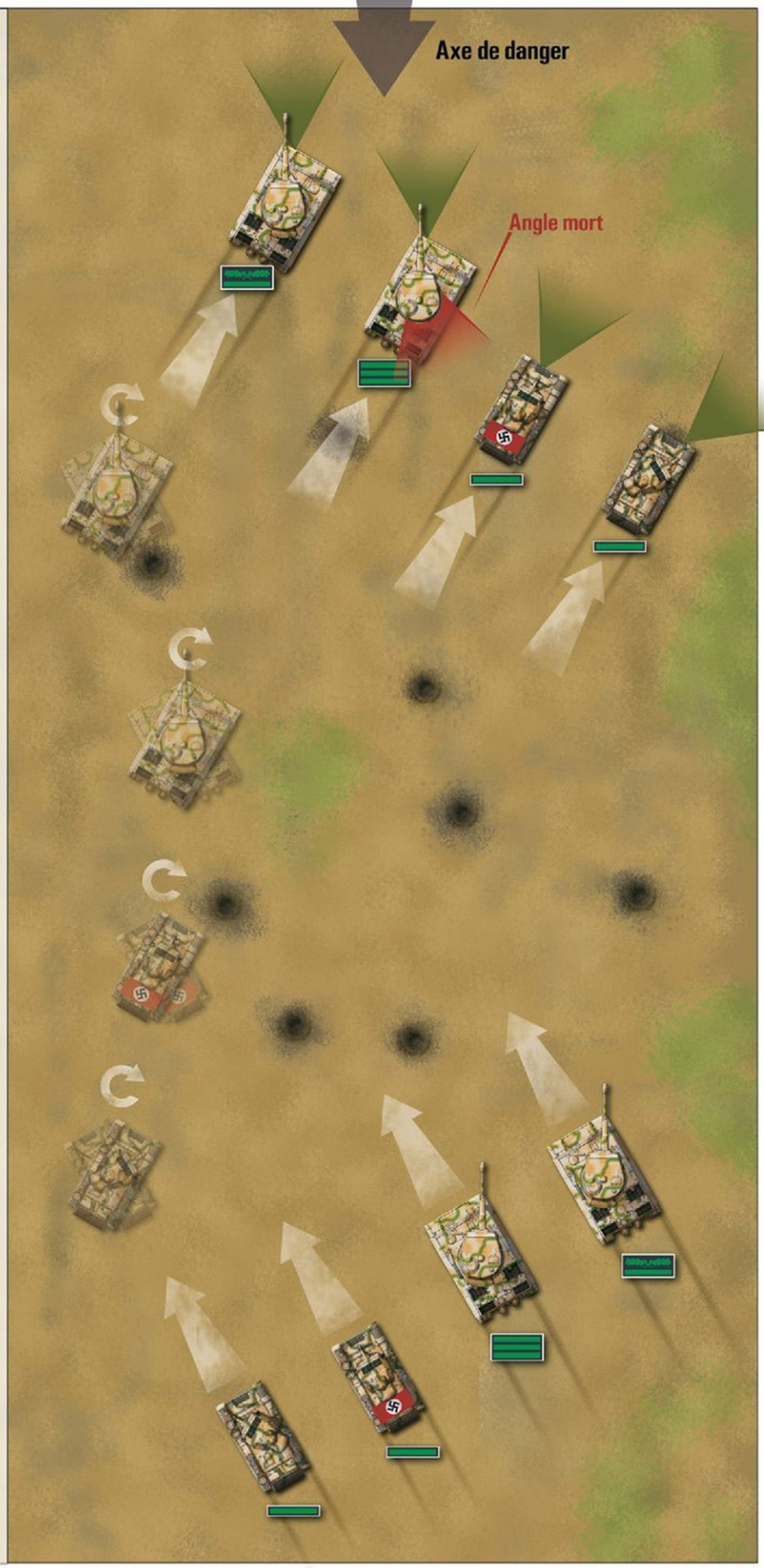
Du fait des particularités techniques de leurs engins et des missions leur étant confiées (en pointe des assauts blindés, notamment à Koursk), les équipages des Tiger engagés en Union Soviétique vont développer des tactiques de combat empiriques, dont celle consistant à marcher vers l'ennemi en faisant zigzaguer leurs engins afin de gêner la prise de visée des artilleurs et des tankistes ennemis et d'artificiellement offrir un angle aux projectiles adverses pour les faire ricocher ; l'angle avant de la caisse étant d'environ 45° par rapport à l'axe de la menace ennemie.

Pour couvrir leur flanc, en particulier l'angle mort situé sur l'arrière et la droite des Tiger (zone par laquelle les fantassins russes cherchaient à aborder les *Panzer*) - angle mort dû au tourelleau décalé sur la gauche de la tourelle et non centré comme sur les autres chars allemands - les équipages s'arrangeront le plus souvent possible pour être escortés par des chars moyens. Ici, des *Panzer III Ausf. N* en *Staffel* (échelon refusé) évoluent sur la droite d'un *Halbzug* formé de deux Tiger.




À l'issue de la bataille de Koursk, du fait du nombre limité de Tiger disponibles et du nombre important d'interventions leur incombant à cause de la pression soviétique, les *Panzertruppen* vont développer d'autres tactiques, dont celle dite de la « cloche ». Il s'agira cette fois d'employer un Tiger appuyé par deux, trois ou quatre *Panzer* moyens gardant ses flancs. Protégé de part et d'autre, charge alors au « lourd » de marteler les engins ennemis et de les empêcher de parvenir à portée de tir.
Ceci n'est bien sûr qu'un bref aperçu des tactiques et formations de combat des *Panzer* lourds, d'autant que chaque *schwere Panzer-Abteilung* développera ses propres solutions, à l'instar de la *505.* qui, pour lutter contre les « casseurs de chars » russes attaquant les engins au contact, prendra l'habitude de tendre des barbelés sur les flancs de ses blindés !

Note : Les orientations des tourelles et des zones principales d'observation de chacun des équipages sont données à titre indicatif, ces paramètres dépendant du terrain sur lequel les engins évoluaient, des menaces supposées ou identifiées et de la mission confiée à l'unité. Pour la composition de notre *Zug*, nous avons choisi deux *Panzer IV Ausf. F2* et trois *Panzer III Ausf. L*, composition classique pour le second semestre 1942 en Union Soviétique.



# La *Panzer-Division* TYP 1944

## Ou la quête de la formation cuirassée idéale

Par **Yann Mahé**

Début 1944, afin de supporter le rythme infernal des opérations imposé par les Alliés depuis désormais un peu plus d'un an, l'*Oberkommando des Heeres* éprouve le besoin de procéder à une refonte partielle de la structure organisationnelle de la *Panzer-Division Typ 1943*. Des travaux des stratèges allemands va naître un véritable modèle de division blindée, une machine de guerre quasi-parfaite… en théorie du moins, car les pénuries de matériels iront croissantes !

Censée solutionner les carences des divisions cuirassées de la *Wehrmacht*, la *Freie Gliederung* (organisation flexible), minutieusement étudiée par le *Generalinspekteur der Panzertruppen* Heinz Guderian et ses officiers, est une structure qui entre en vigueur à partir du 1er avril 1944. Celle-ci repose sur une série de *KStN* (*Kriegsstärkenachweisungen*, ordres de bataille théoriques) qui imposent des transformations majeures à quatre composantes essentielles de la *Panzer-Division* : ses *Panzer-Abteilungen*, ses *Panzer-Grenadier-Bataillonen*, sa *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* et sa *Panzerjäger-Abteilung*.

Cette réorganisation répond essentiellement à trois impératifs majeurs. En premier lieu, il s'agit de doter chaque *Panzer-Division* d'une *Abteilung* équipée de l'excellent Panther. Après des débuts laborieux en juillet 1943 et les améliorations qui s'en sont suivies, le Panther est enfin jugé « bon pour le service », d'où la volonté des stratèges berlinois de l'intégrer en nombre au sein de leurs *Panzer-Divisionen*. En second lieu, les Allemands désirent se prémunir plus efficacement des attaques aériennes alliées. Enfin, les chefs de compagnie sont « déchargés » de leurs échelons « ravitaillement », « réparation » et « sanitaire » au profit d'une *Versorgungs-Kompanie* (compagnie de ravitaillement). Créée *ad hoc* au sein de chaque bataillon, cette dernière permet aux *Kommandeure* d'uniquement se focaliser sur la dimension opérationnelle du combat, en se délestant des questions de logistique et autre.

Si le *Panzer-Regiment* comptait trois *Abteilungen* en 1940-42 contre deux désormais, sa puissance de feu s'est considérablement accrue avec la mise en service du Panther auquel aucun char allié ne peut vraiment être opposé sur le plan qualitatif. Le régiment est donc fort de deux *Abteilungen*, l'une de *Panzer IV lang*, l'autre de Panther. La *Panzer-Abteilung* se compose d'une *Stabskompanie* (compagnie de commandement) et de quatre *Panzer-Kompanien* (compagnies de combat) disposant chacune, en théorie, de 22 chars, tout comme celles de la *Panzer-Division Typ 43*.

À partir de la mi-1943, l'un des principaux soucis du *Generalinspekteur der Panzertruppen* est de répondre à la menace sans cesse croissante représentée par l'aviation tactique alliée qui entrave les mouvements des *Panzer-Divisionen*, que ce soient les *Sturmovik* en Union Soviétique ou les chasseurs-bombardiers anglo-américains en Italie. À ce sujet, la principale nouveauté apportée par la *Freie Gliederung* est de taille, puisqu'elle consiste en l'adjonction d'un *Panzer-Fliegerabwehr-Zug* (peloton antiaérien blindé) à la *Stabskompanie* du *Panzer-Regiment*. Ce peloton consiste en quatre groupes de deux canons automoteurs chenillés *Flakpanzer IV* de *3,7cm* capables de suivre au plus près la progression des *Panzer*, quelle que soit la nature du terrain, ce qui n'était pas toujours le cas des canons tractés par semi-chenillés de la *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung*. Ainsi les chars et leurs équipages disposent-ils enfin d'un appréciable parapluie antiaérien, certes insuffisant pour massivement s'opposer à l'activité aérienne ennemie, mais capable de tenir à bonne distance les pilotes les moins décidés. Par ailleurs, ces automoteurs sont aussi en mesure d'engager l'infanterie adverse ou de réduire des points d'appui en cas d'accrochage. Cette ombrelle protectrice s'étend également à l'échelon de la *Panzer-Abteilung*, puisque chacune d'entre elles aligne trois redoutables *Sd.Kfz. 7/1 Flakvierling 38* de *2cm* affectés à la *Stabskompanie*. Bref, la défense antiaérienne n'est plus l'apanage de la *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung*. Plus lourde à mettre en œuvre, celle-ci peut maintenant se concentrer sur la protection des autres unités de la division, notamment les colonnes de ravitaillement et les ateliers de réparation bien souvent harcelés par les Il-2 soviétiques ou les P-47 américains.

L'un des éléments essentiels de la *Panzer-Division Typ 1944* est sa *Panzer-Aufklärungs-Abteilung*, unité blindée d'éclairage et de reconnaissance. Après le *Panzer-Regiment*, elle est la principale composante cuirassée de la *Panzer-Division* : extrêmement mobile, équipée de toute une gamme de semi-chenillés ou d'engins à huit roues bien armés et servis par des équipages tout aussi bien entraînés que les *Panzerschützen*, la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* forme souvent le noyau dur des *Gepanzerter Kampfgruppen* aux côtés des chars.

◀ Ce *Panzer IV Ausf. G* à l'allure quelque peu « préhistorique » est chaussé de *Winterketten*. Il s'agit d'extensions de chenilles étudiées par les Allemands pour permettre au char de mieux « se cramponner » sur les sols glacés et/ou givrés (ce qui vaudra aussi à ce dispositif le surnom de *Schneeketten* ou « chaines à neige »), tout en accroissant la largeur des chenilles. Or, qui dit chenilles larges dit pression au sol réduite, car le poids est mieux répartie sur une plus grande surface en contact avec le sol. Ce principe est aussi celui des *Ostketten*, des extensions de chenilles élaborées spécialement pour le front de l'Est, théâtre d'opérations où la boue est présente de long mois durant. Dans le fond, ces équipements et dispositifs mis au point pour la guerre sur l'*Ostfront* montre aussi bien l'impréparation des Allemands que leurs capacités d'adaptation. Globalement, à compter de la fin 1941, la plupart des nouveaux matériels équipant les *Panzer-Divisionen* auront été imaginés et conçus pour la guerre en Russie. Quelques exemples parmi d'autres : Panther, *RSO* pour *Raupenschlepper Ost* (difficile de faire plus clair...), *sWS*, etc. Un souci de la guerre à l'Est inévitable et logique car c'est bel et bien en Union Soviétique que la *Wehrmacht* est la plus massivement engagée et c'est là-bas que se joue le sort du *Reich* ! Bundesarchiv-Bildarchiv

À compter de la fin de l'année 1943, certaines de ces formations vont même se voir doter de chars de reconnaissance *Panzer II Ausf. L* Luchs, tandis que d'autres vont percevoir, à la mi-1944, des blindés à huit roues tout à fait remarquables : la puissante *Sd.Kfz. 234* déclinée en trois puis quatre versions.

La *Panzerjäger-Abteilung*, quant à elle, est forte de deux compagnies de chasseurs de chars automoteurs, des *StuGe III* ou des *Panzerjäger IV*, et d'une *3. Kompanie* équipée de *Pak 40* de *7,5cm* tractés, ce qui, là encore, confère à l'ensemble une redoutable puissance de feu. En revanche, les pénuries de matériels liées aux bombardements alliés sur les usines allemandes ont restreint la mécanisation de l'infanterie portée, puisque seul un *Panzer-Grenadier-Bataillon* sur quatre est désormais équipé de semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*, les trois autres étant transportés par camions.

Les effectifs de la *Panzer-Division Typ 1944* s'élèvent à 14 557 hommes, soit 408 officiers, 3 146 sous-officiers, 10 289 hommes de troupe et 714 *Hiwi* (auxiliaires russes, affectés pour la plupart aux unités de service). C'est moins que la *Panzer-Division Typ 1943* qui comptait environ 17 000 hommes mais cette baisse est compensée par l'augmentation sensible des effectifs combattants grâce à une meilleure répartition du personnel des services, ainsi que par un accroissement très net de la dotation en armes automatiques.

L'armement collectif et l'artillerie de la *Panzer-Division* « nouvelle mouture » se montent en effet à 1 257 *le.MG* (mitrailleuses légères, y compris sur semi-chenillés de transport de troupes), 72 *s.MG* (mitrailleuses lourdes), 52 mortiers moyens, 18 mortiers lourds, 13 obusiers de *10,5cm*, 8 de *15cm*, 4 canons de *10cm* et 13 *Pak 40* de *7,5cm* tractés. Le nombre de véhicules blindés atteint un total en 86 *Panzer IV*, 5 *Panzerbefehlswagen IV*, 73 Panther, 6 *Panzerbefehlswagen V* Panther, 5 *Panzerbeobachtungs* (chars d'observation d'artillerie), 4 *Bergepanzer III*, *IV* ou *V* (chars de dépannage), 55 semi-chenillés légers *Sd.Kfz. 250* (toutes versions), 232 semi-chenillés moyens *Sd.Kfz. 251* (toutes versions), 16 *Panzerspähwagen* (automitrailleuses), 8 *Flakpanzer IV*, 12 obusiers automoteurs de *10,5cm*, 6 de *15cm*, 12 *Grillen* de *15cm* (canons automoteurs d'infanterie), 21 *Jagdpanzer IV*, 3 semi-chenillés de remorquage *Sd.Kfz. 9/1*.

Le parc de véhicules motorisés est de 468 motos, 641 véhicules légers, 1 579 camions, 25 semi-chenillés *Sd.Kfz. 10*, 26 *Sd.Kfz. 11*, 42 *Sd.Kfz. 7*, 14 *Sd.Kfz. 8* et 11 *Sd.Kfz. 9 Famo*. Il s'agit d'une dotation importante mais la disparité du matériel motorisé, surtout en ce qui concerne l'origine très diverse des camions (tchèques, français, italiens, soviétiques, etc.), témoigne des difficultés de standardisation chroniques de la *Wehrmacht*.

Les *SS-Panzer-Divisionen Typ 1944*, au nombre de sept – « LSSAH », « Das Reich », « Totenkopf », « Wiking », « Hohenstaufen », « Frundsberg » et « Hitlerjugend » – connaissent une évolution similaire mais leurs effectifs demeurent sensiblement plus importants que ceux de leurs homologues de la *Heer*, puisqu'elles disposent de 3 082 hommes, 30 mitrailleuses lourdes, 18 mortiers, 15 *Pak* de *7,5cm* et 6 *Pak* de *8,8cm* supplémentaires.

Reste que tout ceci demeure purement théorique car la situation difficile des forces armées allemandes tout au long de l'année 1944 ne permet pas aux *Panzer-Divisionen* d'évoluer à plein effectif, tant sur le plan humain que sur celui du matériel. L'Allemagne ne peut plus compenser les pertes subies par ses unités qu'au compte-goutte. Ainsi, dans la pratique, une division cuirassée n'aligne que très rarement plus d'une soixantaine de *Panzer* et de *Panzerjäger*. Et encore, faut-il parfois intégrer des *StuGe III* ou *Jagdpanzer IV/L70* aux *Panzer-Abteilungen* insuffisamment équipées en chars, avec les difficultés logistiques et tactiques que cela engendre. De même, la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* compte encore bien souvent dans ses rangs des automitrailleuses *Sd.Kfz. 222* ou *231*, des engins désormais dépassés voire des compagnies de motocyclistes comme en début de guerre ! C'est notamment le cas des *21.* et *116. Panzer-Divisionen* lors de la bataille de Normandie de l'été 1944.

Or, en face, la puissance des divisions blindées alliées n'a cessé de croître puisque l'*US Armored Division Model 1944* compte 269 chars et l'*Armoured Division* britannique 309, contre seulement – en théorie donc – 159 chars à la *Panzer-Division Typ 1944*. D'ailleurs, les pertes extrêmement importantes subies durant l'été 1944, en Normandie et en Biélorussie, puis l'issue malheureuse de la contre-offensive des Ardennes vont sceller le sort de la *Panzer-Division Typ 1944*. Lui succédera alors une formation squelettique, la *Panzer-Division Typ 1945*, « forte » de 11 400 hommes et disposant d'un *Panzer-Regiment* réduit à une *Abteilung* mixte de quatre compagnies de 10 chars (deux de *Panzer IV lang* et deux de Panther), l'autre composante du régiment étant un simple *Panzer-Grenadier-Bataillon* monté sur semi-chenillés ! Ainsi, malgré sa formidable puissance de feu, la polyvalence de ses matériels, la flexibilité de son organisation ainsi que son parapluie antiaérien innovant, force est de constater que la *Panzer-Division Typ 1944* dépassait les possibilités matérielles de la *Wehrmacht* et de l'industrie de guerre du *Reich*, constituant, de fait, une structure trop ambitieuse compte tenu de la situation militaire de l'Allemagne à cette époque. ■

## Organisation et structure de la *Panzer-Division Typ 1944*

**Divisionsstab**
(État-major divisionnaire)

| | | |
|---|---|---|
| *Panzer-Regiment*<br>(Régiment blindé)<br>➲ page 48 | *Panzerjäger-Abteilung*<br>(Bataillon de chasseurs de chars)<br>➲ page 53 | *Panzer-Nachrichten-Abteilung*<br>(Bataillon de transmissions) |
| *Panzer-Grenadier-Regiment (gep.)*<br>(Régiment d'infanterie mécanisée)<br>➲ page 49 | *Panzer-Aufklärungs-Abteilung*<br>(Bataillon de reconnaissance blindé)<br>➲ page 52 | *Nachschub-Truppen*<br>(Unités du train) |
| *Panzer-Grenadier-Regiment (mot.)*<br>(Régiment d'infanterie motorisée)<br>➲ page 50 | *Panzer-Pionier-Bataillon*<br>(Bataillon blindé du Génie) | *Kraftfahrpark-Truppen*<br>(Échelons de maintenance) |
| *Panzer-Artillerie-Regiment*<br>(Régiment d'artillerie motorisée)<br>➲ page 51 | *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung (mot.)*<br>(Bataillon antiaérien motorisé)<br>➲ page 53 | *Verwaltungs-Truppen*<br>(Unités d'intendance) |
| *Sanitäts-Truppen*<br>(Unité sanitaire) | *Feldersatz-Bataillon*<br>(Bataillon de remplacement et d'instruction) | *Feldpost-Amt*<br>(Bureau postal divisionnaire) |

Les couleurs utilisées ci-dessus correspondent à celles des pattes d'épaule des personnels des différentes unités. Les traductions en Français sont des **adaptations** de leurs équivalents en Allemand.

# Engins en dotation dans la *Panzer-Division typ 1944*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| **Défense antichars** | | | | | |
| | *Pak 40* de *7,5cm* | | *Jagdpanzer IV* | | |
| **Défense antiaérienne** | | | | | |
| | *Flakpanzer IV* Möbelwagen<br>*Flak 37* de 3,7cm | | *Sd.Kfz. 251/17* | | *Sd.Kfz. 7/1*<br>*Flakvierling 38* de 2cm |
| | *Flak 18/36* de *8,8cm* | | *Flak 38* de *2cm* | | *Sd.Kfz. 7/2*<br>*Flak 37* de 3,7cm |
| **Reconnaissance** | | | | | |
| | *Panzer II Ausf. L* Luchs | | *Sd.Kfz. 234/1* Puma | | *Sd.Kfz. 234/3* Puma |
| **Combat de mêlée** | | | | | |
| | *Befehlspanzer IV* | | *Panzer IV Ausf. G/H* | | *Befehlspanzer V* Panther |
| | *Panzer V* Panther | | | | |
| **Appui-feu direct** | | | | | |
| | *Sd.Kfz. 251/16* Flammwagen | | *Sd.Kfz. 251/9* Stummel | | *Sd.Kfz. 251/2*<br>(porte-mortier de *8,1cm*) |
| | *Sd.Kfz. 251/10* | | *Sd.Kfz. 138* Grille de *15cm* | | *Sd.Kfz. 250/7*<br>(porte-mortier de *8,1cm*) |
| | *Sd.Kfz. 250/8* | | *Sd.Kfz. 250/9* | | |
| **Appui-feu indirect** | | | | | |
| | Canon *K18* de *10cm* | | Obusier *s.FH18* de *10,5cm* | | Obusier *s.FH18* de *15cm* |
| | *Panzerbeobachtung III*<br>(char d'observation d'artillerie) | | *Sd.Kfz. 124* Wespe de *10,5cm* | | *Sd.Kfz. 165* Hummel de *15cm* |
| **Trandsport, commandement et liaison** | | | | | |
| | Kübelwagen ou assimilé | | *Schwimmwagen* | | Horch 108 ou assimilé<br>(Mercedes L1500A, Steyr 1500A...) |
| | *Sd.Kfz. 2 Kettenkraftrad* | | BMW R75 ou assimilé<br>(Zündapp, DKW...) | | Opel Blitz ou assimilé<br>(Ford V3000S, Mercedes L3000A, Borgward B3000S...) |
| | Ford V3000S Maultier<br>ou assimilé (Opel Blitz Maultier) | | Opel Blitz cargo | | Büssing-NAG 4500S<br>ou assimilé (Mercedes L4500A, MAN ML4500S...) |
| | *Sd.Kfz. 11* | | *Sd.Kfz. 251/3*<br>(radio-commandement) | | *Sd.Kfz. 251/1* |
| | *Sd.Kfz. 8* | | *Sd.Kfz. 250/5*<br>(radio-commandement) | | *Sd.Kfz. 250/1* |
| **Remorquage, atelier et génie** | | | | | |
| | Einheits Diesel ou assimilé<br>(camion atelier) | | Bergepanzer III | | *Sd.Kfz. 9* Famo<br>(dépannage) |
| | Bergepanther | | | | *Sd.Kfz. 251/7*<br>(pionniers-pontonniers) |

# Panzer-Regiment (*Freie Gliederung* | Organisation libre)

## Stab

5 officiers
4 sous-officiers
8 soldats

x3

x4

## Stabskompanie

*Nachrichten-Zug* (section de transmissions)
1 officier
9 sous-officiers
9 soldats

x3

x4

*Panzer-Flak-Zug* (section DCA)

x5

*Aufklärungs-Zug* (section de reconnaissance)
1 officier
14 sous-officiers
10 soldats

x5

*1.Kfz-Instandsetzungsgruppe b (gp)* (groupe de réparation n°1)
2 sous-officiers
12 soldats

x2

*2.Kfz-Instandsetzungsgruppe a (gp)* (groupe de réparation n°2)
2 sous-officiers
8 soldats

x2

*Verpflegungstroß* (cantine)
1 sous-officier
1 soldat

*Gepäcktroß* (train de bagages)
1 sous-officier
4 soldats

*Gefechtstroß* (train de combat)
9 sous-officiers
18 soldats

x2

x3

## I.Abteilung

*Stabskompanie*
3 officiers
38 sous-officiers
104 soldats

x5

x3

x3

x5

*1.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*2.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*3.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*4.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*Panzerwerkstattkompanie*

x10

x2

## II.Abteilung

*Stabskompanie*
3 officiers
38 sous-officiers
104 soldats

x5

x3

x3

x5

*5.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*6.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*7.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*8.Kompanie*
3 officiers
57 sous-officiers
43 soldats

x22

x2

x2

*Panzerwerkstattkompanie*

x10

x2

# *Panzer-Grenadier-Regiment (gepanzerte)*

## *Stab*

6 officiers
2 sous-officiers
8 soldats

x3

x3

## *Stabskompanie*

*Gruppe-Führer* (groupe de commandement)
1 officier
1 sous-officier
4 soldats

x2

*1.(Erkunder)-Zug* (section d'éclairage)
1 officier
3 sous-officiers
32 soldats

x2

x15

I.MG-42 x4

*Nachrichten-Zug* (section de transmissions)
6 sous-officiers
30 soldats

x3

x5

*Kfz-Instandsetzungsgruppe b* (groupe de réparation)
2 sous-officiers
5 soldats

x2

*Gefechtstroß* (train de combat)
6 sous-officiers
9 soldats

x2

*Verpflegungstroß* (cantine)
1 sous-officier
3 soldats

x2

*Gepäcktroß* (train de bagages)
2 sous-officier
4 soldats

## *I.Bataillon*

*Stab*
5 officiers
11 sous-officiers
27 soldats

x6

I.MG-42 x6

*1.Kompanie*
3 officiers
36 sous-officiers
151 soldats

x2

x5

x2

x9

x2

x6

I.MG-42 x30
s.MG-42 x3
Mortiers Gr.W.34 x2

*2.Kompanie*
**Composition identique à la *1.Kompanie***

*3.Kompanie*
**Composition identique à la *1.Kompanie***

*4.(schwere)-Kompanie*
3 officiers
23 sous-officiers
72 soldats

x17

I.MG-42 x13
Mortiers s.Gr.W.42 x4
le.IG 18 de 7,5cm x6

## *II.Bataillon*

*Stab*
3 officiers
29 sous-officiers
165 soldats

x6

I.MG-42 x5

*5.Kompanie*
3 officiers
29 sous-officiers
165 soldats

x10

x5
(dont 3 side-cars)

x17

x3

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*6.Kompanie*
**Composition identique à la *5.Kompanie***

*7.Kompanie*
**Composition identique à la *5.Kompanie***

*8.(schwere)-Kompanie*
3 officiers
22 sous-officiers
79 soldats

x6

I.MG-42 x34
Lance-flammes x6
le.IG 18 de 7,5cm x2

x3

x3

## Compagnies indépendantes à disposition du régiment

*9.(Infanterie-Geschütz)-Kompanie*
3 officiers
31 sous-officiers
108 soldats

x6

I.MG-42 x7

*10.(Pionier)-Kompanie*
3 officiers
34 sous-officiers
180 soldats

x3

x2

I.MG-42 x27
s.MG-42 x2
Mortiers Gr.W.34 x2
Lance-flammes x12

x8

# Panzer-Grenadier-Regiment (mot.)

## Stab

6 officiers
2 sous-officiers
8 soldats

x3

x3

## Stabskompanie

*Gruppe-Führer* (groupe de commandement)

1 officier
1 sous-officier
4 soldats

x2

*1.(Erkunder)-Zug* (section d'éclairage)

1 officier
3 sous-officiers
32 soldats

x2

I.MG-42 x4

*Nachrichten-Zug* (section de transmissions)

6 sous-officiers
30 soldats

x3

x5

*Kfz-Instandsetzungsgruppe b* (groupe de réparation)

2 sous-officiers
12 soldats

x2

*Gefechtstroß* (train de combat)

6 sous-officiers
9 soldats

x2

*Verpflegungstroß* (cantine)

1 sous-officier
3 soldats

x2

*Gepäcktroß* (train de bagages)

2 sous-officier
4 soldats

## I.Bataillon

*Stab*

3 officiers
29 sous-officiers
165 soldats

x6

I.MG-42 x5

*1.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*2.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*3.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*4.(schwere)-Kompanie*

3 officiers
23 sous-officiers
72 soldats

x17

x6

I.MG-42 x7
Mortiers Gr.W.42 x2

x6

## II.Bataillon

*Stab*

3 officiers
29 sous-officiers
165 soldats

x6

I.MG-42 x5

*5.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*6.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*7.Kompanie*

5 officiers
42 sous-officiers
178 soldats

x10

x3

x5
(dont 3 side-cars)

x17

I.MG-42 x18
s.MG-42 x4
Mortiers Gr.W.34 x2
s.PzB.54 x13

*8.(schwere)-Kompanie*

3 officiers
23 sous-officiers
72 soldats

x17

x6

I.MG-42 x7
Mortiers Gr.W.42 x2

x6

## Compagnies indépendantes à disposition du régiment

*9.(Infanterie-Geschütz)-Kompanie*

3 officiers
31 sous-officiers
108 soldats

x6

I.MG-42 x7

*10.(Pionier)-Kompanie*

3 officiers
34 sous-officiers
180 soldats

x3

I.MG-42 x27
s.MG-42 x2
Mortiers Gr.W.34 x2
Lance-flammes x12

x14

# *Panzer-Artillerie-Regiment*

## *Stabsbatterie*

9 officiers
22 sous-officiers
61 soldats

x2

## *I.Abteilung (gepanzerte)*

*Stabsbatterie*

11 officiers
39 sous-officiers
131 soldats

x3

x3

x3

*I.(leichte) Batterie*

3 officiers
30 sous-officiers
74 soldats

x6

*II.(leichte) Batterie*

3 officiers
30 sous-officiers
74 soldats

x6

*III.(schwere) Batterie*

3 officiers
30 sous-officiers
74 soldats

x6

## *II.Abteilung (mot.)*

*Stabsbatterie*

12 officiers
4 sous-officiers
116 soldats

x3

x3

x3

*I.(leichte) Batterie*

3 officiers
26 sous-officiers
81 soldats

x6

x6

*II.(leichte) Batterie*

3 officiers
26 sous-officiers
81 soldats

x6

x6

## *III.Abteilung (mot)*

*Stabsbatterie*

11 officiers
34 sous-officiers
101 soldats

x3

x3

x3

*I.(schwere) Batterie*

3 officiers
25 sous-officiers
81 soldats

x4

x4

*II.(schwere) Batterie*

3 officiers
25 sous-officiers
81 soldats

x4

x4

*III.(schwere) Batterie*

3 officiers
25 sous-officiers
81 soldats

x4

x4

# Panzer-Aufklärungs-Abteilung

## Stab

4 officiers
18 sous-officiers
12 soldats

x3

x4

## Stabskompanie

Effectifs de la *Stabskompanie* :

3 officiers
21 sous-officiers
80 soldats

*Gruppe-Führer* (groupe de commandement)

x2

x2

*Aufklärungs-Zug* (section de reconnaissance)

x7

*1.Zug* (1re section)

x6

*2.Zug* (2e section)

x6

*Panzerjäger-Zug* (section antichar)

x3

## 1.Panzerspäh-Kompanie

5 officiers
57 sous-officiers
77 soldats

x4

x4

x25

x7

## 2.Panzer-Aufklärungs-Kompanie

3 officiers
37 sous-officiers
127 soldats

x2

x3

x2

x23

x2

x3

## 3.Panzer-Aufklärungs-Kompanie

3 officiers
37 sous-officiers
127 soldats

x2

x3

x2

x23

x2

x3

## 4.Schwere-Kompanie

4 officiers
154 sous-officiers
et soldats

x3

x12

x3

x4

x4

x6

x6

x3

## *Panzerjäger-Abteilung*

20 officiers
145 sous-officiers
310 soldats

### *Stabskompanie*

x3
x2

### *1.Kompanie*

x14

### *2.Kompanie*

x14

### *3.Kompanie*

x12
x12

## *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung (mot.)*

### *Stabsbatterie*

12 officiers
27 sous-officiers
83 soldats

x6
x4

Projecteurs antiaériens x4

### *1.(schwere) Batterie*

3 officiers
33 sous-officiers
126 soldats

x4
x4
x3

I.MG-42 x2

### *2.(schwere) Batterie*

3 officiers
33 sous-officiers
126 soldats

x4
x4
x3
x3

I.MG-42 x2

### *3.(leichte) Batterie*

3 officiers
38 sous-officiers
144 soldats

x9
x9
x3

I.MG-42 x4

# Les matériels : ÉTAT DES LIEUX

Par **Yannis Kadari & Laurent Tirone**

Au lendemain de l'invasion de la Pologne, la déclaration de guerre franco-britannique prend Hitler au dépourvu, ce dernier ne prévoyant un conflit avec les deux puissances qu'en 1944-45. Aussi, les *Panzer-Divisionen* des années 1939-41 pâtissent-elles du manque d'engins réellement adaptés à la guerre moderne. Exemple parmi d'autres, les *Panzer I* étaient à l'origine des machines d'instruction. Tirant l'expérience des premières campagnes, parfois douloureuses au contact de chars alliés – l'on pense notamment au B1bis français et au T-34 soviétique – la *Wehrmacht* va développer un certain nombre de matériels capables d'acquérir la suprématie sur le champ de bataille.

La refonte du parc de la *Panzerwaffe* s'effectue sous l'égide du *Generaloberst* Heinz Guderian devenu *Generalinspekteur der Panzertruppen* en février 1943. Sa période de « mise au placard » a vu l'introduction du Tiger, un char lourd armé du terrible canon de *8,8cm* auquel aucun blindé allié ne résiste. Cependant, celui-ci n'est pas endivisionné et sert dans des *schwere Panzer-Abteilungen* indépendantes. Or, dès sa prise de fonction, Guderian veut insuffler du sang neuf aux *Panzer-Divisionen* en ordonnant l'arrêt de la production du *Panzer III*, désormais obsolète, et la poursuite du développement du *Panzer IV lang*, un char fiable auquel il est aisé d'apporter des améliorations. Parallèlement, il souhaite l'introduction à large échelle d'un engin conçu en réponse au T-34. C'est le Panther qui fait ses premières armes à Koursk. Les perfectionnements apportés par la suite à l'engin vont aboutir au meilleur char de la Seconde Guerre mondiale et, par conséquent, pousser les décideurs allemands à accélérer son intégration au sein des *Panzer-Divisionen*, ce qui ne sera vraiment effectif qu'à partir de la *Typ 1944* et encore, dans des proportions bien en deçà de celles espérées. En effet, les pertes enregistrées et les carences de l'industrie nationale obligeront souvent les Allemands à compléter la dotation de celles-ci avec une machine qui ne cesse d'impressionner Guderian : le *Sturmgeschütz*.

Ce canon d'assaut, initialement muni d'une pièce de *7,5cm kurz* pour l'appui des fantassins, a vu son tube rallongé afin de faire face à la menace représentée par les masses de chars de l'Armée rouge. Sa silhouette basse et son canon long de *7,5cm* en font un adversaire redoutable, tant pour les points d'appui que pour les blindés ennemis. Produits sans interruption jusqu'en 1945, les *StuGe* vont progressivement combler les rangs clairsemés des *Panzer-Divisionen* en entrant dans la composition des *Panzerjäger-Abteilungen*, voire dans celle des *Panzer-Regimenter* lorsque les *Panzer IV* sont en nombre insuffisant. Un engin plus spécifiquement adapté à la lutte antichar voit le jour en 1944 avec le *Jagdpanzer IV* mais Guderian n'est pas convaincu, estimant qu'il est inutile de distraire les ressources de la production des *Panzer IV*, d'autant que selon lui, les *StuGe III* et *IV* assument encore pleinement leur rôle.

Le *Generalinspekteur der Panzertruppen* a pourtant prôné dès le printemps 1943 la mise en service de chasseurs de chars de nouvelle génération en mesure de remplacer les engins trop légèrement protégés tels que les Marder. Cette requête va aboutir à la mise au point du *Jagdpanzer 38(t)*, une machine qui va s'avérer relativement efficace, puisqu'elle continuera à servir dans les rangs de l'armée suisse – sous le nom de *Panzerjäger G-13* – jusqu'au début des années 1960. Parallèlement, des chasseurs de chars lourds font leur apparition dans l'arsenal de la *Panzerwaffe*, le premier étant le *Panzerjäger* Ferdinand que Guderian critique en raison de son absence de mitrailleuse capable de repousser les fantassins ennemis. Ses successeurs sont plus réussis. L'on pense au Jagdpanther, qui se révèle incontestablement être le meilleur chasseur de chars de la guerre avec son canon *Pak 43* de *8,8cm* monté sur un châssis de Panther et protégé par une casemate fortement inclinée. Suit le Jagdtiger armé du terrifiant canon de *12,8cm* qui cumule les fonctions de chasseur de chars et de canon d'assaut ultra-lourd. Ce mastodonte de 72 tonnes préfigure les « monstres » alliés de l'après-guerre tels que le Conqueror britannique ou le M103 américain destinés à détruire à longue distance les « lourds » soviétiques. En dépit de ses nombreux défauts, le Jagdtiger reste l'un des rares engins à pouvoir cumuler plusieurs missions, à la différence du Sturmtiger incapable de faire autre chose que de réduire fortifications et bâtiments ennemis. Jusqu'à la fin, les Allemands déploreront l'absence de blindés véritablement polyvalents – même le Panther pêche par la faiblesse de son obus explosif – d'où l'hétérogénéité du parc blindé de la *Panzerwaffe* jusqu'au dernier jour de la guerre.

Aux côtés des *Panzer* et *Panzerjäger*, Guderian souhaite voir augmenter le nombre *Sd.Kfz. 251* et *250* pour les *Panzer-Grenadiere*. Seulement, l'industrie de guerre du *Reich* ne parviendra jamais à équiper la totalité d'entre-elles ; aussi, la dotation sera-t-elle complétée par des camions de construction nationale auxquels s'ajoute la multitude de véhicules de prise d'origine française, italienne ou soviétique. Dans ces conditions, nul doute que la mise en service des remarquables Kätzchen aurait contribué à standardiser le parc mécanisé des *Panzer-Divisionen*, mais les usines auraient-elles pu suivre ? Rien n'est moins sûr. L'illustration la plus parfaite réside dans le cas du « roues-canon » Puma, meilleur véhicule de reconnaissance à roues de la guerre, produit à seulement 478 exemplaires toutes versions confondues, si bien que les antiques automitrailleuses de reconnaissance à huit roues *Sd.Kfz. 231* et *232* ou à quatre roues *Sd.Kfz. 222* et *223* resteront en service dans les *Panzer-Divisionen* jusqu'à la fin de la guerre. Un aveu de faiblesse patent qui témoigne de l'impréparation de l'Allemagne à la guerre mais qui saura tout au long de celle-ci concevoir des matériels blindés innovants et révolutionnaires qui ont résolument marqué les esprits. ■

Des *Pioniere* escaladent un Panther *Ausf. G* couvert de *Zimmerit*. Installé au sommet de sa *Turm* (tourelle), le *Bordführer* ou *Panzerkommandant* (chef de char) semble veiller au bon déroulement de l'embarquement de la troupe à son bord. Le soldat debout tient dans ses mains un détecteur de mines. Les unités du Génie, y compris d'assaut, disposent théoriquement de leurs propres véhicules mais les nécessités du front les obligent parfois à se faire convoyer par le premier engin passant par là. Cette scène peut toutefois recouvrir une autre réalité, typique de l'Armée allemande de la Seconde Guerre mondiale, celle des *Kampfgruppen*. Chars, infanterie mécanisée ou bien motorisée, artilleurs, troupes spécialisées, à l'instar de ces *Pioniere*, etc., collaboreront étroitement dans le cadre de groupes de combat formés en fonction des situations tactiques rencontrées et des ressources matérielles et humaines disponibles au sein des divisions. À l'offensive comme sur la défensive, il était en effet rare que les Allemands engagent leurs divisions de manière « monolithique », préférant à la « masse » la souplesse tactique offerte par les *Kampfgruppen*. Une souplesse aussi rendue possible par la notion de commandement décentralisé. - Bundesarchiv-Bildarchiv

# LE PANTHER OU LA QUÊTE DE LA SUPRÉMATIE

Lorsqu'à l'été 1941, les *Panzer-Divisionen* déferlent sur l'Union Soviétique, le *Panzer III* est le char de bataille principal de la *Wehrmacht*. Jusqu'à présent, l'entraînement de ses équipages et sa souplesse d'emploi conjugués aux principes novateurs du « *Blitzkrieg* » lui ont permis de venir à bout de ses adversaires. Les premières rencontres avec le T-34 sont cependant sources de grandes déconvenues pour les Allemands. En effet, l'Armée rouge dispose d'un char moyen qui, dans les combats de mêlée, surclasse sans coup férir le blindé allemand. Le *Panzer IV* n'est guère d'un grand secours car son rôle reste celui d'un *Begleitwagen*. Parfait en tant qu'engin d'appui grâce à son canon de *7,5cm kurz*, il n'est pas de taille à affronter le T-34. La leçon est plutôt rude pour la *Panzerwaffe*. Au printemps 1941, le T-34 jouit du meilleur équilibre entre la puissance de feu, le blindage et la mobilité. En effet, son canon de 76,2mm peut détruire tous les blindés en dotation dans les *Panzer-Divisionen*, sa cuirasse profilée est capable de mettre en échec les perforants des *Panzer* aux distances usuelles de combat et, enfin, son châssis à suspension Christie, ses larges chenilles et son moteur diesel de 500cv lui assurent une mobilité hors-pair. En outre, l'Armée rouge dispose également d'un char lourd sur lequel les obus allemands ricochent inlassablement. Moins bien « équilibré » que son frère d'arme, le KV-1 a lui non plus aucun équivalent au sein de la *Wehrmacht*. Et, dans un combat char contre char, il demeure pratiquement invulnérable. Le recours aux *Panzerjäger* et autres greffes de pièces antichars à haute vitesse initiale sur châssis périmés ou capturés ne sont que des expédients. Prises dans l'urgence, ces mesures permettent aux Allemands de détruire le T-34 mais en aucun cas de le supplanter. Bien que suffisamment souple pour encore évoluer en fonction des besoins immédiats, la conception des *Panzer* de première génération est obsolète face au char russe qui cumule les points forts… tout comme les points faibles ! Ce sont d'ailleurs ces handicaps – tourelle biplace et absence de radio ou poste dysfonctionnant – qui permettent encore aux *Panzer* de « garder le contact ». Sur le terrain, cette situation n'est cependant pas viable sur le long terme. La supériorité tactique allemande permet encore d'engranger des victoires, mais pour combien de temps encore ? La *Wehrmacht* se doit de conquérir la supériorité sur le champ de bataille dans le domaine des blindés.

Deux voies sont alors choisies. Le *Heereswaffenamt* demande à ce que soit accéléré le projet de char lourd Tiger, le *Panzer VI Ausf. E* répondant en effet aux besoins nés sur le front de l'Est. Son canon de *8,8cm* lui permet de détruire les chars soviétiques dans tous les compartiments de combat et son épais blindage le met à l'abri des projectiles ennemis. Pourtant, malgré sa puissance, le Tiger n'est qu'une réponse imparfaite à la situation sur l'*Osfront*. Le « lourd » souffre en effet de limitations tactiques, sa masse lui interdisant par exemple certains ponts. D'une maintenance gourmande en temps et main d'œuvre, cher à produire, disponible en faible quantité, nécessitant des équipages devant être longuement formés, le Tiger ne peut à lui seul inverser le rapport de forces à l'Est. Pour pouvoir affronter le T-34 sur son terrain de prédilection, la mobilité, les Allemands mettent alors en chantier un char moyen d'une quarantaine de tonnes. Ce dernier est lui aussi conçu pour détruire l'ennemi à longues distances grâce à son canon *7,5cm KwK 42* de 70 calibres doté de performances balistiques de premier ordre. Mais il y ajoute en prime la manœuvrabilité qui fait tant défaut au Tiger. Outre une silhouette intégrant le principe des blindages inclinés, le remplaçant du *Panzer IV* doit disposer d'un train de roulement capable de s'affranchir de sols peu porteurs, d'une pièce à haute vitesse initiale et d'une puissante motorisation. Débutant en un temps record, la production en série du *Panther Ausf. D* est lancée au printemps 1943. La prouesse réalisée par les ingénieurs allemands est remarquable, les bureaux d'études ayant en effet conçu en quelques mois seulement un char sophistiqué et apte à donner la réplique au T-34.

Ce blindé représente une véritable rupture technologique par rapport aux *Panzer* réalisés avant-guerre. Le Panther bénéficie de toute l'expérience acquise par l'*Ostheer* sur un front de l'Est pour lequel il est clairement taillé. D'ailleurs, tous les matériels allemands conçus après 1941 le seront pour affronter à la fois l'Armée rouge et les conditions climatiques extrêmes de l'Union Soviétique. Comme le T-34, la machine bénéficie d'une excellente mobilité. Comme le T-34, sa cuirasse est inclinée, ce qui favorise le ricochet des obus. Mais à cela, l'engin germanique ajoute une puissance de feu sans égale, couplée à des optiques de tir performantes, un équipement radio indispensable pour la coordination des manœuvres et un équipage composé de cinq membres, dont trois en tourelle, pour une meilleure répartition des tâches. Le Panther représente ainsi la synthèse quasi-parfaite – en 1943 s'entend – entre la puissance de feu, la mobilité et la protection. En cela, le nouveau *Panzer* est résolument moderne et tourné vers un seul objectif : conquérir la suprématie sur toute la profondeur du champ de bataille.

Face à ses adversaires, le Panther a un coup d'avance. Il n'est pas faux de parler de char de nouvelle génération en comparaison des blindés occidentaux et soviétiques qui sont conçus selon des postulats d'avant-guerre reposant sur des théories qui ne sont plus d'actualité dans une guerre de mouvements où prime le triptyque « puissance de feu, protection et mobilité ». Surclassés en 1943, les engins alliés ne viendront contester la supériorité établie par le Panther qu'en 1944 et encore, pas dans tous les domaines. Le Sherman Firefly par exemple a la puissance de feu nécessaire pour détruire son adversaire mais ni sa mobilité ni sa protection. Le T-34/85 jouit quant à lui d'une bonne mobilité mais il ne possède pas une pièce suffisamment performante pour concurrencer le *7,5cm* long du Panther. Quant au M26 Pershing, il peut être comparé au JS-2 : puissant et bien protégé, mais relativement peu manœuvrable. Ce n'est que dans les derniers mois de la guerre que les Britanniques disposeront d'une réponse valable au défi lancé par le Panther avec leur Comet. Toutefois, ce dernier ne fait que réduire le fossé technologique entre les deux machines. Le véritable rival du char allemand ne fait son apparition qu'après-guerre : le Centurion, qui est d'ailleurs conçu autour du fameux triptyque… mais avec deux ans de retard !

À bien des égards, le Panther peut être considéré comme le précurseur des *Main Battle Tanks* grâce à son remarquable équilibre et son homogénéité qui préfigurent les « traits techniques » des engins modernes. Pourquoi seulement précurseur ? Tout simplement parce qu'il ne peut pas prétendre à totalement assumer ce rôle à cause de sa « spécialisation antichar ». Aussi remarquable soit-elle, la pièce longue qui arme l'engin pêche par la faible puissance de son obus explosif. Il manque donc au Panther cette polyvalence qui est l'une des caractéristiques des *Main Battle Tanks* actuels ; mais comment pourrait-on le lui reprocher, puisqu'il a été conçu pour s'opposer victorieusement aux masses blindées ennemies et offrir la suprématie à la *Panzerwaffe* dans les steppes.

Paradoxalement, la remarquable combinaison atteinte par le Panther ne sera pas reprise sur les chars imaginés et produits dans l'immédiat après-guerre. En effet, le champ de bataille des années 50 et 60 est dominé par les obus et missiles à charge creuse contre lesquels le plus épais des blindages est inefficace. Les chars de l'époque comme le Léopard 1 et l'AMX-30, qui pèsent entre 30 et 40 tonnes, font donc l'impasse sur la protection pour favoriser la vélocité. Ultérieurement, l'élaboration de blindages composites aptes à contrer les effets des charges creuses redonnera ses lettres de noblesse au char moyen-lourd et, par voie de conséquence, au triptyque propre au Panther, à savoir la remarquable synthèse qu'il représentait entre puissance de feu, protection et mobilité. En définitive, les véritables successeurs du Panther seront les *Main Battle Tanks* de seconde génération comme le Léopard 2 ou le M1. Quant au « vieux Panzer », son Rheinmetall *7,5cm* continuera à tonner, bien après le 8 mai 1945, puisqu'il sera adopté puis adapté par les Français pour armer leurs « treize tonnes », l'AMX-13 ! ■

**En haut :** Panther *Ausf. D* photographié lors d'une série de tests réalisés au second semestre de l'année 1943. Par rapport à la première série de Panther produite quelques semaines plus tôt, l'engin a déjà commencé à évoluer (quelques détails, tout au plus), comme en témoignent la disparition du phare de guerre de droite (*Tarnlampe*) ainsi que l'apparition de la circulaire pour la mitrailleuse antiaérienne soudée sur le tourelleau du chef de char. **En bas :** Panther *Ausf. A*. Ce char synthétise toute l'expérience acquise par la *Panzerwaffe* sur le front de l'Est. Son blindage incliné, ses chenilles larges, son moteur puissant et son canon à haute vitesse initiale forment un ensemble homogène qui ne sera égalé que par les engins alliés d'après-guerre. Bundesarchiv-Bildarchiv.

# LES *STURMGESCHÜTZE*, BONS À TOUT FAIRE !

Le *Sturmgeschütz* est un matériel intéressant à plus d'un titre. Outre son rôle tactique et ses évolutions, il est aussi l'un des engins typiquement allemands du conflit, c'est-à-dire sans réel équivalent chez les autres belligérants, à l'exception des Italiens avec le *Semovente*. Bien sûr, d'aucuns pourrait souligner que les *StuGe* n'étaient pas rattachés à la *Panzerwaffe* mais à la *Sturmartillerie*, l'artillerie d'assaut. C'est théoriquement exact mais dans la *Wehrmacht*, aussi, un fossé exista entre la théorie et les réalités du terrain. Au-delà du fait que les équipages des *Sturmgeschütze* ont souvent combattu aux côtés de leurs camarades des *Panzer*, il convient de préciser que, faute de chars ou de chasseurs de chars disponibles, certaines *Panzer-Divisionen*, y compris des *Waffen-SS*, se verront équiper de canons d'assaut, que ce soit au sein de leur *Panzer-Regiment* ou de leur *Panzerjäger-Abteilung*.

Indirectement, l'histoire des *StuGe* débute en 1927, année durant laquelle l'état-major allemand transmet au *Reichswehrministerium*, le ministère de l'Armée, un rapport secret – pour cause de traité de Versailles – mettant en exergue le besoin pour l'infanterie de jouir d'une pièce d'artillerie autopropulsée d'un calibre de *7,7cm*. Pour jouer son rôle d'appui-feu, celle-ci doit pouvoir suivre les fantassins, y compris sur les terrains bouleversés. L'impérieuse nécessité pour l'engin de jouir d'une bonne mobilité en tout-terrain écarte d'emblée une solution « à roues ». Reste donc l'option d'un véhicule tout-chenillé, le semi-chenillé étant lui aussi jugé inadapté. Il se trouve justement que depuis 1923, l'Allemagne a de nouveau été autorisée par les Alliés à importer des tracteurs chenillés, à la condition *sine qua non* que leur usage ne soit que purement civil. Plusieurs firmes se lancent sur ce nouveau marché, dont une installée à Berlin et qui produit sous licence une copie du célèbre Caterpillar équipé d'un moteur de 50cv, le Wendeler & Dohm. C'est à cette entreprise que la *Reichswehr* acquiert quelques-unes de ces machines par le biais d'une société-écran. Montage complexe rendu nécessaire car la *Reichswehr* doit encore composer avec les inspections de la Commission Internationale de Contrôle née du traité de Versailles. C'est donc dans le secret le plus total que les Allemands procèdent à la greffe d'un *Feldkanone 96/16* de *7,7cm* sur un Wendeler & Dohm. Autant le dire, le résultat est décevant… D'autres essais avec des châssis différents se succéderont mais sans plus de succès.

L'idée n'est cependant pas enterrée même si les priorités allemandes en matière d'armements changent au début des années 30, Guderian commençant à imposer ses vues. Il faut attendre le mois de juin 1936 pour que le projet repasse sur les devants de la scène. Et l'homme qui le porte n'est pas n'importe qui, puisqu'il s'agit Erich von Manstein. Comme d'autres, Manstein vit dans le souvenir de l'humiliation de 1918. Il a conscience de l'importance pour l'infanterie de bénéficier d'un matériel pouvant l'appuyer au plus près des défenses ennemies. Affecté à l'état-major de la *Wehrmacht*, il use de son influence afin de pousser à l'adoption d'un matériel adapté à une telle mission. Sa première victoire est de convaincre ses pairs du bien-fondé de créer une sous-branche militaire dédiée à ces missions. À mi-chemin entre les *Panzertruppen* et l'Artillerie, c'est la *Sturmartillerie*, aussi appelée *Begleitartillerie* ou « artillerie d'escorte ». Puis vient la doctrine d'emploi que Manstein établie avec sa « vista » légendaire. Reste à imaginer le matériel qui saura répondre à l'ensemble. Cet engin, c'est le *Sturmgeschütz*. Manstein a rédigé un document exhaustif quant aux caractéristiques de ce futur matériel : l'armement sera constitué d'un canon de *7,5cm* (globalement identique à celui montée en tourelle sur les *Panzer IV*) dont la portée maximum devra être de 6 000 mètres. La silhouette de la machine ne devant guère excédée la taille d'un homme se tenant debout, il a été décidé que l'engin ne sera pas équipé d'une tourelle mais que sa pièce sera montée en casemate. Le pointage se fera donc en faisant riper les chenilles. Cependant, pour offrir une capacité de réaction correcte aux équipages, il est demandé que le tube jouisse d'un débattement latéral de 30°. Quant au blindage, il doit mettre le véhicule à l'abri des pièces antichars de 25mm.

Voilà, *grosso modo*, les principaux traits du futur canon d'assaut. Reste à lui trouver un châssis. Compte tenu de l'encombrement du canon de *7,5cm*, les *Panzer I* et *II* sont disqualifiés. Reste le *Panzer III* qui, bien qu'imparfait, fera l'affaire. Cinq prototypes en acier doux sont assemblés en 1937. Classiquement chez les Allemands, ces machines prennent la désignation de *0-Serie* (engins de présérie). Détailler les caractéristiques techniques de ces premiers *Sturmgeschütze* n'entre pas dans le cadre de cette étude. Il convient simplement de retenir que les exigences des militaires ont toutes été respectées par les ingénieurs, y compris celle de la taille de la machine dont le profil est très ramassé. Un détail qui aura son importance quelques années plus tard. Le *StuG III* s'annonce donc comme un succès. Et, déjà, les premiers équipages sont formés au sein de l'*Artillerie-Lehr-Regiment* encaserné à Jüterbog, une unité qui donnera naissance un peu plus tard à la *Sturmgeschützschule*.

Le baptême du feu de l'engin a lieu lors de la *Westfeldzug* de 1940, même si le nombre de machines engagées au combat est si faible qu'elles n'auront qu'un impact très marginal sur la bataille. À la mi-1940, six batteries de six *StuGe* sont opérationnelles. À l'automne, une première *Sturmgeschütz-Abteilung* regroupant trois batteries, la *184*, est constituée. Début 1941, la dotation théorique des *Sturmgeschütz-Abteilungen* est portée de 18 à 21 blindés. Vient alors la campagne des Balkans où les *StuGe* et leurs équipages se montrent à leur aise. Mais le moment de bravoure de la *Sturmartillerie* demeure sans conteste « Barbarossa » et plus globalement encore la guerre livrée par le *Reich* sur l'*Ostfront*, jusqu'en 1945. Leur *7,5cm kurz* fait des merveilles dans son rôle premier, c'est-à-dire la destruction des nids de résistance, des positions d'artillerie, des fortifications légères, etc. Le duo « *StuGe*-fantassins » fonctionne à plein et la présence des blindés est un réel atout pour l'infanterie y compris sur le plan moral. Toutefois, les « jours heureux » ne durent pas et la découverte du T-34/76 est une réelle déconvenue. Bien qu'imparfait, le char soviétique est un ennemi implacable, coriace et mortel, y compris pour les *StuGe*. Pour museler un tel mastodonte, les canons d'assaut n'ont guère de solution, si ce n'est de s'en approcher à quelques centaines de mètres et de manœuvrer pour le prendre de flanc.

D'engin d'appui-feu au profit de l'infanterie, le *StuG III* va alors évoluer pour accroitre ses capacités antichars. En 1938, une version à canon long du *7,5 cm* ou *Langrohr* avait été étudiée par Krupp, un prototype ayant même été présenté à l'*Heereswaffenamt* en mars 1941. Ce n'est pourtant pas de cette machine que les Allemands vont partir pour offrir un canon long à leurs *StuGe* car ils préféreront le *7,5 cm Pak L/46* de Rheinmetall dont ils tireront le *7,5 cm StuK 40 L/43* puis *L/48*. La production du *StuG III Ausf. F* armé du *L/43* débute en mars 1942. Elle stoppera en mai pour laisser place à la série des *Ausf. F/8* puis *G* équipés du second type de canon. Dès lors, la machine née pour appuyer les fantassins se transformera en un redoutable prédateur pour les chars russes, sa silhouette ramassée en faisant un engin aisé à camoufler et difficile à acquérir pour les tireurs ennemis.

Le *Sturmgeschütz* avait les qualités de ses défauts et inversement : l'absence de tourelle n'allait pas sans poser de problèmes dans le cadre des combats antichars mobiles mais c'est bel et bien le choix de la casemate, en lieu et place de la tourelle, qui permit au blindé de jouir d'une silhouette idéale pour la « chasse à l'affût ». Au vu des résultats engrangés sur le front de l'Est, l'engin fut sans aucun doute l'une des plus grandes réussites de l'Allemagne, y compris sur le plan de la polyvalence. Pourtant, après-guerre, hormis à quelques exceptions comme le Stridsvagn 103, le fameux char S suédois, son concept ne sera pas repris, certainement parce que le char d'assaut avait entretemps gagné en polyvalence et que, surtout, l'infanterie bénéficiait de moyens d'appui nouveaux et modernes faisant du *StuG* un engin sans utilité. Le *Sturmgeschütz* est donc la parfaite démonstration que le modernisme n'est pas, par essence, atemporel ! ■

**En haut :** Été 1943, dans le secteur d'Orel, en URSS, un *Sturmgeschütz III Ausf. G* de la *StuG-Abteilung 202* croise un *Landser* de la *112. Infanterie-Division* armé d'un *Raketen Panzerbüchse 43* de *8,8cm*. La version à canon long (*Langrohr*) du *StuG* abandonne progressivement son rôle d'appui-feu au profit de l'infanterie pour celui de chasseur de chars. Derrière cette évolution tactique se profilent l'ombre des masses blindées russes principalement équipées de T-34 ; celui-ci sera d'ailleurs à l'origine de la plupart des modifications adoptées sur les engins allemands dès la fin 1941, ainsi que des nouveaux programmes d'armement. **En bas :** Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les équipages des *StuGe* répondront présents, tentant d'endiguer les flots mécanisés ennemis, sur l'*Ostfront* mais aussi en Europe occidentale. Nous sommes ici en Hongrie, en 1945.

# *FLAKPANZER*, PARAPLUIE ANTIAÉRIEN DES *PANZER-DIVISIONEN*

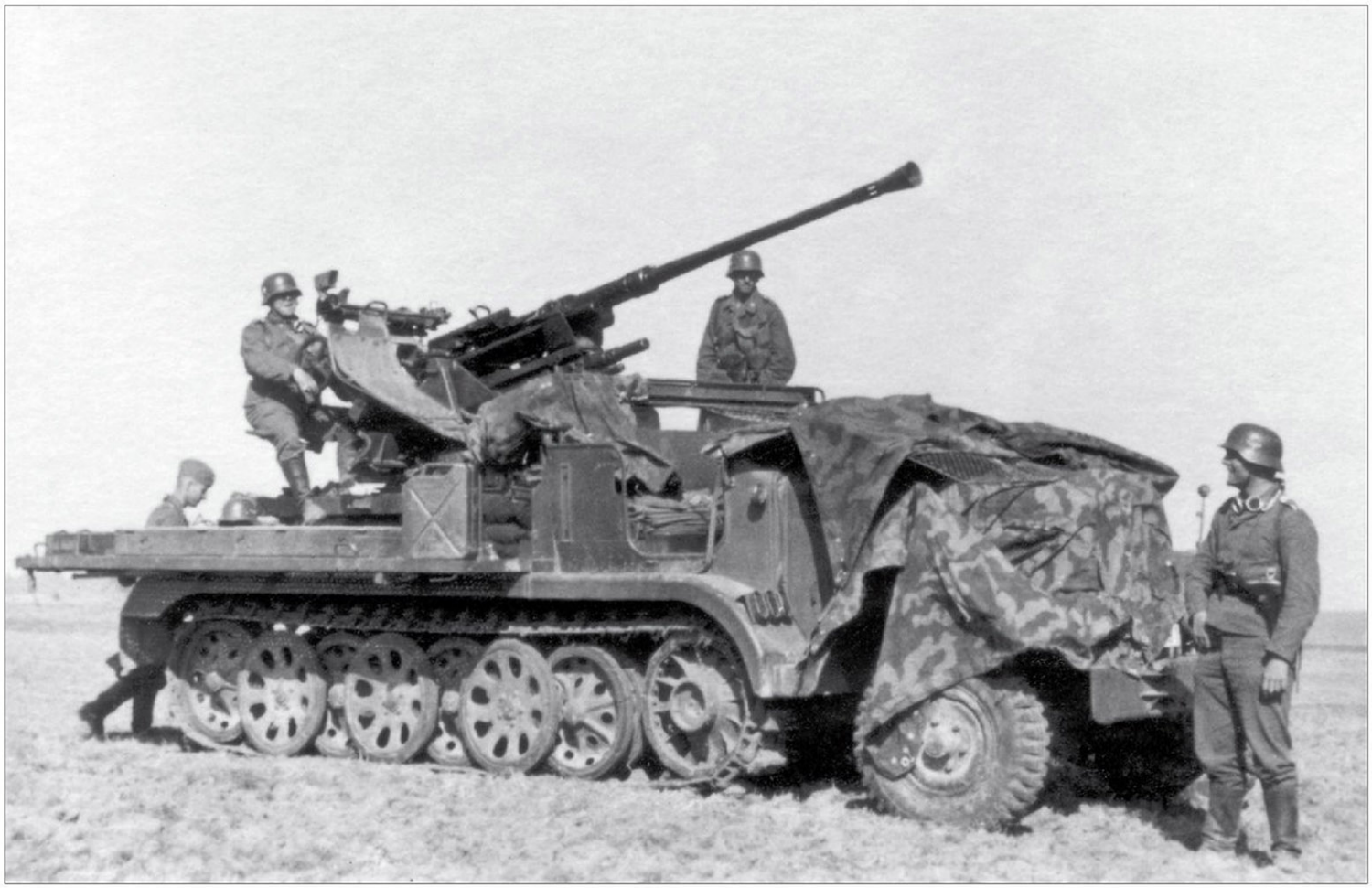
Dans l'Allemagne hitlérienne, le concept du véhicule de défense antiaérienne n'est pas une idée neuve puisque, déjà, lors de la Grande Guerre, l'Armée du *Kaiser* disposait de canons de 76,2mm montés sur camions. Cependant, l'arrêt des hostilités et le « *Diktat* » de Versailles limitent fortement le développement de ces armes. Pourtant, dans le plus grand secret, les études se poursuivent dès les années 30 et les ingénieurs allemands mettent au point la pièce lourde antiaérienne de *8,8cm* et une arme plus légère, le *Flak 30* de *2cm*. En 1934, alors que les théories du « *Blitzkrieg* » commencent à s'imposer, la *Flak* est progressivement détachée de la *Heer*, Hitler en confiant la gestion à la *Luftwaffe* en juin 1935. Pour Heinz Guderian, l'aviation est l'une des composantes essentielles de la guerre de mouvements, les appareils d'attaque au sol étant en effet censés ouvrir la voie aux *Panzer-Divisionen*. Naturellement, par réciprocité, la *Wehrmacht* décide de se prémunir face à l'aviation adverse en équipant ses unités de pièces antiaériennes. Paradoxalement, alors que les Allemands sont précurseurs dans ce domaine, les limitations industrielles gênent considérablement la motorisation de la *Flak* et, au début de la guerre, l'essentiel de la couverture antiaérienne est assuré par des mitrailleuses embarquées ou bien par pièces tractées, dont le temps de mise en batterie est parfois incompatible avec les attaques surprises de l'aviation ennemie. Le verdict s'impose donc de lui-même : il faut coûte que coûte que la *Flak* puisse suivre le rythme des chars tout en réduisant le temps de préparation de ses pièces.

Les engins à roues étant incapables de se maintenir au niveau des *Panzer* lorsque le terrain se fait difficile et faute de châssis tout chenillé disponible, les Allemands optent pour des conversions sur des semi-chenillés comme le *Sd.Kfz. 10* armé d'une pièce de *2cm*. Cet engin constitue d'ailleurs le gros de la défense antiaérienne des formations blindées de la *Wehrmacht* durant les premières années du conflit. Si le gain en mobilité est sensible par rapport à des camions tracteurs, la protection des *Panzer* n'est toujours pas assurée dans toutes les conditions. Un début de solution est toutefois trouvé dans les premiers mois de l'année 1941. En effet, la mise en service en plus grande quantité de *Panzer III* et *IV* permet de récupérer des châssis de blindés obsolètes comme le *Panzer I*. Un *Flak 38* de *2cm* est alors greffé sur *un Panzer I Ausf. A* préalablement détourellé. Construit en petite série, le *Flakpanzer I* n'est pas une grande réussite en soi mais il montre la voie à suivre. Si jusqu'à présent, la chasse allemande parvenait à assurer la couverture aérienne des *Panzer*, la guerre à l'Est va changer la donne. Dominatrice dans un premier temps face à l'aviation soviétique, la *Luftwaffe* marque progressivement le pas. La multiplication des fronts, Afrique, Russie et défense du *Reich* face aux quadrimoteurs alliés, dilue les moyens de la *Jagdwaffe* qui peut de moins en moins offrir son ombrelle protectrice aux *Panzer-Divisionen*, qui plus est sur des laps de temps de plus en plus courts. Ces dernières ne peuvent alors compter que sur les semi-chenillés armés de tubes de *Flak*. Mais même ces véhicules pèchent par leur mobilité, toujours inférieure aux chars. En outre, les *Flak 30* ou *38* de *2cm* se révèlent désormais insuffisants pour venir à bout de la « mort noire ». Construits autour d'une « baignoire » blindée, les avions d'assaut soviétiques Iliouchine Il-2 plus connus sous le nom de *Sturmovik* sont en effet difficiles à abattre et peuvent attaquer pratiquement en toute impunité les colonnes blindées allemandes et surtout leurs colonnes de ravitaillement. Malgré l'urgence de la situation, les projets de *Flakpanzer* traînent en longueur et la troupe ne dispose d'aucun matériel véritablement performant. Il faut le retour au premier-plan, en février 1943, du père du « *Blitzkrieg* », Heinz Guderian, pour que les *Flakpanzer* deviennent prioritaires afin de face à la situation sur l'*Osfront*. La puissance de l'aviation alliée en Afrique du Nord a aussi marqué les esprits et il devient plus qu'urgent de trouver un palliatif aux difficultés de la *Luftwaffe* qui n'est presque plus en mesure de jouer son rôle « d'associée » avec la *Heer*. Plus que jamais, les *Panzer-Divisionen* ont besoin de véhicules chenillés capables de déployer une ombrelle antiaérienne. Les projets de *Flakvierling* de *2cm* sur châssis de *Panzer IV* se transformant en arlésienne, une commande de 150 blindés reprenant la plate-forme du *Panzer 38(t)* est lancée. Désigné *Flakpanzer 140*, l'engin a enfin la mobilité nécessaire pour suivre le rythme des chars mais son canon *Flak 38* manque toujours de puissance pour abattre à coup sûr les avions d'attaque au sol ennemis. En outre, les premiers exemplaires ne parviennent à la troupe que début 1944. Heureusement pour les soldats allemands, un autre engin est enfin sur le point d'être finalisé : le Möbelwagen. Armé d'un *Flak 43* de *3,7cm*, ce véhicule basé sur un châssis de *Panzer IV* a la puissance de feu nécessaire pour engager les « *Jabos* » malgré une cadence de tir un peu faible. Sa mobilité est jugée satisfaisante mais la protection offerte aux servants n'est pas supérieure à celle d'un *Sd.Kfz. 10/4*. Considérant que les solutions proposées ne répondent que partiellement à la menace aérienne alliée et soviétique, Guderian édicte début 1944 un cahier des charges pour un véhicule chenillé doté d'une tourelle blindée pivotant sur 360° emportant au moins deux canons. L'accent est mis sur la mobilité, qui doit être égale à celle des chars, et sur la puissance de feu. La pièce monotube de *2cm* ayant montré ses limites, Guderian demande que les futurs engins de DCA multiplient le nombre de tubes ou voient leur calibre augmenter. La tâche est toutefois hors de portée de l'industrie allemande qui combat à la fois sur le front de l'innovation et de la production. La solution la plus rapide passe alors par une construction en « interne » de *Flakpanzer*. Commandée par le *Leutnant Graf* von Seherr-Thoss, la *Panzer-Ersatz-Abteilung 15* est ainsi désignée comme maître d'œuvre. De ses ateliers sortent les blindés antiaériens les plus réussis du conflit. Les ingénieurs et militaires allemands greffent sur le châssis d'un *Panzer IV* une tourelle ouverte. Appelé Wirbelwind, cet engin est armé d'un *Flakvierling 38* de *2cm*. La haute cadence de tir de l'affût quadruple permet de saturer d'obus l'espace aérien. Néanmoins, face aux *Sturmovik*, les obus de *2cm* manquent encore de puissance d'arrêt, ricochant sur la baignoire blindée qui protège le pilote. Les Allemands mettent alors au point l'Ostwind armé d'un *Flak 43* de *3,7cm*, également sur châssis de *Panzer IV*. Cette fois, la puissance des obus de *3,7cm* suffit à détruire un Il-2 mais la faible cadence de tir de la pièce limite ses performances. Bien que construits à peu d'exemplaires, 122 pour le Wirbelwind, les véhicules de défense antiaérienne allemands ont tout de même un impact non négligeable sur l'activité des chasseurs-bombardiers alliés confrontés à des murailles de feu.

Bien que les Britanniques aient expérimenté le concept sans grand succès dans les années 1930 avec le Vickers *6-ton* surmonté d'une pièce de DCA « Pom-Pom » de 40mm, les *Flakpanzer* apparaissent comme un concept quasi-révolutionnaire durant la Seconde Guerre mondiale. Ils préfigurent les futurs systèmes d'armes mobiles antiaériens. Armé de deux canons de *3cm Flak 103/38* placés dans une tourelle fermée, le *Flakpanzer IV* Kugelblitz peut même être considéré comme un matériel résolument moderne au sens des engins construits après-guerre. « En face », les Alliés occidentaux tout comme les Soviétiques n'accordent que peu d'importance aux chars de défense antiaérienne. Si l'on excepte les chars légers *Mk. VI* armés de quatre mitrailleuses de *.303* à la portée insuffisante, le seul engin construit en série est le Crusader III AA *Mk. III* britannique doté de deux canons Oerlikon de 20mm. Les rapports d'engagement précisent que l'efficacité de ce matériel peut être au mieux considérée comme douteuse. Mais il est vrai que la supériorité de la chasse alliée a sans nul doute restreint son utilisation.

Les héritiers directs des *Flakpanzer* sont le ZSU-23-4 Shilka soviétique, le M163 américain équipé d'un canon multitube de 20mm de type Gatling ou bien encore le Gepard ouest-allemand armé d'un bitube de 35mm. Ces engins ont sans nul doute bénéficié de l'expérience de la défunte *Wehrmacht* quant à la nécessité de disposer de pièces à grande cadence de tir et à forte puissance ainsi que d'un habitacle fermé pivotant sur 360°. ■

En haut : Le *Sd.Kfz. 6/2* est armé d'un canon *3,7cm Flak 37*. Contrairement aux semi-chenillés équipés de *2cm Flak 38*, sa puissance de feu est suffisante pour abattre n'importe quel chasseur-bombardier ennemi. Toutefois, l'absence de protection de ses servants le rend vulnérable aux attaques aériennes, d'où l'importance de son camouflage. Bien qu'étant à l'évidence à l'exercice, celui-ci s'est tout de même vu recouvrir en partie de toiles de tente camouflées. En bas : Malgré sa mobilité supérieure à celle d'un semi-chenilé et la puissance de feu de son *Flak 43* de *3,7cm*, le « Möbelwagen » ou « camion de déménagement » n'est pas encore le *Flakpanzer* idéal : sa silhouette trop haute et la nécessité d'abaisser ses panneaux blindés pour le mettre en batterie posent souci. Il représente toutefois un début de réponse allemande à la supériorité aérienne alliée.



VB

# LA PUMA, PREMIER « ROUES-CANON » DE L'HISTOIRE

À l'orée des années 30, les dirigeants de la *Reichswehr* travaillent activement mais secrètement sur un programme de réarmement, l'arrivée au pouvoir d'Hitler quelques années plus tard ne faisant qu'accélérer le processus déjà enclenché par ses prédécesseurs, tout en le rendant public. Dans le lot de leurs investigations, les militaires allemands s'intéressent à un engin de reconnaissance destiné à éclairer la marche des unités motorisées et blindées que Seeckt, Lutz et Guderian sont en train de concevoir.

Une feuille de route est établie à destination des ingénieurs chargés de plancher sur le projet. Concrètement, l'engin désiré doit être apte à circuler en tout-terrain, sa vitesse maximale avoisiner les 65km/h et son autonomie les 200 kilomètres. Un système d'inversion du sens de la marche est aussi requis. Trois firmes se lancent dans la compétition mais c'est le projet Daimler-Benz, baptisé ARW et conçu par un certain Ferdinand Porsche, qui est vainqueur. Porsche a choisi d'équiper son prototype de 8 roues motrices à suspension indépendante. Et pour le coup, c'est précisément dans ce train de roulement révolutionnaire que réside le génie du *Doktor* car il offre une remarquable agilité au véhicule, même en terrain chaotique. Bien entendu, l'Armée se dit intéressée par l'engin mais la situation industrielle et financière de la république de Weimar, sans parler des limitations lui étant imposées par les Alliés dans le domaine de l'armement, ne permet pas de construire l'engin en grande série. La *Reichswehr* se rabat alors sur une option « meilleur marché » consistant à utiliser un châssis de camion Krupp 4X6. Ainsi naîtra la série des *Sd.Kfz. 231*, *232* et *263 (6-rad)* qui formera l'ossature des *Aufklärungs-Abteilungen* en Pologne, en France ainsi qu'en Union Soviétique en 1941.

À partir de 1933 et de l'accession au pouvoir du nouveau *Reichskanzler*, les choses évoluent rapidement en Allemagne. En effet, Berlin n'hésite plus à afficher ses ambitions visant à redonner au *Reich* une place de grande puissance en Europe. Or, qui dit grande puissance dit aussi puissance militaire. Oublié le traité de Versailles ! La conscription est rétablie et les grandes manœuvres se multiplient, sans que Paris ou Londres n'y trouvent rien à redire. La *Wehrmacht* succède à la *Reichswehr* en 1935, tandis que la *Luftwaffe* sort de l'ombre tout en affichant sa vocation offensive. C'est dans ce contexte que les travaux en ingénierie reprennent afin de doter l'Armée d'un véhicule de reconnaissance moderne. Mais cette fois encore, les choix réalisés ne vont pas être optimums. Et parce que la *Heer* a un besoin urgent de s'équiper en chars, le cas des nouvelles *schweren Panzerspähwagen* (automitrailleuses blindées lourdes de reconnaissance) ne sera pas jugé prioritaire par les autorités compétentes. En outre, le temps du réarmement tout azimut impose à l'Allemagne d'établir des priorités économiques. De nouveau, c'est un châssis de camion lourd, un Büssing-NAG 8x8 hérité d'un projet mort-né mais jouissant somme toute de bonnes capacités tout-terrain, qui est sélectionné pour servir de base aux *Sd.Kfz. 231 (8-rad)*, *Sd.Kfz. 232 (8-rad)* et *Panzerfunkwagen Sd.Kfz. 263*. Des matériels robustes, tirant leur épingle du jeu, mais loin d'offrir le même potentiel en terme de mobilité en tout-terrain que celui du train de roulement révolutionnaire développé par Porsche pour son ARW, ce malgré leurs 8 roues (*Achtrad*).

Toutefois, à l'été 1940, les choses évoluent. Grâce aux comptes-rendus des combattants, les enseignements des campagnes de Pologne et de France ont été tirés. Les *Achtrad* sont certes efficaces mais, du fait de leur taille importante, caractéristique liée aux choix techniques du châssis ayant présidé à leur naissance, leur centre de gravité est trop haut, ce qui pose deux soucis majeurs : manque de discrétion sur le champ de bataille et difficultés à manœuvrer en devers. Les autres points d'amélioration de ces matériels concernent la mobilité en tout-terrain et la protection. « Barbarossa » se profilant à l'horizon, le *Heereswaffenamt* charge alors Büssing-NAG de concevoir un matériel répondant aux demandes de la troupe. Ce nouvel engin, c'est l'ARK dont le châssis s'inspire de l'ARW de Porsche. C'est de ces trois lettres que naîtront les célèbres Puma. Mais, tandis que les études débutent, la guerre change de visage et l'Allemagne se retrouve engagée en Afrique du Nord avec son *Deutsches Afrika-Korps*. Or, ce théâtre d'opérations impose de nouvelles spécificités, dont une autonomie accrue. Les ingénieurs sont dès lors contraints de revoir leur copie, en profondeur.

Et de fait, leur machine sera révolutionnaire à plus d'un titre ! Sa structure monocoque permet de réaliser un incroyable tour de passe-passe, puisque l'engin gagne en garde au sol tout en étant plus bas que les *Achtrad* de la génération précédente. Pour ne rien gâcher, le prototype de la Puma est mu par un chef d'œuvre mécanique dû au talent des motoristes de chez Tatra : le T103 diesel, un 12 cylindres en V fournissant la bagatelle de 210cv à 2 250t/mn. Silencieux, ce moteur se révèlera excellent, increvable et d'une sobriété exemplaire, ce qui dans l'Allemagne de l'époque est une grande qualité, compte-tenu des pénuries croissantes de carburant. La Puma flirtera ainsi avec les 900 kilomètres d'autonomie. Mais là ne s'arrête pas la liste des qualités de la *Sd.Kfz. 234* car son blindage en acier trempé est renforcé, tandis qu'une gamme de versions adaptées à des missions spécifiques, toujours dans le cadre de la reconnaissance lourde, va voir le jour.

La première est la *Sd.Kfz. 234/1*, un engin de commandement doté d'un équipement radio à longue portée et d'une tourelle *Hänglafette 38* dérivée de celle montée sur les *Sd.Kfz. 250/9*. Le *Flak 38* de *2cm* qui équipe l'engin peut tout aussi bien être utilisé contre des fantassins, des blindés légers que pour le tir antiaérien ; une polyvalence appréciable en cette fin de conflit où les « *Jabos* » se font omniprésents. La production de cette variante débute en juin 1944 avec un total de 200 exemplaires assemblés, les derniers ayant été livrés en janvier 1945.

La *Sd.Kfz. 234/2*, la célèbre Puma, est la figure emblématique de la série et c'est par elle que s'ouvre la production, en septembre 1943. Son canon de *5cm* monté en tourelle est puissant, surtout au regard de ce qui se fait chez les autres belligérants. Avec cette version, nous sommes face au premier « roues-canon » ou char à roues de l'Histoire. Lorsque la décision de produire la Puma est prise, une commande totale de 1 000 exemplaires est passée mais les raids de l'aviation anglo-américaine sur les industries bouleversent les plans allemands et seuls 101 exemplaires seront produits. Moderne, racée, bien protégée et bien armée, dotée d'une mobilité hors-pair, fiable, jouissant d'une autonomie record, la Puma est un véhicule au potentiel militaire élevé qui aura ouvert la voie à une nouvelle race d'engins de combat.

Les enseignements tirés des engagements montrent que les opérations de reconnaissance seraient facilitées par l'intégration au sein des unités concernées d'un engin muni d'une arme d'appui. Ce sera la *Sd.Kfz. 234/3* avec son *7,5cm kurz* que les *Landser* surnommeront avec malice « *Stummel* », le « mégot ». L'engin sera construit à 88 exemplaires entre juin et décembre 1944. La même année, les chars soviétiques, de plus en plus nombreux et aboutis, disputent âprement la suprématie aux *Panzer* sur le champ de bataille. La nature des missions des unités de reconnaissance allemandes s'en trouve *de facto* modifiée, d'autant qu'elles servent souvent de noyau dur à des *Kampfgruppen* engagées contre des chars, et la nécessité d'un engin antichar se fait jour. La solution est suggérée par le *Führer* lui-même et elle consiste à remplacer le canon court qui équipe les *Sd.Kfz. 234/3* par un *Pak 40* de *7,5cm*. Avec cette arme antichar, le véhicule change de catégorie et devient un chasseur de chars à part entière que la troupe surnomme *Pakwagen*. Cette version est produite de décembre 1944 à mars 1945, à 98 exemplaires.

La Puma est entrée dans l'Histoire du fait de la supériorité technologique de sa cellule mais aussi parce que son canon de *5cm* redonnera aux *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen* un ascendant indéniable sur leurs adversaires. Ironiquement, cette suprématie ne pourra être utilisée à l'offensive car, au moment où l'engin entre en service, l'Allemagne est partout acculée à la défensive. Toutefois, en avance sur son temps, la Puma va profondément influencer la conception des blindés de reconnaissance, en introduisant la notion de char à roues dans les arsenaux. Et il est aisé de voir dans les Luchs, actuellement en dotation au sein de la *Bundeswehr*, le descendant direct des Puma, y compris dans leur silhouette. Conceptuellement parlant, l'AMX 10RC français est lui aussi un héritier indirect de ces premiers « roues-canon ». ■

**En haut :** *Sd.Kfz. 234/1* appartenant à la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 4* de la *4. Panzer-Division*. Les unités de reconnaissance ennemies ne disposent pas d'engins aussi performants que le « huit roues » allemand, sa mobilité se révèlant même parfois supérieure à celle de chars légers. **En bas, à gauche :** Lors du lancement du projet, la *Sd.Kfz. 234/1* a été pensée et conçue pour combattre en Afrique du Nord mais, du fait des revers de Rommel et de la défaite de Tunisie de 1943, elle servira surtout sur le front de l'Est où son autonomie et son excellente mobilité feront merveilles. **En bas, à droite :** La redoutable *Sd.Kfz. 234/2* ou Puma est armée du très bon canon de *5cm KwK 39/1* de 60 calibres. En cas de « mauvaise rencontre », ses performances balistiques lui permettent d'infliger un coup d'arrêt aux véhicules adverses avant de se replier.

# LES KÄTZCHEN, NOUVELLE RACE D'ENGINS DE COMBAT !

En 1935, la *Wehrmacht* constitue ses premières *Panzer-Divisionen*. Le triptyque doctrinal de ces unités repose sur la vitesse, la radio et le combat interarmes. Pour des impératifs de fluidité dans les opérations, tankistes, fusiliers, artilleurs, etc., doivent se mouvoir au même rythme sur le champ de bataille. C'est d'autant plus important que bien que le char ait fait d'incommensurables progrès depuis son apparition, il demeure encore très vulnérable. Esseulés ou regroupés, ces engins peuvent en effet aisément se transformer en des proies faciles pour un ennemi un tant soit peu entreprenant. Cet état de fait, que les Allemands ont expérimenté durant la guerre d'Espagne et leurs *Kriegspiele*, est lié aux limites techniques de l'époque quant à l'observation – volets fermés, les équipages sont sourds et presque aveugles – mais aussi à la typologie du terrain sur lequel les engins combattent : zones boisées, périurbaines ou urbaines, défilés ou routes encaissées sont autant de terrains propices à des embuscades tendues par des « casseurs de chars ». Dès avant la guerre, la solution apportée à cette problématique par les Allemands va être de « coupler » chars et fantassins et de les faire avancer et combattre ensemble, au tempo des moteurs et non à celui du pas de l'homme. Ainsi, au fil de la bataille et en fonction des situations tactiques, soit les chars ouvriront la route à l'infanterie en usant de leur puissance de feu, soit l'infanterie protégera les chars en tenant à distance l'ennemi. L'idée est géniale, au point d'ailleurs qu'elle est toujours d'actualité dans les armées modernes. Toutefois, pour que des soldats marchant à 4km/h et des tankistes roulant à 30km/h puissent œuvrer de concert, il faut aux premiers des véhicules pour suivre les seconds, y compris en tout-terrain. Cette exigence disqualifie d'emblée la majorité des camions de la *Heer*. Pour la plupart militarisés à partir de véhicules civils, ils sont limités aux routes carrossables et aux chemins de campagne. Sans compter que, faute de blindage, ils n'offrent aucune protection à la troupe prenant place à leur bord. La solution offrant à la fois vitesse, mobilité et protection aux fusiliers viendra alors de l'artillerie ou, plus précisément, de sa gamme de tracteurs secrètement mise au point au cœur des années 30. Partant du *Sd.Kfz. 11*, engin de la classe 3 tonnes, les ingénieurs vont développer un semi-chenillé blindé à destination des fusiliers opérant au sein des *Panzer-Divisionen*. Désigné *Sd.Kfz. 251*, il sera produit de 1939 jusqu'en 1945 et décliné en de nombreuses versions spécialisées.

La première des qualités du *Mittlerer Schützenpanzerwagen* fut d'avoir été disponible au moment où les Allemands en eurent besoin ; en nombre insuffisant, il est vrai. Toutefois, même si la machine est techniquement innovante, elle est loin d'être parfaite. Ainsi, malgré ses simplifications successives, visant à en faciliter la production en grande série, au-delà de ses finesses technologiques – notamment celles de son train de roulement chenillé nécessitant une lubrification régulière et un entretien scrupuleux – et sa polyvalence en tant que plateforme capable d'emporter divers armements, le *Sd.Kfz. 251* n'est pas totalement satisfaisant. S'il jouit d'une mobilité sans commune mesure avec celle des camions, il peut parfois peiner à suivre les chars, surtout ceux de dernière génération, comme le Panther équipé de chenilles larges. C'est particulièrement vrai sur l'*Ostfront* où boue et neige sont présentes plusieurs mois durant. Or, plus que jamais, en 1944-45, la mobilité est la clef du succès des opérations même défensives. Le rythme du duo « chars-infanterie » devant conserver sa cohérence, les ingénieurs se remettent à leur planche à dessins pour imaginer une nouvelle génération de transports de troupe d'assaut : les *Gepanzerter Mannschaftstransportwagen* ou *Mehrzwegfahrzeug*.

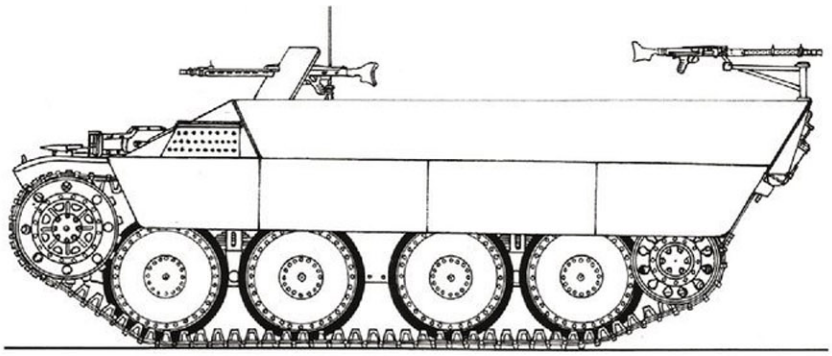
L'appel d'offres du nouvel engin est émis par le *Heereswaffenamt Wa.Prüf 6*. Plusieurs firmes sont contactées : MAN, Auto-Union, CKD et BMM. La course aux projets est lancée en octobre 1943 avec un début de production pour la fin 1944. Le cahier des charges stipule que l'engin devra être polyvalent, c'est-à-dire capable d'aussi bien mener des reconnaissances que de transporter des troupes au feu. Pour ce faire, il est demandé que le matériel soit totalement chenillé, qu'il atteigne une vitesse de pointe de 50km/h, qu'il dispose d'un blindage incliné d'au moins 30mm en frontal et qu'il emporte de 6 à 8 hommes équipés et armés. À ce stade du projet, les différences avec le *Sd.Kfz. 251* sont déjà flagrantes ! Outre le fait que les Allemands ont décidé d'abandonner la voie du semi-chenillé au profit du tout-chenillé, une révolution rendue nécessaire par leur besoin accru en terme de mobilité, il apparaît aussi que le nouvel engin emportera moins d'hommes que le bon vieux « taxi blindé » de la *Wehrmacht* : 8 contre 12 pour le *Sd.Kfz. 251*. Il est vraisemblable que ce choix ait été lié à la réduction programmée des effectifs des groupes de combat, réduction compensée par un accroissement de la dotation en armes automatiques. Par ailleurs, l'accent est aussi mis sur la protection, puisque le blindage frontal minimum est doublé par rapport à celui du *Schützenpanzerwagen*. On le perçoit, ce que les Allemands sont en train d'imaginer, ce n'est ni plus ni moins qu'un véhicule de combat d'infanterie, au sens moderne du terme, un matériel qui en 1943-44 n'a aucun équivalent dans le monde, hormis quelques bricolages à l'instar de l'*armoured personnel carrier* Kangaroo qui n'est qu'un Ram ou un Priest détourellé.

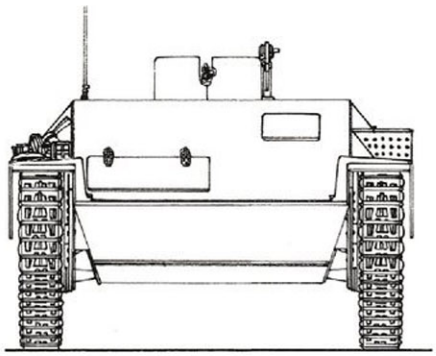
Sur le front des recherches, à la fin 1943, Auto-Union est à même de proposer une ébauche de son travail sous la forme d'une maquette en bois. Séduit, le *Wa. Prüf 6* avalise la mise au point de deux prototypes. Mais afin de maintenir les industriels en compétition, Berlin valide dans le même temps la proposition de MAN dont le prototype s'inspire pour sa part, *mutatis mutandis*, du Panther ! La ressemblance entre le « fauve » et le projet MAN est si évidente que ce dernier gagne au passage le surnom de Kätzchen ou « petit chat ». Parallèlement, les responsables du *Wa. Prüf 6* passent aussi commande de deux prototypes auprès de la firme CKD, dont un sera sous-traité à BMM. Dans les deux cas, c'est le châssis du *Panzer 38(t) neuer Art* qui servira de base de départ.

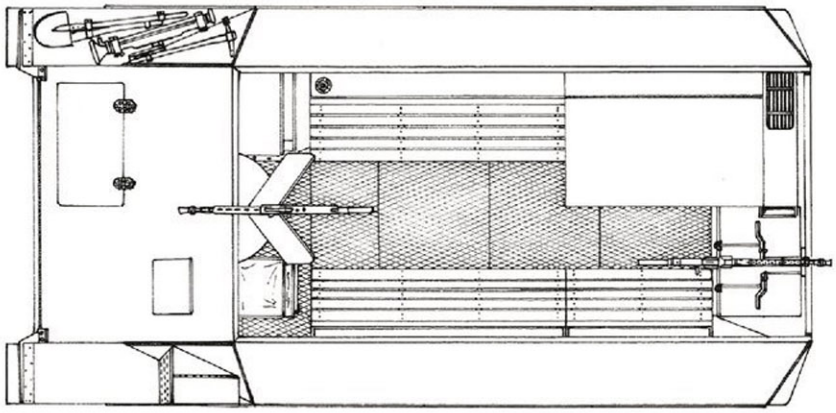
Globalement, les prototypes Auto-Union et MAN sont très proches. Armés d'une MG-42, tous trois utilisent un train de roulement entrelacé qui est celui du Panther en réduction. Leur moteur Maybach HL 50Z développe 200cv pour un poids inférieur à 8 tonnes en moyenne, ce qui laisse entrevoir de bonnes performances sur le plan de la mobilité avec, en prime, une vitesse sur route de 55km/h. À noter que dans le cas des projets Auto-Union, le Maybach est installé à l'arrière de la machine, fruit de l'expérience acquise au front, et que les chenilles sont celles du *Panzer IV*. Toutefois, la palme de l'efficacité revient aux deux essais, fort réussis, de chez CKD/BMM, dont au moins un sera assemblé et testé avec succès courant 1944. L'un et l'autre sont prévus pour emporter deux MG-42 mais des études ont aussi été menées pour développer une gamme plus vaste, avec au moins un engin armé d'un canon à tir rapide de *2cm* en tourelle. Pesant environ 10 tonnes, ces *Schützenpanzerwagen auf 38 (d)* sont mus par un Tatra 103 diesel de 220cv – offrant une autonomie de 600 kilomètres ! – ou bien un Praga NR flirtant avec les 280cv. Dans les deux cas, les 60km/h sur route sont dépassés. Quant au blindage, il est de 50mm sur l'avant et de 30mm sur les flancs. Autrement dit, la protection est la même que sur un *Panzer IV Ausf. G* !

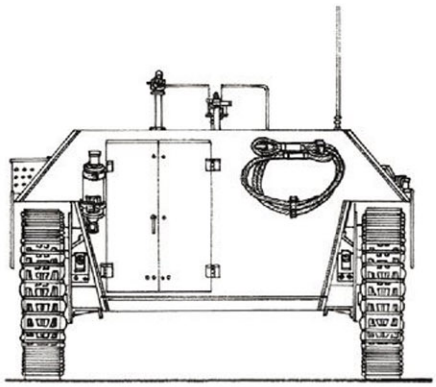
Toutefois, l'évolution du conflit va faire des Kätzchen des projets mort-nés. Restés en Tchécoslovaquie jusqu'en mai 1945, on perd ensuite leur trace, hormis pour l'un d'eux capturés par les Américains. En revanche, une chose est certaine, avec ces projets avancés, les Allemands ont fait preuve d'une incroyable clairvoyance quant à l'avenir de la guerre mécanisée. En avance sur leur temps, les Kätzchen sont les premiers engins d'une nouvelle espèce née pour opérer aux côtés des chars, sans limitations tactiques. D'ailleurs, du fait de leurs caractéristiques techniques, plus encore que des transports de troupe d'assaut, ils préfigurent indubitablement les véhicules de combat d'infanterie qui équiperont les armées de la Guerre froide. Pour s'en convaincre, il suffit par exemple d'étudier les silhouettes et les caractéristiques techniques de machines telles que les BTR-50 soviétiques ou les VTT AMX-13 français des années 50 ! ■

Page de droite : *Panzer-Grenadiere* de la « Wiking » montant à l'assaut à bord de *Sd.Kfz. 251 Ausf. D*. Au début de la guerre, faute de mieux, les Allemands font le choix du semi-chenillé pour conduire leurs fantassins au feu. L'expérience des combats montre toutefois que l'engin ne dispose pas d'une mobilité suffisante pour suivre les chars, en particulier sur le front de l'Est. Les Allemands envisagent alors de remplacer leurs *Sd.Kfz. 251* par un véhicule tout-chenillé et mieux protégé. À l'instar du Panther, les Kätzchen synthétisent tous les enseignements retirés par la *Wehrmacht* de son engagement contre l'Armée rouge, comme les blindages inclinés ou le besoin d'une mobilité accrue.

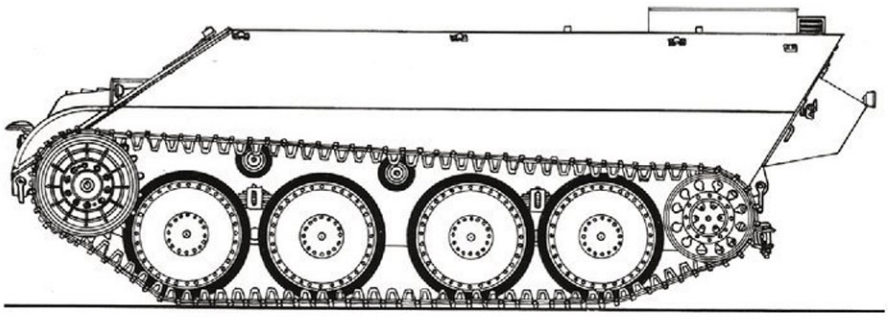


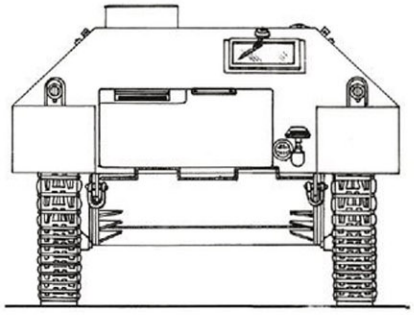


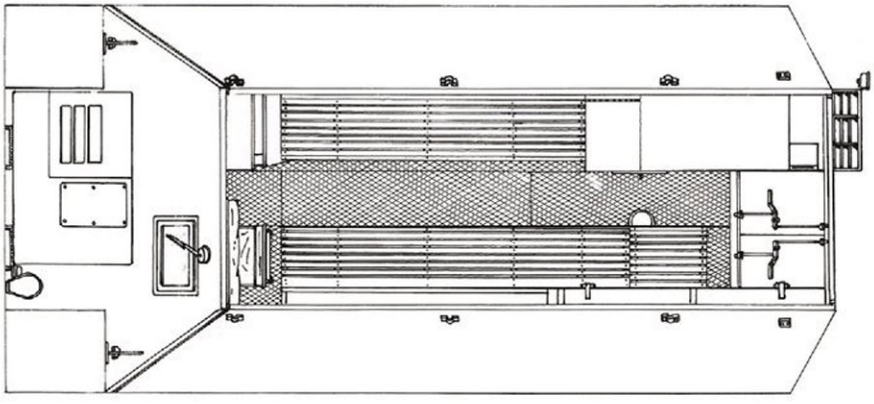


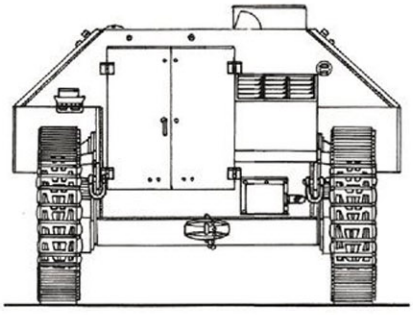


***Mehrzwegfahrzeug*** **"Kätzchen" (CKD) Prototype N°1** **1/48°**

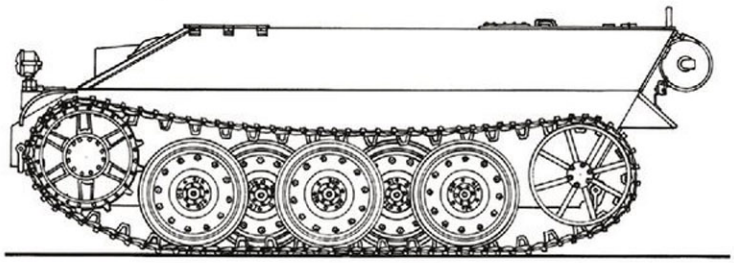


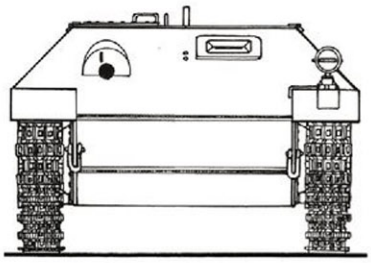


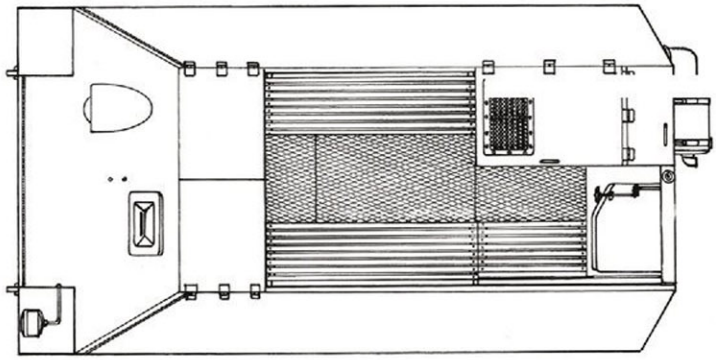


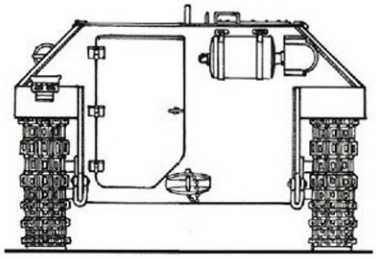


***Mehrzwegfahrzeug*** **"Kätzchen" (CKD) Prototype N°2** **1/48°**

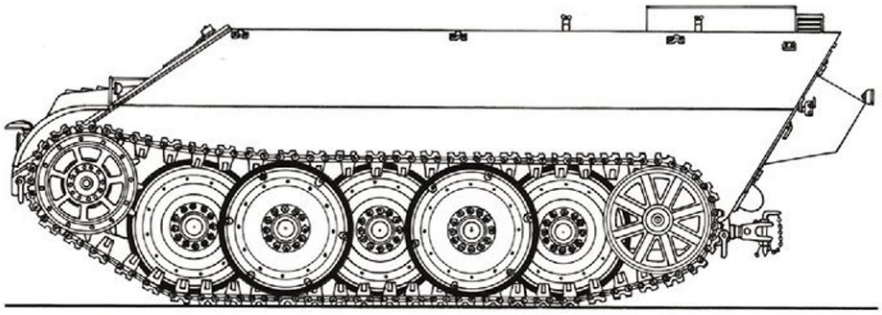


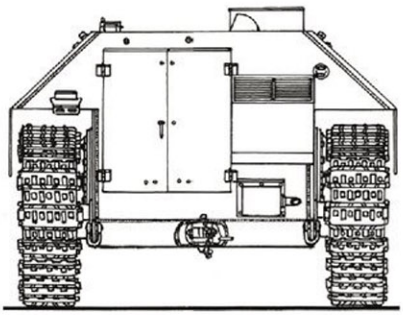


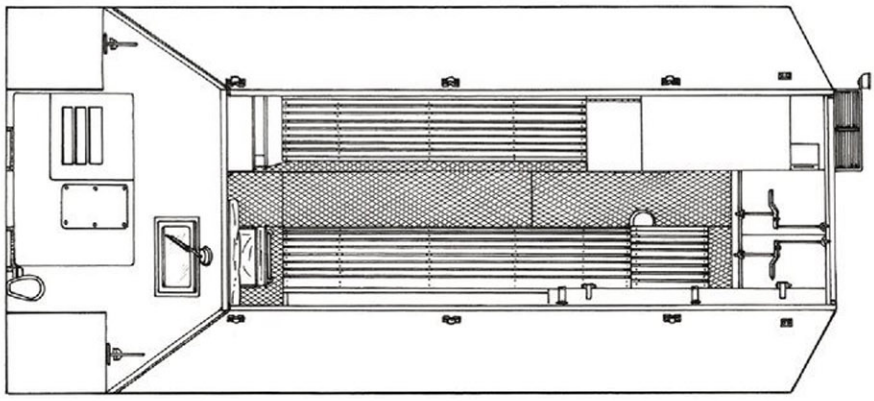


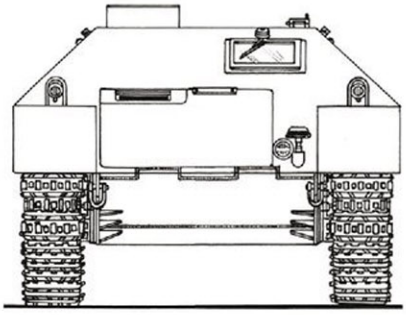


## *Mehrzwegfahrzeug* "Kätzchen" (Auto-Union) Prototype 1/48°

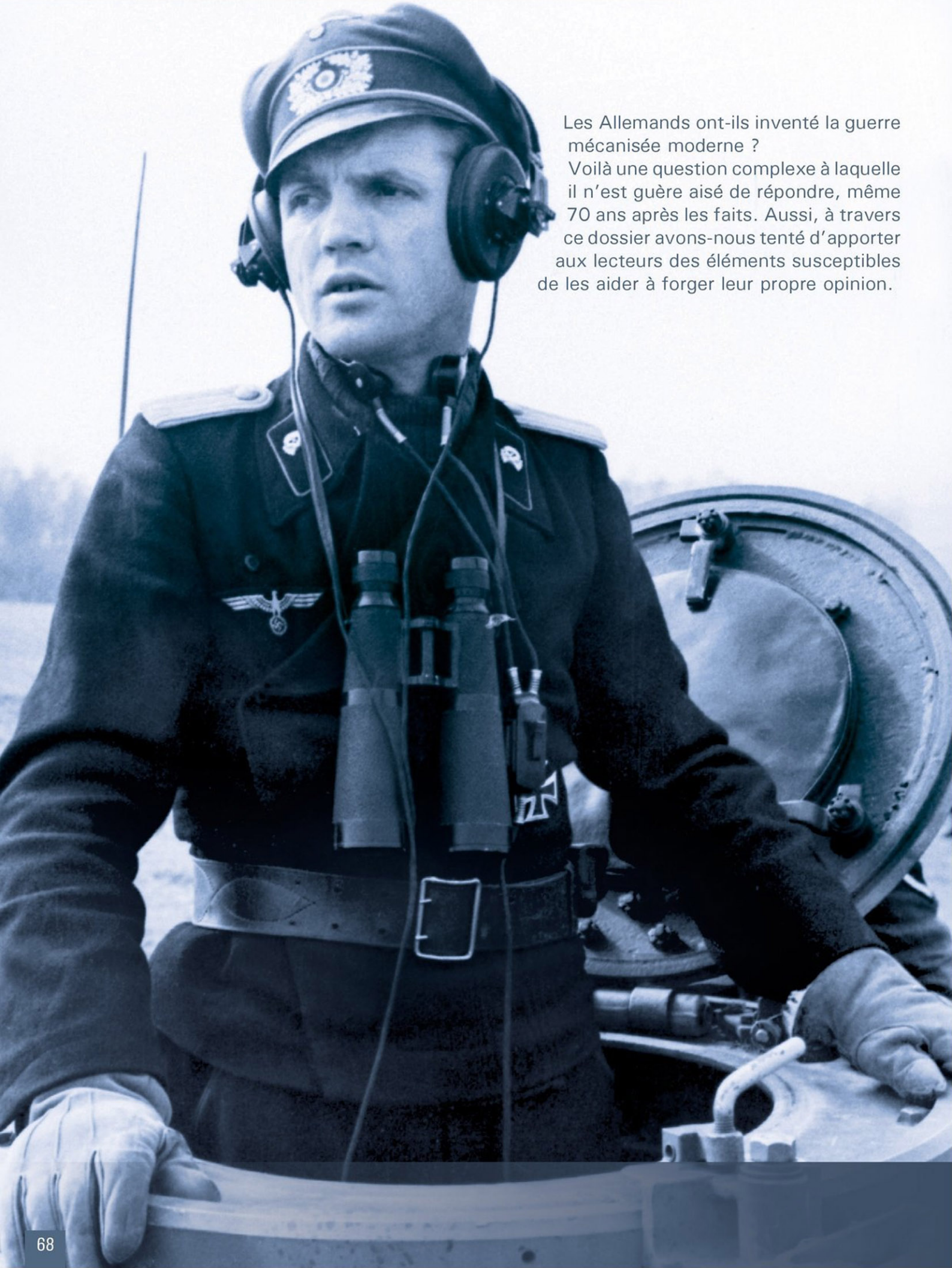








## *Mehrzwegfahrzeug* "Kätzchen" (MAN) 1/48°



Les Allemands ont-ils inventé la guerre mécanisée moderne ?

Voilà une question complexe à laquelle il n'est guère aisé de répondre, même 70 ans après les faits. Aussi, à travers ce dossier avons-nous tenté d'apporter aux lecteurs des éléments susceptibles de les aider à forger leur propre opinion.

Une chose est certaine, le « *Blitzkrieg* » émerge de la pensée d'un homme : Heinz Guderian. Bien sûr, l'Allemand n'est pas le premier à s'être penché sur la guerre de mouvements, d'autres avant lui ayant compris que les grandes offensives blindées constitueraient la clef des victoires futures et que la coopération avec l'aviation serait primordiale. Liddell Hart, Fuller, Martel et Estienne ont fortement influencé Guderian mais force est de reconnaître que ce dernier a su synthétiser et perfectionner les théories de ses mentors afin de porter l'idée de « guerre-éclair » à sa forme la plus aboutie. En prônant le regroupement des chars en divisions indépendantes, censées percer le front adverse avec l'appui de l'aviation dans le but d'ouvrir une brèche à l'infanterie et de « cisailler » les arrières ennemis, Guderian a initié l'emploi de la division blindée et, de fait, est entré dans l'Histoire comme un grand théoricien militaire. La modernité de sa pensée est d'autant plus exceptionnelle qu'elle s'est forgée au contact d'une *Reichswehr* partant du néant après la défaite de 1918. Démunie de chars par le « *Diktat* » de Versailles mais dynamisée par les réformes de Seeckt, Lutz et Guderian, l'Armée allemande va entamer un apprentissage de 21 ans dans un domaine délaissé par les vainqueurs « d'hier » engoncés dans des poncifs hérités de la Der des Ders : celui de la guerre mécanisée. Il s'agit là d'un progrès remarquable au regard des limitations imposées par Versailles et des faibles moyens motorisés de la *Reichswehr* jusqu'en 1935.

Bien qu'équipées de matériels relativement peu performants, les *Panzer-Divisionen* vont dominer le champ de bataille quasiment sans interruption de septembre 1939 à octobre 1942. C'est durant cette période riche en victoires que le « *Blitzkrieg* » va s'affirmer comme le véritable point de départ de la guerre moderne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Les raisons ? En premier lieu, les *Panzer-Divisionen*, mobiles et autonomes – puisque jouissant de leurs propres unités d'appui et de soutien – sont systématiquement utilisées sur les *Schwerpunkte* lors des phases offensives. Le front ennemi enfoncé, plus rien ou presque ne peut les arrêter dans leur exploitation. Appuyées par l'aviation avec laquelle elles sont en contact radio permanent, les divisions cuirassées sèment la destruction dans la profondeur du dispositif de l'ennemi, désorganisent ses arrières et ouvrent la voie aux *Infanterie-Divisionen*. Seule l'Armée rouge saura profiter de l'étendue du territoire russe pour juguler l'avance des *Panzer-Divisionen*. Deuxièmement, celles-ci sont caractérisées par un style de commandement révolutionnaire laissant aux chefs d'unités une importante marge d'initiative optimisée par la radio et la reconnaissance aérienne. Enfin, tout est fait pour assurer la rapidité d'exécution des manœuvres blindées qui doivent déstabiliser l'adversaire et lui enlever toute opportunité de se ressaisir. Si l'on ajoute à cela le recours possible aux parachutistes pour s'assurer le contrôle des ouvrages d'art et des carrefours stratégiques, comme ce fut le cas le 10 mai 1940, l'on comprend mieux la dimension interarmes et innovante du « *Blitzkrieg* ». Au final, il apparaît que ces éléments, pris séparément, ont été perçus et préconisés par les penseurs militaires alliés les plus visionnaires de l'entre-deux-guerres. Mais, la touche de modernité apportée par les Allemands est d'avoir su combiner l'intégralité de ces préceptes en une doctrine globale offensive et d'avoir fait la démonstration sur le terrain de sa redoutable efficacité.

Or, paradoxalement, l'Allemagne ne commence à disposer de matériels blindés modernes et adaptés à l'offensive qu'à partir de l'année 1943, alors même que la *Wehrmacht* bascule sur la défensive. Fruits des enseignements des années victorieuses du « *Blitzkrieg* », ces véhicules affichent une modernité indéniable, certains constituant même une véritable révolution technologique. En effet, que dire de plus d'engins tels que le Panther, la Puma ou encore le Wirbelwind, sinon qu'ils resteront les meilleurs de leur catégorie jusqu'à la capitulation du *Reich* ? Et encore, les derniers mois de la guerre voient-ils les recherches des ingénieurs allemands porter sur les viseurs et projecteurs infrarouges pour leurs Panther, le missile antichar filoguidé X-7 Rotkäppchen, les lance-roquettes antichars *Panzerfaüste 150* et *250* – qui inspireront directement les Soviétiques pour leur RPG-2 – et le lance-roquettes antiaérien portable Luftfaust, ancêtre du Stinger. Autant d'armements qui auraient pu équiper les *Panzer-Grenadiere* qui ont commencé à percevoir leurs premiers Sturmgewehr 44 munis de lunette infrarouge (!) dès le début de l'année 1945 et dont la puissance de feu repose toujours sur la remarquable mitrailleuse MG-42, encore en dotation dans de nombreuses armées de l'OTAN, sous le nom de MG-3. En définitive, l'on peut estimer à environ deux ans l'avance doctrinale des Allemands dans le domaine des chars de 1943 à 1945 mais il serait réducteur et peu objectif d'affirmer qu'ils ont tout inventé et que leurs matériels étaient systématiquement supérieurs à ceux des Alliés. Il est vrai que ces derniers vont apprendre très vite au regard des piètres résultats que leurs divisions blindées obtiennent face aux *Panzer-Divisionen*. Dès 1941, l'Armée rouge possède un char qui surclasse tous les engins de la *Panzerwaffe* : le T-34/76. Les Allemands ayant réagi en introduisant le Tiger et le Panther, les Soviétiques continuent sur la bonne voie en généralisant les chars à blindage incliné comme le T-34/85 et le JS-2m, ce alors que les Allemands poursuivent la production du *Panzer IV* dont la conception remonte à 1935 ! Mieux, l'Armée rouge étudie le développement du char T-44 dont l'évolution ne sera rien de moins que le célèbre T-54 ! Et les Alliés occidentaux ne sont pas en reste puisque le Centurion, arrivé quelques semaines trop tard pour participer au conflit, apparaît aujourd'hui comme l'engin qui aurait pu « damer le pion » au Panther. Autre exemple, si les chenillés de déminage télécommandés *Sd.Kfz. 302* Goliath des *Panzer-Pioniere* constituent une innovation intéressante, elle n'en demeure pas moins mineure au regard des « *Hobart Funnies* » de la *79th Armoured Division* britannique élaborés pour le Jour-J et qui sont, eux, les ancêtres en droite ligne des blindés du Génie des Armées d'aujourd'hui. Quant aux Kätzchen, force est de reconnaître que l'Armée française disposait dès le début de 1940 des voitures blindées de chasseurs portés VBCP Lorraine 38L, en attendant une version plus aboutie destinée aux divisions cuirassées. Qu'en aurait-il été, en 1944-45, si la France s'était maintenue dans la guerre ?

À la lumière de ces éléments, la modernité de la *Panzerwaffe* est à relativer. Alors qu'Américains et Soviétiques produisent par pur pragmatisme des chars et des engins de qualité moyenne en quantité massive, les usines allemandes ne parviennent plus à alimenter les *Panzer-Divisionen* en matériels modernes, celles-ci comptant toujours, en 1944, une *Abteilung* de *Panzer IV* et un parc de véhicules logistiques hétéroclite. Les efforts de standardisation interviendront trop tard avec la « famille » des Panther, Jagdpanther, Flakpanther, etc., et celle des chenillés de transport de troupes Kätzchen et semi-chenillés *sWS* capables de les suivre.

La Seconde Guerre mondiale, conflit moderne s'il en est, s'est jouée dans les usines. En définitive, et c'est là la raison première de leur défaite, les Allemands n'ont pas compris que la guerre moderne se gagnerait sur un champ de bataille qu'ils ont longtemps délaissé, celui de l'industrie. Ironiquement, c'est parce que Guderian et consorts savaient que les limitations industrielles et économiques du *Reich* joueraient contre lui, comme ce fut le cas en 1914-18, qu'ils s'étaient mis à la recherche d'un moyen rapide de gagner les guerres à venir. Ce moyen ? Le « *Blitzkrieg* » ! ■

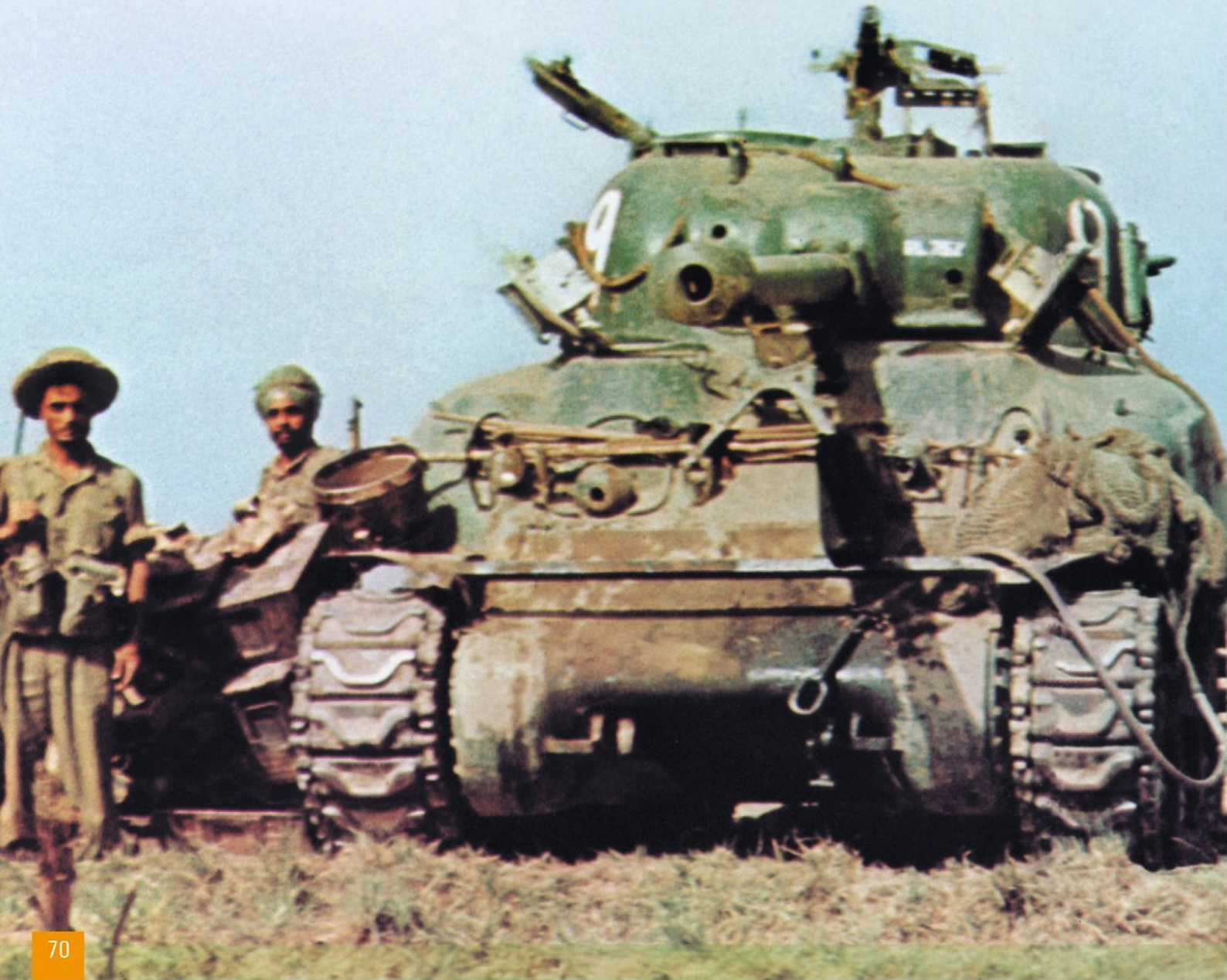
# CONCLUSION

# Khem Karan et Chawinda

Par Laurent Tirone

## TOURNANTS DE LA GUERRE INDO-PAKISTANAISE DE 1965

**Les batailles de Khem Karan et de Chawinda marquent les points d'orgue de la brève mais violente seconde guerre indo-pakistanaise de 1965. Considéré par nombre d'observateurs avertis comme la plus grande bataille de chars depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce double d'affrontement va voir s'opposer 1 700 machines indiennes à plus de 600 engins pakistanais !**



En août 1947, l'accession à l'indépendance de l'Inde, ex-colonie britannique et nouvelle république laïque en attente d'une constitution – dont elle se dotera en 1950 – s'accompagne de la création d'une république islamique, le Pakistan, qui à l'époque se trouve être divisée en deux parties : le Pakistan occidental, où se situe sa première capitale, Karachi, et le Pakistan oriental qui, après la guerre de 1971, gagnera à son tour son indépendance – fortement aidé en cela par l'Inde – et qui deviendra le Bangladesh. Sur le plan humain, la partition entre l'Inde et le Pakistan jette 12 millions de personnes sur les routes du sous-continent indien, entraînant par là même l'un des plus grands mouvements migratoires de l'Histoire. Toutefois, au-delà de ces drames, demeure une épineuse question : celle des principautés indépendantes gouvernées par des *Maharadjah*. Elle doit faire l'objet d'un règlement séparé et négocié, en fonction de la religion dominante parmi les populations locales et du pays avec lequel ces monarchies partagent une frontière.

Gouverné par un *Nawab* [équivalent à un *Maharadjah* mais de confession musulmane - NdlR], le richissime Cachemire, qui se trouve être à majorité islamique, ne désire rentrer dans le giron d'aucun des deux « nouveaux » pays. Pourtant, dès l'automne 1947, le pouvoir princier vacille lorsqu'une révolte éclate dans l'ouest du Cachemire, du fait de l'arrivée massive de tribus pachtounes en provenance d'Afghanistan. Sentant la situation lui échapper, le *Nawab* demande à l'Inde de mater la rébellion. En contrepartie, le 26 octobre, le prince signe avec New Dehli l'*Instrument of Accession*, traité rattachant officiellement le Cachemire à l'Inde. Karachi, dont l'intérêt porté au Cachemire n'est ignoré de personne, intervient alors militairement. Les affrontements sont stoppés par une résolution des Nations Unies datée du 1er janvier 1949. Aux termes d'un conflit ayant fait plus de 500 000 morts, le Cachemire est coupé en deux. L'Azad Cachemire musulman est administré par le Pakistan, tandis que le Jammu-et-Cachemire, à majorité hindoue, devient une province indienne.

## VERS LA GUERRE DE 1965

La situation demeure cependant explosive. Au point d'ailleurs que l'intervention militaire chinoise d'octobre 1962 ravive cruellement les tensions. Pékin envahit le Jammu-et-Cachemire pour s'emparer d'une partie du territoire appelé Aksaï-Chin. Un cessez-le-feu est décrété en novembre 1962 mais le mal est fait. Car il ne fait aucun doute que la piètre prestation de l'Armée indienne face à la machine de guerre chinoise est apparue si criante qu'elle a conforté les Pakistanais dans leur volonté de mettre la main sur ce qu'il reste du Cachemire indien. En résumé : puisque l'Inde est faible, le moment de frapper est venu !

En décembre 1963, le vol d'une relique sacrée dans une mosquée du Jammu-et-Cachemire – dans des conditions si mystérieuses que l'intervention de « barbouzes » pakistanaises semble plus que probable – provoque une vive agitation au sein des populations d'obédience musulmane.

Sherman Firefly appartenant à l'Armée pakistanaise. Si les divisions blindées indiennes et pakistanaises possèdent des matériels modernes, comme des Centurion britanniques ou des M47 et M48 américains, elles alignent aussi beaucoup de chars périmés et surtout usés jusqu'à la corde. À l'instar des autres modèles de Sherman utilisés par les deux belligérants, ce Firefly date en effet de la Seconde Guerre mondiale ! Plus de 20 ans après la fin des hostilités en Europe, l'engin est encore déployé en première ligne sur le continent asiatique. Droits réservés.

## L'ÉTAT DES FORCES BLINDÉES

Depuis le cessez-le-feu de janvier 1949 leur ayant été imposé par les Nations Unies, Inde et Pakistan se sont acharnés à bâtir des forces armées capables de repousser les attaques adverses. Bien que l'ossature des troupes des deux belligérants soit principalement constituée de divisions d'infanterie, les blindés y sont présents en nombre. Ainsi, pour ses quinze régiments de cavalerie, le Pakistan ne compte pas moins de 230 M47 et 202 M48. Ces chars modernes sont épaulés par des machines plus anciennes, à l'instar des 200 Sherman – à canon de 76mm ou *17 Pounder* – et des 150 Chaffee dont le pays dispose. Des escadrons de chasseurs de chars sur M36B1 sont aussi disponibles. Ce parc mécanisé est majoritairement ventilé au sein de deux grandes unités cuirassées. À noter qu'en 1965, seule la 1e Division blindée est opérationnelle, la 6e étant encore en cours de formation. En outre, les officiers et les équipages pakistanais œuvrant sur Patton ont bénéficié d'une solide instruction dispensée à l'*US Army Training Center* de Fort Knox. L'ensemble est donc cohérent, correctement armé et bien entrainé.

En face, les unités blindées indiennes alignent 164 AMX-13 et 188 Centurion *Mk. 3*. Le reste des unités de cavalerie déployées par New Dehli est composé de Sherman – principalement des Firefly hérités de l'Armée britannique – et de chars légers M3A3. La plupart de ces engins sont répartis dans de petites formations de cavalerie à la puissance de feu modeste. Pour contrer la menace pakistanaise, les Indiens peuvent toutefois compter sur leur unique division blindée, la *1st Armoured Division* « Black Elephant ». Également appelée « Fakhr je Hind », elle est équipée de Centurion et de quelques « 13 tonnes » français.

Le Pakistan voit alors dans ces troubles un désaveu des autorités indiennes. En janvier 1965, l'Armée pakistanaise se lance dans une guerre larvée avec son voisin, violant à plusieurs reprises la frontière indienne. Ces raids limités, qui ont valeur de tests quant à la réactivité indienne, n'inquiètent pas outre mesure les autorités concernées, d'autant que ces affrontements de faible envergure se déroulent dans un secteur non-stratégique. Toutefois, pour les Pakistanais qui continuent à déstabiliser la région, le manque de réaction de la part de New Delhi est à traduire différemment. De fait, il constitue pour eux le signe évident que l'Inde n'a pas récupéré, militairement parlant, de son affrontement avec la Chine. Il va donc s'agir de profiter de la faiblesse de l'ennemi, si possible dans les meilleurs délais. C'est dans cette logique qu'en juin 1965, le Pakistan pousse la guérilla cachemirie à se soulever massivement, cette rébellion devant servir de prétexte à une intervention armée de la part de Karachi. La pression monte progressivement entre les deux nations jusqu'au 5 août 1965, jeudi durant lequel l'Armée pakistanaise, associée à des cachemiris indépendantistes, lance l'opération « Gibraltar » qui a pour but de conquérir par la force le Cachemire indien. Une fois encore, cette région du monde se retrouve plongée dans l'effroi et le désarroi.

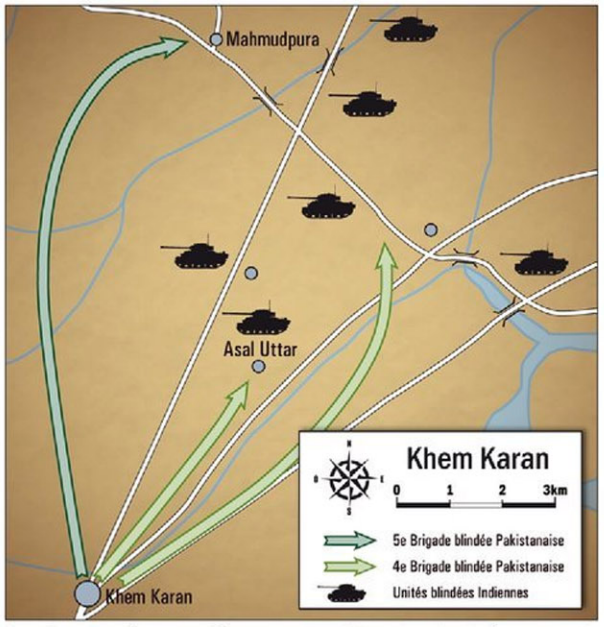
Alors que l'Armée indienne boucle les frontières tout en essayant de réprimer la rébellion qui secoue la province, les soldats pakistanais passent à l'action. Convaincu de l'inefficacité indienne, l'état-major pakistanais ordonne à 33 000 de ses combattants de pénétrer en zone ennemie et de marcher vers le Jammu-et-Cachemire. Surpris, les gardes-frontières opposent une résistance symbolique avant de s'enfuir. À l'opposé des pronostics pakistanais, New Dehli ne tarde pourtant pas à réagir et les Indiens lancent une puissante contre-offensive pour prendre le contrôle du col stratégique de Haji Pir situé à 8 kilomètres à l'intérieur du territoire pakistanais. Dès lors, c'est l'escalade ! En réaction, le Pakistan déclenche l'opération « Grandslam » pour s'emparer du pont d'Akhnoor ce qui, en cas de succès, permettrait d'isoler tout le sud-ouest du Cachemire. Le 1er septembre, les forces indiennes perdent pied. Le 2, l'Inde riposte violemment par des attaques aériennes. La réplique est immédiate et le Pakistan lance à son tour des raids aériens contre le Cachemire et le Pendjab. Le 5, dans le secteur d'Akhnoor, l'Armée pakistanaise s'enfonce de 25 kilomètres en territoire adverse. Au travers de cette manœuvre, les stratèges de Karachi espèrent attirer la seule division blindée indienne, la « Black Elephant », dans un piège mortel. Le traquenard ne fonctionne cependant pas, les Indiens préférant contre-attaquer au cœur du Pendjab pakistanais, vers Lahore et Sialkot.

### KHEM KARAN, TOMBEAU DES PATTON PAKISTANAIS

À l'aube du 6 septembre, la 1e division d'infanterie indienne appuyée par les trois régiments de chars de la 2e brigade blindée indépendante lance une offensive en direction de Lahore. Le rideau défensif pakistanais ne pouvant enrayer

▶ La propagande des deux pays présente les batailles de Khem Karan et de Chawinda comme d'immenses affrontements mettant en jeu des centaines de chars. La vérité est différente. Les états-majors des deux pays ont beaucoup de mal à manœuvrer de grosses formations blindées et les chars sont le plus souvent engagés par petits paquets. La plupart des combats sont menés par l'infanterie. De plus, les unités cuirassées s'avérant incapables de maintenir un rythme soutenu sur plusieurs jours, bien souvent, ce sont les fantassins qui, seuls, poursuivent les assauts. Pour les combattants indiens comme pakistanais, « l'héritage » colonial anglais est plus que perceptible, aussi bien au travers des effets vestimentaires que des armes. Ici, un Lee Enflied et un Bren, datant l'un et l'autre de la Seconde Guerre mondiale.

Sauf mention contraire, toutes photos : Courtesy Bharat-Rakshak




la poussée indienne, les hommes se replient derrière le canal Ichhogil. Sous la pression ennemie, le génie fait sauter les ouvrages d'art qui ne peuvent être défendus. Bloquées sur l'autre berge, les troupes indiennes lancent quelques assauts décousus mais échouent à franchir l'obstacle. L'état-major pakistanais voit alors dans cette situation une opportunité à saisir pour détruire les unités indiennes qui s'accumulent dans le secteur de Kasur. Pour ce faire, la 1e division blindée est dépêchée sur zone. Les officiers pakistanais imaginent alors une manœuvre d'enveloppement par le sud devant les faire déboucher sur les arrières des Indiens. Martelés et fixés sur leur flanc gauche, bloqués par les canaux sous les coups de la 1e division blindée, ceux-ci sont voués à une défaite certaine… En théorie, du moins ! Mais les canaux et les méandres de la rivière Rohi Nala, qui doivent prendre au piège les Indiens, forment aussi des obstacles dont les équipages des chars pakistanais doivent eux-mêmes triompher s'ils veulent mener à bien leur mission. Les opérations débutent à un rythme satisfaisant mais l'avance pakistanaise est ralentie au fil de la journée. Les éléments d'éclairage, évoluant en pointe, n'arrivent dans le secteur de Khem Karan que le 7. Sans attendre, les M47 et M48 Patton sont lancés contre le dispositif défensif indien pour en évaluer la solidité. Donnés sans grande conviction, ces coups de sonde sont inopérants. Le lendemain, Patton et Chaffee s'élancent pour une reconnaissance en force vers Mahmudpura. Or, pour prévenir toute mauvaise surprise dans ce secteur, les Indiens ont inondé les plaines avant de se replier de quelques kilomètres. Faisant fi de tout principe de précaution, les chefs pakistanais, appâtés par l'illusion d'une victoire facile, ne prennent pas le temps de se réorganiser et poussent leurs équipages vers l'avant ; où l'art et la manière de s'enferrer dans un piège ! Embourbés et pris sous le feu des antichars, les assaillants sont contraints de se retirer en laissant plusieurs de leurs blindés sur le terrain.

Pour sa part, l'état-major indien tire rapidement les enseignements de cet engagement : le secteur est certes favorable à une attaque de chars mais il est aussi propice aux embuscades, d'autant que l'ennemi ne semble pas spécialement faire œuvre de prudence ! Les mêmes causes produisant les mêmes effets, les généraux de New Dehli vont logiquement se mettre à la recherche d'un nouveau secteur pour accrocher l'ennemi tout en étant en position de force. Et ils ne vont pas chercher bien longtemps… La plaine située au nord de Khem Karan est parcourue par de nombreux cours d'eau, des digues et des canaux. Des destructions ciblées peuvent facilement l'inonder et rendre le terrain impropre à de vastes déploiements de troupes mécanisées. En outre, les champs de canne à sucre constituent autant de couverts où des chars peuvent être camouflés. *Acta est fabula*, la pièce semble jouée d'avance !

Se faisant, les Indiens positionnent quatre escadrons de Centurion et de Sherman Firefly issus de la 2e brigade blindée indépendante selon un dispositif en forme de fer à cheval pour couvrir les approches et surtout toutes les pénétrantes. Canalisés par le terrain détrempé, les tankistes pakistanais n'auront pas d'autre choix que de venir buter contre cette sorte de mur antichar. Les autres escadrons indiens sont ventilés au sein des unités d'infanterie défendant les ponts situés dans le secteur nord de la rivière Rohi Nala où l'arrivée du 12e de cavalerie pakistanais inquiète. Les timides tentatives de cette unité pour percer pourraient en effet se révéler n'être que des feintes pour endormir la méfiance des défenseurs, des préambules à une attaque de plus grande envergure. Enfin, un dernier escadron de chars est affecté en renfort à la 4e division d'infanterie qui tient le village d'Asal Uttar. Cette unité n'est en effet équipée que de quelques jeeps emportant des canons sans recul de 106mm et des bazookas, une puissance de feu jugée – à juste titre – insuffisante pour arrêter une charge de Patton. Le chef de corps de la 2e brigade blindée indépendante donne des instructions très précises concernant les modalités d'ouverture du feu. Habilement camouflés dans les cannes à sucre, les chars indiens doivent attendre le dernier moment pour engager leurs adversaires pakistanais. Tout est prêt pour « l'ouverture du bal ».

▲ Ce soldat équipé d'un vieux pistolet-mitrailleur Sten patrouille sur une route montagneuse du Cachemire. Les premiers combats se déroulent dans les montagnes, lorsque l'Armée pakistanaise lance des incursions limitées en territoire indien pour « tester » son adversaire. Ces escarmouches vont convaincre Karachi, à tort, que l'Armée indienne ne s'est pas remise de son affrontement contre la Chine.

▼ Patton pakistanais détruits photographiés par les Indiens. Les officiers pakistanais sont formés dans les écoles militaires américaines comme l'*US Army Training Center* de Fort Knox. Les équipages et les cadres bénéficient d'une solide formation qui contraste avec l'incompétence des états-majors incapables de coordonner leurs grandes formations blindées. Les généraux engagent ainsi leurs chars, sans aucune imagination, allant jusqu'à répéter plusieurs fois le même assaut infructueux !

▶ Ce M47 pakistanais a succombé sous les coups des Centurion indiens du *18th Cavalry*. Si les pertes indiennes et pakistanaises peuvent paraître élevées, il convient de préciser que la plupart des engins perdus le seront sur pannes mécaniques et autres accidents liés au terrain, principalement des embourbements. De plus, une bonne partie des M47 et M48 Patton pakistanais vont être abandonnés intacts par leurs équipages, suite à de simples pannes d'essence. Lors de la guerre de 1965, les carences en matière de tactiques de combat, de doctrine d'emploi des chars et de logistique sont partagées par les deux Armées ! Ceci n'empêchera ni l'une ni l'autre de revendiquer une victoire sans appel sur l'ennemi...

Manquant de coordination et de détermination, les attaques pakistanaises, qui seront répétées jusqu'au 9 septembre selon un schéma tactique toujours identique, se révèlent d'emblée inefficaces face aux défenses indiennes. En outre, les chasseurs-bombardiers indiens portent des coups dévastateurs aux trains logistiques pakistanais qui ne parviennent plus à approvisionner les unités blindées. Chaque Patton ne dispose plus que de 30 obus et les réserves de carburant sont si limitées qu'une opération d'envergure est désormais impossible. Une situation inquiétante car l'état-major pakistanais tente de maintenir la pression sur les Indiens. Pour ce faire, le 10 septembre, le général Nasir Ahmed Khan ordonne à la 4e brigade blindée de monter à l'assaut du village d'Asal Uttar. Escortés par des fantassins, les M47 et M48 s'élancent à travers les champs de canne à sucre. L'artillerie indienne écrase alors les blindés sous un déluge d'obus. Si les chars d'origine américaine ont peu à craindre d'un tel traitement, ce n'est pas le cas des troupes d'accompagnement qui sont décimées. Des tirs de mitrailleuses finissent de séparer les Patton de l'infanterie. Les engins pakistanais sont alors la proie des « casseurs de chars » indiens. Tirées à courte portée par les canons de 106mm, les machines s'embrasent les unes après les autres. Un régiment blindé pakistanais tente alors une manœuvre de contournement par l'est du village mais il se retrouve pris au piège dans la plaine inondée. Enlisés, les chars sont détruits comme à la parade par les artilleurs indiens qui ouvrent le feu en tir tendu et les chars embusqués. Littéralement décimée, la 5e brigade blindée, enfin ce qu'il en reste, décroche en catastrophe.

Simultanément, la 5e brigade blindée pakistanaise tente d'attaquer le flanc droit des forces indiennes dans le secteur de Mahmudpura. Ayant remarquablement anticipé les intentions ennemies, les Indiens ont là aussi inondé les terres. Bloqués, les Patton subissent le jeu de l'artillerie et des chars embossés dans le secteur. Les Indiens interceptent alors cet échange radio entre le commandant de la brigade (BC) et le commandant divisionnaire (DC) :

BC: « *Il n'est pas possible d'avancer en raison de la forte résistance ennemie. Nous subissons de lourds bombardements*. »

DC: « *Il est important que l'avance se poursuive ! Par conséquent, au nom de l'Islam, du Pakistan et de l'Hillale Jurat, je vous commande d'aller de l'avant !* »

BC: « *Je ferai de mon mieux mais les choses étant ce qu'elles sont, je ne sais pas comment diable je vais pouvoir faire ! L'ennemi a déclenché un barrage d'artillerie et nous ne pouvons avancer.* »

DC: « *Allez de l'avant ! Rejoignez immédiatement vos objectifs !* »

BC: « *Je ne peux pas me déplacer ! Les Indiens sont devant moi.* »

DC: « *Venez me voir immédiatement !* »

BC: « *Où dois-je aller ? Je ne sais pas où vous êtes.* »

DC: « *Déplacez tout droit et tournez à droite.* »

BC: « *Savez-vous où je suis ? Si je tourne à gauche, les Indiens sont devant moi et si je tourne à droite l'artillerie va nous tailler en pièces. Où dois-je aller et comment ?* »

Sherman Firefly *Mk. IC Hybrid*
Unité inconnue
Armée pakistanaise, septembre 1965

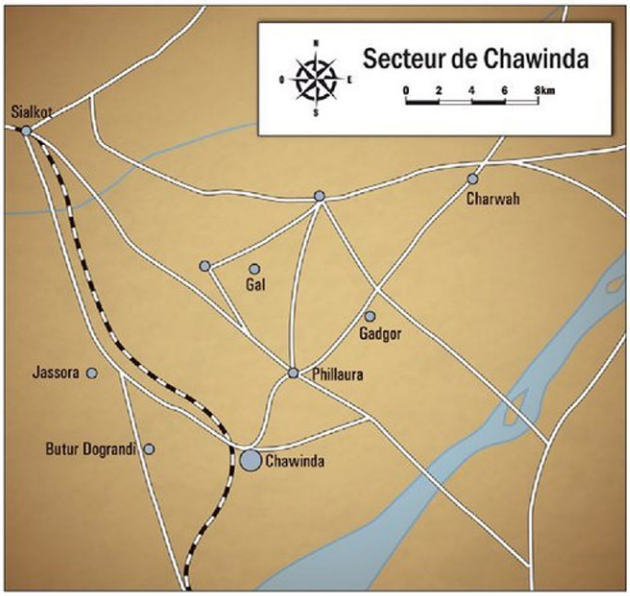
Note : le camouflage était obtenu par un mélange de peinture jaune et de terre sèche appliquée sur un fond « vert britannique ».

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2008

DC: « *Tournez à droite jusqu'à ce que vous atteigniez la route, suivez-la et vous me trouverez au poste n°36.* »
Le commandant de la brigade ne trouvera jamais le poste n°36… La confusion est en effet à son comble lorsqu'une jeep indienne « allume » le char de commandement du général pakistanais, tuant tout l'équipage. À la tombée de la nuit, le champ de bataille allant de Khem Karan à Asal Uttar est jonché des carcasses de 97 chars pakistanais dont plus de soixante M47 et M48. L'hécatombe est telle que les Indiens surnomment le secteur « *Patton Nagar* » ou le « cimetière de Patton ». Outre les pertes matérielles sévères, la 1e division blindée pakistanaise a perdu son commandant, un général de brigade, et six chefs de corps morts ou capturés. De leur côté, les Indiens affirment n'avoir laissé sur le terrain que douze chars lors de ces combats.

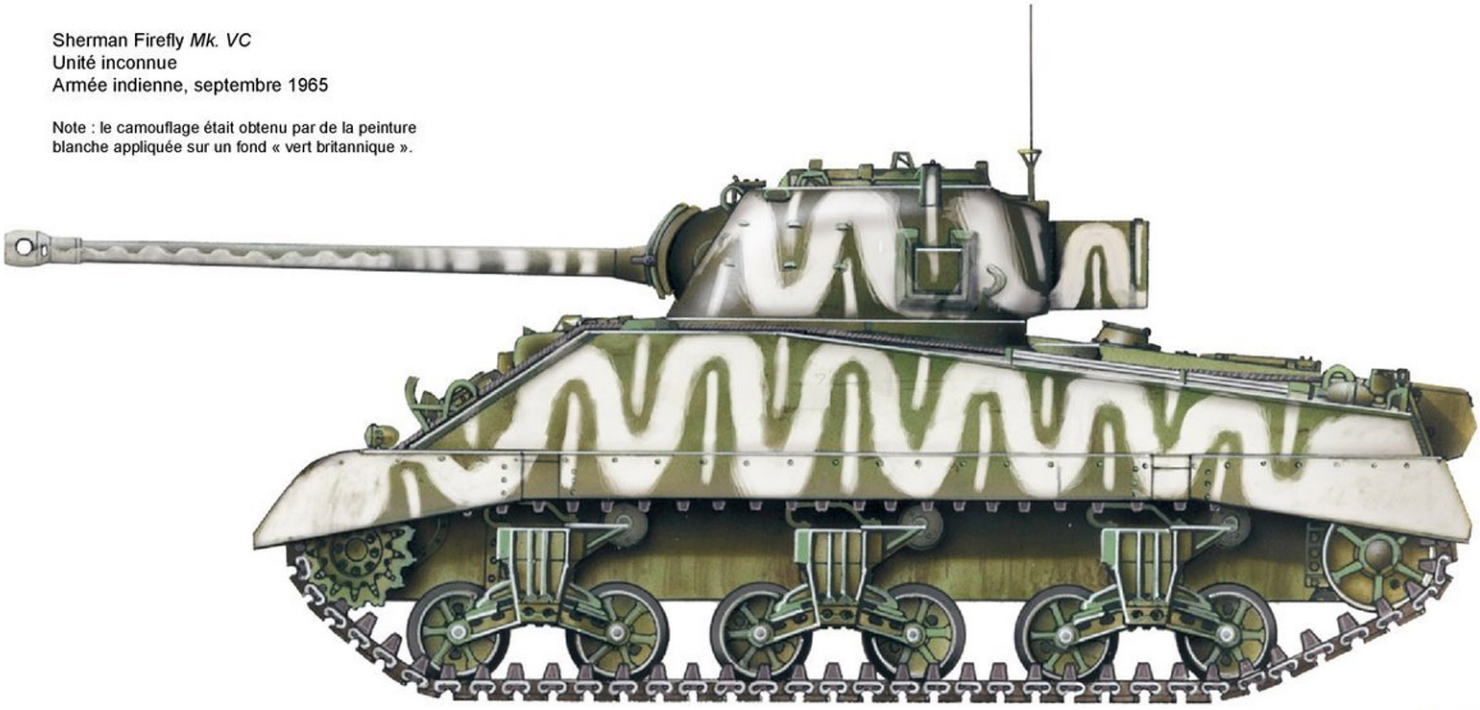
## CHAWINDA, TOMBEAU DES CENTURION INDIENS

L'écrasement de la 1e division blindée pakistanaise par les Indiens ne doit pas faire illusion car ces derniers sont toujours bloqués devant le canal Ichhogil. Et, tant que cette coupure humide n'est pas franchie, il n'est guère envisageable de marcher sur leur objectif, la cité de Lahore. L'état-major indien décide alors de lancer l'opération « Nepal ». Bloqués dans le secteur de Khem Karan, les Indiens veulent faire porter le poids de leur attaque sur le secteur de Sialkot. L'objectif est d'isoler la ville du reste des forces pakistanaises stationnées dans la localité de Chawinda, en s'emparant de la seule voie de communication reliant les deux villes, la « *Grand Trunk Road* ». La force de frappe sera fournie par le 1e corps d'armée indien qui comprend la 1e division blindée – la « Black Elephant » – la 14e division d'infanterie et la 6e de montagne. Les colonnes d'assaut doivent partir des positions conquises par les Indiens le 7 septembre pour isoler Sialkot du gros des éléments de la 6e division blindée pakistanaise installée en hérisson autour de Chawinda. Du moins, c'est ce que croit l'état-major indien, dont les services de renseignement vont se montrer en-dessous de tout. Car, en réalité, la ville n'est défendue que par un unique régiment d'infanterie bien incapable de s'opposer à un assaut en règle. Au point qu'une attaque brusquée et immédiate aurait certainement fait tomber la ville en à peine une heure !
Toutefois, les mouvements de troupes et les préparatifs adverses n'échappent pas aux Pakistanais. Comprenant les intentions de l'ennemi, ceux-ci dépêchent dans l'urgence leur 7e division d'infanterie et deux régiments de chars de la 6e division blindée qui stationnaient en réalité dans le secteur de Chhamb. Les effectifs de ce duo d'unités s'élèvent à 135 blindés, dont une petite trentaine de Patton, le reste étant des Sherman. Un escadron indépendant de quinze M36B1 renforce l'ensemble. La majorité des Patton est regroupée au sein du 25e de cavalerie commandé par le lieutenant-colonel Nisar. C'est cette formation qui atteint la première Chawinda, tandis que le 1e corps d'armée indien se prépare encore à passer à l'attaque.
La 1e division blindée indienne se divise en deux colonnes. Formée de la 43e brigade d'infanterie appuyée par un régiment de chars, la première oblique vers le secteur de Gat tandis que la deuxième, constituée de la 1e brigade blindée, se dirige vers Phillaura. Prévenus, les avions d'attaque au sol pakistanais harcèlent les troupes indiennes. Si les chars ne subissent que peu de dommages, ce n'est pas le cas des camions de ravitaillement et de l'infanterie qui payent un lourd tribut aux aviateurs de la *Pakistan Air Force*. La région de Sialkot étant différente de celle de Lahore, l'humidité n'est plus qu'un lointain souvenir et les chars indiens se déplacent sur un terrain sec. Les blindés soulèvent des nuages de poussière qui ne peuvent échapper aux tankistes pakistanais du 25e de cavalerie. Pour le lieutenant-colonel Nisar, il ne fait plus aucun doute que l'offensive indienne va emprunter l'axe Charwah-Phillaura. Or, il se trouve en effet que les éléments de tête indiens atteignent bientôt la ville de Phillaura où ils sont embusqués par les Pakistanais. L'affaire se passe mal et les tankistes indiens se voient brutalement contraints de retraiter vers la localité de Gadgor. Désemparés, ils laissent quinze chars sur le terrain.




Sherman Firefly *Mk. VC*
Unité inconnue
Armée indienne, septembre 1965

Note : le camouflage était obtenu par de la peinture blanche appliquée sur un fond « vert britannique ».



▲ Officiers indiens posant devant un Sherman Firefly pakistanais « cassé » et incendié. Si ce blindé est évidemment inférieur à un Centurion doté d'une cuirasse, d'un moteur et d'un armement supérieurs, il conserve encore un potentiel de destruction non-négligeable grâce à son canon de *17 Pounder*. Il est vrai que l'Armée indienne aligne aussi des chars mal protégés comme des Sherman Firefly (!), quelques M24 Chaffee et des AMX-13. Tous sont vulnérables aux projectiles perforants du puissant 76,2mm anglais.

Le 11 septembre, les Indiens, qui ont décidé d'insister, engagent les Centurion du *Poona Horse Regiment* commandé par le lieutenant-colonel Tarapore. Et de nouveau, les chars se heurtent de plein fouet au 25e de cavalerie pakistanais renforcé par des canons sans recul. Le commandant indien en charge de l'offensive tombe dès les premières minutes de la bataille, alors même que l'engagement vire au chaos le plus total, dégénérant en un combat de rencontre au beau milieu d'une poussière omniprésente et étouffante. La visibilité est si mauvaise que les chefs de char ne peuvent plus identifier les engins passant à côté d'eux. Après douze heures d'une lutte acharnée, les Pakistanais se replient vers Chawinda pour panser leurs plaies et y attendre la prochaine offensive. Les Indiens, qui décrochent à leur tour, revendiquent la destruction de 67 chars; un score fantaisiste puisque supérieur aux effectifs engagés par les Pakistanais dans cette bataille ! Le 13, les *Poona* et *Hodson Horses* lancent de concert une attaque combinant chars et infanterie vers le village de Jassora. La bataille dure trois longues journées, dans des conditions climatiques éprouvantes. Le 16, pour débloquer la situation, le *Poona Horse* appuie de ses feux un bataillon d'infanterie qui tente de prendre le petit village de Butur Dograndi. Mais voici que les Centurion sont à leur tour pris pour cibles par les Patton du 25e de cavalerie. C'est d'une certaine manière « l'arroseur arrosé ». Et comme si la situation n'était pas assez difficile pour les Indiens, des « casseurs de chars » pakistanais ouvrent le feu avec des missiles antichars Cobra sur leurs machines. L'engin du lieutenant-colonel Tarapore est touché de plein fouet. Personne n'en sortira vivant. L'assaut est un échec sanglant. Epuisées, ayant subi de lourdes pertes, les formations blindées des deux camps sont incapables de poursuivre plus avant. Jusqu'au cessez-le-feu du 23 septembre 1965 demandé par les Nations Unies, les combats vont se limiter à de rares duels d'artillerie et à des accrochages sporadiques entre fantassins.

## ÉPILOGUE

Durant la bataille de Chawinda, qui comprend aussi les manœuvres autour d'Asal Uttar, l'Inde admet la perte de 128 de ses chars. Pour sa part, le Pakistan confirme avoir perdu 165 blindés, dont la moitié dans la débâcle d'Asal Uttar. Chacune des deux parties revendique avoir détruit 400 blindés adverses du fait des combats terrestres plus une centaine suite à des attaques aériennes. Des revendications excessives !

Le second conflit indo-pakistanais s'achève donc le 23 septembre 1965, sans que l'un des deux camps n'ait réussi à prendre l'ascendant sur l'autre. Après-guerre, des analystes et experts militaires occidentaux vont porter des jugements très durs à l'encontre des compétences des états-majors des deux armées. Pour le *Colonel* Brian Cloughley, de l'Armée britannique, la médiocrité et la faillite des officiers supérieurs – à l'échelon de l'état-major général, des corps d'armée et des unités blindées, notamment – est patente. Selon lui, le manque d'entraînement des équipages des chars et les carences des services de renseignement expliquent aussi les échecs des offensives indiennes et pakistanaises. L'excellence des commandants des petites unités et le courage de la troupe ne peuvent compenser l'incompétence des états-majors. Bien que puissantes, les unités blindées pakistanaises ne parviennent ainsi pas à faire la différence dans la région de Khem Karan, sur le territoire du Pendjab indien, face à des défenseurs retranchés dans des plaines inondées. Quant aux troupes blindées indiennes, elles marquent le pas dans la région de Sialkot, au Pendjab pakistanais, face à des formations pakistanaises pourtant numériquement inférieures. La guerre de 1965 se termine donc par un pat militaire. Et comme de juste, les belligérants n'en resteront pas là bien longtemps ! ■

M24 Chaffee
Unité inconnue
Armée pakistanaise,
septembre 1965

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2008

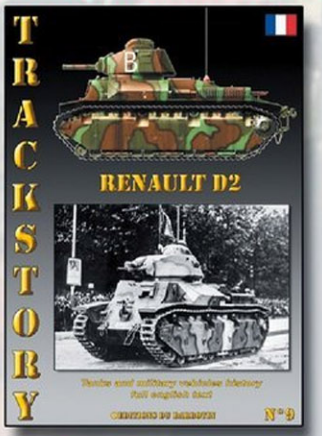
# EDITIONS DU BARBOTIN

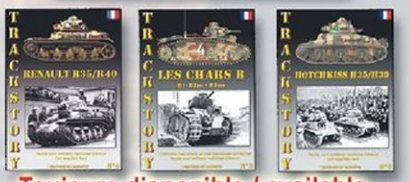
## DES COLLECTIONS UNIQUES DE MONOGRAPHIES

**Chaque monographie retrace l'histoire complète et détaillée d'un véhicule. De sa conception aux combats. Les ordres de batailles, les différentes versions, les pays utilisateurs, les marquages et les camouflages, etc... Collections au format 17,5 cm X 24,5 cm. Nombreux profils couleurs, photos d'archives pour la plupart inédites. Couverture pellicullée, dos carré cousu collé. Edition bilingue.**

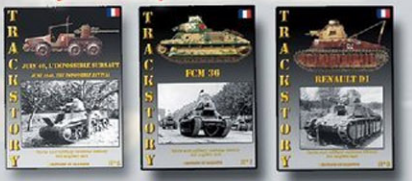
### TRACKSTORY
Les blindés français de 1940

Nouveau/ new : n°9 Renault D 2



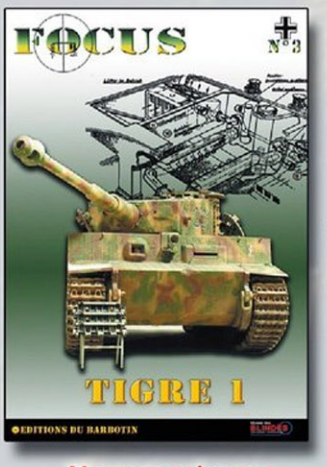

Toujours disponible / available



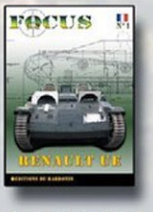

TRACKSTORY
n° 3 : Chars B1-B1 bis - n° 4 : Renault R35-R40
n° 5 : Juin 40 - n° 6 : Hotchkiss H35-H39
n° 7 : FCM 36 - n° 8 : Renault D1

### FOCUS

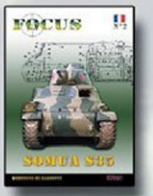
Photoscope complet d'un matériel avec historique, photos d'archives, profils et plus de 130 photos couleurs
44 pages, format 17,5 x 24,5 cm




Nouveau/ new
n° 3 : Tigre 1 (décembre 2008)




n° 1 : Renault UE




n° 2 : Somua S35

### CENTURYTRACKS
100 ans de chars et véhicules militaires

CENTURYTRACKS n° 2 : Sd.Kfz 251

CENTURYTRACKS n° 1
Les Shermans Français1943-1945

### MINITRACKS

Le seul magazine de modélisme militaire entièrement dédié aux petites échelles

Format A4, Dos carré collé,
72 pages couleurs, couverture pellicullée

**Commandez directement en ligne sur http://www.minitracks.fr**

## BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à nous envoyer avec votre règlement

**MINITRACKS** : 10.95 € par numéro + port ☐ Abonnement 4 numéros, 41.50 €(france), 46,50 € (CEE) ☐

**TRACKSTORY** et **CENTURYTRACKS** :14,50 € - **FOCUS** 9,95 € par n° commandé + port .... exemplaire(s) Total ☐

Nombre d'exemplaires commandés : Trackstory n°3☐ n°4☐ n°5☐ n°6☐ n°7☐ n°8☐ n°9 ☐

Centurytracks n°1 ☐ n°2☐ Focus n° 1 ☐ n°2☐ n° 3 ☐

**Focus n° 3 parution Décembre 2008*

** Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € par numéro commandé (others countries, please contact us).*

*Pour 3 n° commandés : frais de port 7,00 € (France) 9,00 € (CEE) / 4 n° fdp 9,00 € (France), 11,00 € (CEE) / 5 n° fdp 11,00 € (France), 15,00 € (CEE)*

Nom / Name : Prénom / First name :

n°, rue / Street, number :

Code Postal : Ville/City : Pays / Country :

Email : Téléphone / Phone :

**Je joins mon règlement / Payment by** :

**France uniquement** : Chèque bancaire Chèque postal Mandat postal VISA Eurocard Mastercard

**Autres pays /Others country** : VISA Eurocard Mastercard uniquement / only

Numéro de carte/ credit card number :

Expire le /Expiry date : Code de securité (3 derniers chiffres au dos de la carte) :

Nom du porteur /credit card holder's name : Date et signature :

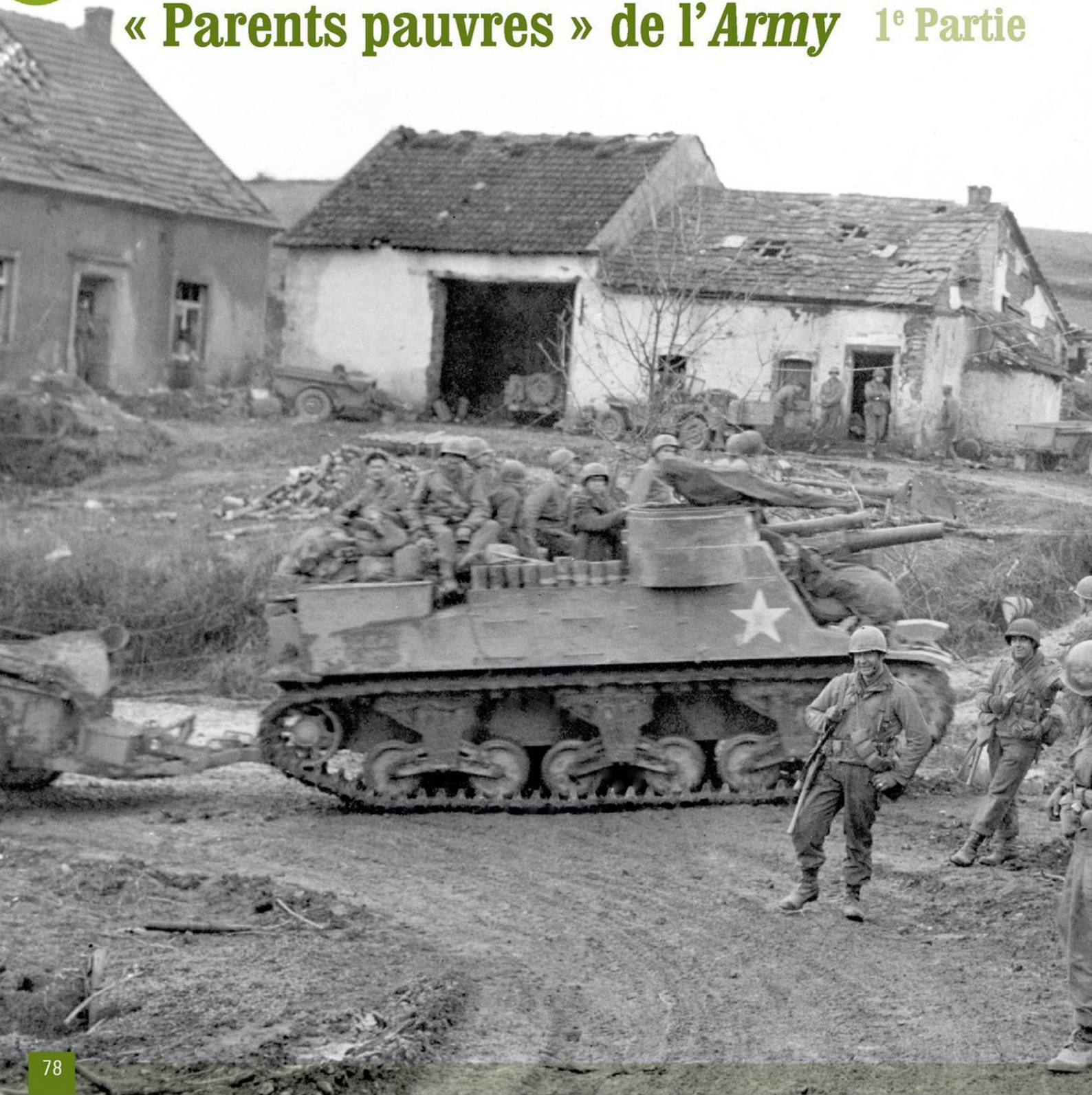
**Editions du Barbotin - 20, La Deniserie - 28240 Les Corvées Les Yys - France**
**Email : info@edbarbotin.com - boutique en ligne : http://www.minitracks.fr - ☎: (33) 02-37-49-84-76**

UNITÉ 1940-45

Par **Claude Gillono**

# Les *TANK BATTALIONS* AMÉRICAINS

## « Parents pauvres » de l'*Army* 1e Partie



À quoi les chars doivent-ils réellement servir ? À l'appui de l'infanterie ou bien à l'exploitation ? C'est la question, ô combien cruciale, que se posent les responsables de l'*US Army* au printemps 1940, alors même qu'ils sont confrontés aux époustouflants résultats obtenus par la *Wehrmacht* en Pologne puis en France.

Durant l'entre-deux-guerres, du fait d'une loi du Congrès remontant à 1920, les quelques centaines de chars dont disposent les Américains sont réservées à l'Infanterie. Les cavaliers, eux, n'ont droit qu'à des *Combat Cars*, qui ressemblent tout même furieusement à des chars. Comme de juste, ceux-ci ne rêvent que d'exploitation, de manœuvres de débordement et de chevauchées mécanisées sur les arrières ennemis et ne veulent pas entendre parler de l'appui d'infanterie. Or, à ce moment-là, Washington décide de constituer des forces armées cohérentes aptes au combat outre-mer, la participation des États-Unis au conflit paraissant inévitable, du moins en Europe. Il convient donc de trancher. Et comme il n'existe pas encore d'Arme Blindée indépendante, l'enjeu est d'abord de savoir quelle structure adopter pour l'emploi des chars. Justement, le « *Blitzkrieg* » fait pencher la balance en faveur de la création d'une telle Arme, mais les « barons » de l'Infanterie comme ceux de la Cavalerie n'y tiennent guère. Et si une Arme Blindée doit tout de même voir le jour, qui de l'Infanterie ou de la Cavalerie y sera-t-elle prédominante ?

Ce sera la seconde et cela explique le fait que, tout au long de la guerre, les *Separate Tank Battalions* ou bataillons de chars indépendants seront les parents pauvres de l'*US Army*, tant sur le plan quantitatif que sur les aspects qualitatifs de leur équipement. Fort heureusement, leurs responsables, comme ceux de l'Infanterie, que les tankistes auront la charge d'appuyer, sauront faire face.

## LA CRÉATION DES *TANK BATTALIONS*

Schématiquement, durant la Seconde Guerre mondiale, l'Armée américaine va déployer ses chars au sein de deux grands types d'unités : les divisions blindées et les bataillons de chars indépendants. La dénomination de ces derniers dévoile l'ambiguïté qui planera longtemps sur leur rôle tactique. Elle ne décrit en effet que leur statut et aucunement leur mission.

▼ M4A3 75 du *70th Tank Battalion* photographié à l'automne 1944, en *ETO*, précédant un vieux M7 Priest surchargé de fantassins et tractant un remorque M10. Ce bataillon est le plus ancien car il a été créé dès juillet 1940, *comme GHQ Tank Battalion.*

Sauf mention contraire, toutes photos : US Nara

Logiquement, ils devraient se consacrer à l'appui-feu de l'infanterie puisque l'exploitation des ruptures du front ennemi, théoriquement recherchées et obtenues par les divisions d'infanterie, est de la compétence des divisions blindées. Toutefois, dans les hautes sphères de l'*US Army*, stratèges et experts se déchirent quant à la mission devant leur être confiée. L'Infanterie exige, bien sûr, qu'ils s'emploient à l'appui de ses *GI's*. Cependant, les tenants de la Cavalerie au sein de l'*Armored Force* ainsi que l'influent *Commanding General* des *Army Ground Forces*, le *Lieutenant General* Lesley James McNair, ont d'autres projets pour les *Tank Battalions*. Les cavaliers y voient des sortes de « micro divisions blindées », à condition que les bataillons indépendants soient regroupés au sein d'*Armored Groups*. De fait, par ce biais, ils pourraient en conserver le contrôle direct. McNair, pour sa part, est favorable au rôle d'appui-feu de l'infanterie car cela permettrait de réduire le volume des effectifs des grandes unités envoyées outremer. En effet, dans la logique de l'officier, tout ce qui ne relève pas directement du rôle initial d'une division doit être assuré par des unités, typiquement des bataillons ou assimilés, qu'on leur allouera selon les besoins du moment et la situation au front. L'image qui reflète le mieux la pensée de McNair est celle d'une sorte de « boîte à outils » dans laquelle les états-majors piocheraient les unités spécialisées nécessaires à la bonne marche des opérations. Il considère que ce principe doit en particulier s'appliquer à la défense antiaérienne, à la défense antichar, avec les fameux *Tank Destroyer Battalions*, et à l'appui de l'infanterie. C'est pourquoi, pour lui, les *Tank Battalions* doivent demeurer indépendants afin de pouvoir être affectés aux troupes en fonction des nécessités. Toutefois, comme nous le verrons, l'on ne s'improvise pas expert en appui d'infanterie et il aurait fallu qu'il veille à une vraie planification…

Retour donc au printemps 1940. Le 25 mai se tient une réunion sur l'avenir des forces mécanisées américaines. On y approuve une approche unifiée et le nouveau commandant en chef, le *General of the Army* George Marshall, donne son accord à la constitution d'une *Armored Force*. Dire que cette décision contrarie tout le monde ou presque ne serait pas très éloigné de la vérité : l'Infanterie comme la Cavalerie ne sont pas convaincues. Les fantassins ne veulent pas se voir « voler » leurs chars d'appui tandis que les cavaliers se demandent quel sera leur poids si ce qui leur reste de leurs forces est désormais relégué à des tâches de reconnaissance. L'inquiétude de ces derniers ne durera guère, puisque les officiers de cavalerie prendront rapidement le dessus au sein de l'*Armored Force* qui voit officiellement le jour le 10 juillet 1940.

À sa création, l'*Armored Force* contrôle deux divisions blindées, les *1st* « Old Ironsides » et *2nd* « Hell on Wheels », ainsi qu'un premier *Tank Battalion*, le *70th*. Le plan de mobilisation ajoute bientôt quatre nouvelles divisions blindées aux deux existantes ainsi que quinze *Tank Battalions* supplémentaires. Toutefois, à peine la formation de ces derniers est-elle décidée que, déjà, ils deviennent les « parents pauvres » de la nouvelle Arme. En effet, dans un premier temps, il n'est pas envisagé de les doter de chars moyens, il est vrai fort rares à l'époque. Les stratèges américains estiment que des chars légers, avec leur canon de 37mm et leurs nombreuses mitrailleuses, feront bien l'affaire. Mais la raison reprend vite le dessus et chacun prend conscience du fait qu'il faut un canon plus puissant et un blindage plus épais, bref un char moyen, pour pleinement remplir des missions d'appui-feu qui, souvent, se déroulent au contact de l'ennemi.

## STRUCTURE ET ORGANISATION

À partir de la fin 1943, la composition des bataillons blindés est standardisée. Qu'ils forment les deux régiments blindés à trois bataillons des divisions blindées « lourdes », les trois bataillons composant les divisions « légères » ou encore les *Tank Battalions*, elle est la même. On doit pourtant noter l'étonnante persistance de trois *Tank Battalions* exclusivement équipés de chars légers qui verront le feu en Europe septentrionale ainsi qu'en Italie.

Il convient cependant de souligner qu'un bataillon de chars moyens comprend aussi 17 engins légers, souvent des M5A1, réunis au sein de la *D Company* de l'unité. Les tankistes n'y tenaient pas beaucoup mais les responsables considérèrent qu'il fallait bien trouver un usage aux nombreux *Lights Tanks* commandés, produits et livrés. Ces engins légers sont cantonnés à des missions de reconnaissance ou de sécurité car l'appui-feu direct est *a priori* trop périlleux pour eux. Les trois autres compagnies du bataillon sont donc équipées de chars moyens, également au nombre de 17. À partir de l'été 1944, un *Assault Gun*, qui n'est en fait qu'un Sherman armé d'un obusier de 105mm en tourelle non motorisée, est ajouté.

◀ L'autre « grand ancien » parmi les *Tank Battalions* est le *191st*. L'on en voit ici des éléments à l'exercice, aux USA, lors de manœuvres. Hormis le vieux Dodge *½ Ton* devant le M3 *Half-Track*, les véhicules sont représentatifs de ce qui sera utilisé en Europe lors des opérations.

▲ Le *191st Tank Battalion* défilant aux USA, à Washington, à l'occasion du *Memorial Day* de 1942. « *Light* », il est encore équipé de M3 Stuart.
Il est vrai qu'à l'époque les *Medium Tanks* M3 Lee et M4 Sherman ne sont pas encore disponibles en quantité suffisante et que les divisions blindées sont prioritaires pour en être dotées.

# Light Tank Battalion

## TOE n°17-15 du 12 novembre 1943

Note : les remorques ne sont pas figurées.

### Headquarters and HQ Company

Battalion HQ Section

Company HQ

Maintenance Section

Admin. Mess and Supply

Tank Section

Reconnaissance Platoon

Mortar Platoon

Assault Gun Platoon

### Tank Company A

Tank Company Headquarters

Administration Mess and Supply

Maintenance

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Tank Company B

Tank Company Headquarters

Administration Mess and Supply

Maintenance

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Tank Company C

Tank Company Headquarters

Administration Mess and Supply

Maintenance

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Service Company

HQ Section

Admin. Mess and Supply

Administration & Personnal

HQ Maintenance Section

Battalion Maintenance Platoon

Battalion Supply & Transportation Platoon

▲ France, été 1944, un Sherman M4A1 armé d'un canon de 75mm se prépare à traverser une coupure humide sur un pont de bateaux. Un panneau de reconnaissance aérienne luminescent a été déposé sur le capot-moteur du char afin d'éviter les tirs fratricides de la part de l'aviation tactique, tandis que l'artillerie peut intervenir à n'importe quel moment pour tirer des obus fumigènes dans le but de protéger la tête de pont d'une éventuelle riposte allemande.

Fait méconnu, ces Sherman 105 étaient capables de tirer un obus à charge creuse particulièrement dangereux pour les *Panzer*, y compris les plus cuirassés ! Seuls bémols, mais ils sont de taille, la portée utile du canon était réduite et la trajectoire du projectile courbe, deux défauts majeurs contre des objectifs mobiles comme des chars ou bien des véhicules de combat.

Les *Tank Battalions* qui verront le combat sont tous équipés selon le tableau d'effectif et de matériel du 15 septembre 1943, dont les rédacteurs ont su tirer les conséquences des combats en Méditerranée. Il compte au total 17 M5A1, 53 M4 (75 et/ou 76) et six M4 (105) à partir de l'été 1944, la désignation de « M4 » ou « Sherman » renvoyant ici au type général du char et non pas à sa variante exacte (M4A1 ou M4A3). La *Headquarters and HQ Company*, compagnie de commandement, dispose en ce qui concerne les blindés de deux Sherman de commandement et de trois armés de l'obusier de 105. Ceux-ci sont réunis dans un *Assault Gun Platoon* ; il faut y ajouter huit *Half-Tracks* et trois *Half-Tracks* porte-mortier M4 ou M4A1, le M21 n'ayant quasiment jamais été déployé en opération. La *Service Company* dispose d'un *Half-Track* et deux véhicules de dépannage chenillés M31 ou M32, respectivement sur base de char M3 et M4. Les quatre compagnies de combat sont d'une structure assez proche. Les trois compagnies moyennes sont identiques. Elles alignent une *HQ Section* de deux Sherman plus un *Assault Gun*, une *Maintenance Section*, avec un *Half-Track* et un M31/M32 et trois *Platoons* formés de cinq chars. La *Light Company* ne diffère que par l'équipement. Le gros du reste de l'unité dispose de Jeeps et autres GMC, tractant souvent une remorque M10 ou *1-Ton*, un Dodge 4x4 et, enfin, deux dépanneuses lourdes, des Ward LaFrance ou Kenworth. Dans ce « tableau de famille », le grand absent est le *Tank-Dozer*. Il ne fait certes pas partie de l'effectif théorique mais il se révélera vite indispensable. Sur le terrain, la répartition de ces engins spécialisés se fera au fur et à mesure des livraisons. On peut simplement noter que le *12th Army Group* avait pour ambition de fournir six *Tank-Dozer* à chacun de ses *Tank Battalions*. Un objectif ambitieux qui ne sera sans doute jamais atteint…

Par ailleurs, s'il est exact que le M5A1 ne fut pas le seul char léger employé en Europe occidentale dans les derniers mois de la guerre, les *Tank Battalions* ne furent aucunement prioritaires quant au déploiement de son remplaçant, le M24 Chaffee. Les vingt premiers engins sont réceptionnés en janvier 1945 mais il n'y en a que 97 en service au sein des *Tank Battalions* en mai 1945, soit moins de 10%. Quant au M26 Pershing, aucun de ces chars lourds ne sera livré aux bataillons indépendants avant la fin des combats, en mai 1945.

▶ Belle vue de profil d'un M4A3 (75) en France, en 1944, avec le traditionnel barda de son équipage arrimé sur le capot-moteur. Les grands chiffres tactiques blancs ou jaunes (ici, semble-t-il noircis) sont plus fréquents dans les divisions blindées que dans les *Tank Battalions*, car ceux-ci combattent souvent isolément. Beaucoup de chefs de char apprécient la 12,7mm pour son caractère très « dissuasif » face à l'infanterie allemande ; il est vrai qu'elle dispose « d'arguments » de poids ! On notera aussi que l'étoile blanche, symbole de l'*US Army*, a vraisemblablement été effacée sur le flanc de la tourelle (idem pour l'immatriculation de l'engin). Il est vrai que compte-tenu du contraste généré par de la peinture blanche sur un char camouflé en vert olive, elle représentait souvent un point de visée idéal pour les artilleurs antichars ennemis ou encore les équipages des *Panzer* !

# Medium Tank Battalion

## TOE n°17-25 du 15 septembre 1943

Note : les remorques ne sont pas figurées.

### Headquarters and HQ Company

Battalion HQ Section

Company HQ

Maintenance Section

Admin. Mess and Supply

Tank Section

Reconnaissance Platoon

Mortar Platoon

Assault Gun Platoon

### Service Company

HQ Section

HQ Maintenance Section

Admin. Mess and Supply

Administration & Personnal

Battalion Maintenance Platoon

Battalion Supply & Transportation Platoon

### Medium Tank Company A

HQ Section

Admin. Mess and Supply

Maintenance Section

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Medium Tank Company B

HQ Section

Admin. Mess and Supply

Maintenance Section

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Medium Tank Company C

HQ Section

Admin. Mess and Supply

Maintenance Section

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

### Light Tank Company D

HQ Section

Admin. Mess and Supply

Maintenance Section

1st Tank Platoon

2nd Tank Platoon

3rd Tank Platoon

Les deux *Light Battalions* engagés en Europe ont une composition différente de celle des *Medium* et pas uniquement au plan du char l'équipant majoritairement. La principale différence réside dans le fait qu'ils sont formés de trois compagnies identiques, totalement équipées de M5A1. Plus précisément, la *Headquarters and HQ Company* compte trois M5A1, huit M8 *HMC*, huit *Half-Tracks* et trois *Half-Tracks* porte-mortier M4 ou M4A1. Chacune des trois compagnies dispose de trois *Half-Tracks*, trois M5A1 et des trois *Platoons* comptant cinq M5A1. Enfin, la *Service Company* déploie un *Half-Track*, deux M5A1 et deux *Heavy Wreckers*. Soit un total de 59 M5A1.

par les leçons tirées des combats en Tunisie, où leurs sévères limitations tactiques ont vite été démontrées, le nouveau char moyen, le M4 ou Sherman, donne entière satisfaction, paraissant être un compromis idéal entre puissance de feu, y compris en antichar, mobilité et protection. C'est pourquoi la voix des officiers d'infanterie réclamant la mise au point d'un char spécialisé, à l'instar du T14 conçu à la demande des Britanniques, ne reçoit aucun écho favorable. Le T14 est un Sherman remanié et surblindé, mais devant le peu d'enthousiasme mis par les Américains à le produire, les Anglais l'abandonneront finalement pour se rabattre sur leur *Infantry Tank* national, le Churchill.

fera vite des envieux au sein des divisions blindées ! Les unités les plus « chanceuses » en recevront une quinzaine mais la majorité des unités devra se contenter d'une demi-douzaine de ces engins.
Un souci supplémentaire sera imposé aux *Tank Battalions* : celui de la prévalence croissante du M4A3 (76). C'est en effet la variante appelée à devenir la plus fréquente dans les unités blindées américaines engagées en Europe car sa motorisation est préférée à celle du M4 et du M4A1. Or son canon de 76mm représente une régression en ce qui concerne le rôle premier des unités qui nous intéressent ici, c'est-à-dire l'appui-feu au profit de l'infanterie. Bien sûr sa

▲ Ce M4 s'extraie des ruines de la gare de Rothe Erde, à Aix-la-Chapelle (Aachen), en octobre 1944. Sur cette machine, l'on voit bien le camouflage à bandes noires quasi-généralisé dès la Normandie. Le 75mm fait toujours merveille avec son obus explosif qui n'est égalé que par celui de l'obusier de 105 mm, c'est tout dire !

Une réserve doit tout de même être formulée au sujet de ces effectifs théoriques. Aussi improbable que cela puisse paraître, notamment au regard de la gigantesque puissance industrielle américaine, il y aura un réel déficit de Sherman dans les unités américaines tout au long de l'automne et de l'hiver 1944 et les *Tank Battalions* seront provisoirement limités à 50 chars moyens dès le mois de septembre. Rétrospectivement, il apparaît étrange que les États-Unis n'aient pas, à l'orée de la guerre, prévu un char plus adapté à l'appui-feu direct que ne l'était le Sherman, notamment au plan du blindage. Si les chars légers sont disqualifiés

Certes, un tel engin existera bel et bien sous la forme du M4A3E2 Jumbo, mais avec seulement 254 exemplaires produits à la mi-1944, dont 250 seront convoyés jusqu'en Europe durant l'automne, il y en eut « trop peu et trop tard ». Le programme de modification – plaques additionnelles sur l'avant et les flancs, bloc de transmission plus épais et tourelle surblindée, principalement – de ces M4A3 (75) fut lancé à la demande expresse du commandement américain en Europe avec la ligne « Siegfried » en point de mire. Le problème est que les *Tank Battalions*, pour lequel le Jumbo aura été créé, n'en auront pas l'exclusivité car sa protection

capacité antichar accrue est la bienvenue pour faire face aux quelques *Panzer* croisés et plus encore aux automoteurs déployés par le *Reich*, mais le « hic » c'est que le 76mm devient *ipso facto* nettement moins efficace en appui d'infanterie du fait de son obus explosif poussif en comparaison du 75mm (d'ailleurs fortement inspiré du 75 français). Fort heureusement, le M4A3 (75) W restera en production – le seul dans ce cas avec cet armement – même si elle fut limitée. Les derniers types de Sherman restant en production à cette période sont le M4 (105) et le M4A3 (105), les *Assault Guns* dont il a déjà été question.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2008

Sherman M4 « Cannon Ball »
*C Company,*
*70th Tank Battalion,*
« Utah Beach », Normandie, France, 6 juin 1944

Note : le char est ici représenté sans son *Fording Kit*, dispositif lui permettant de franchir des gués profonds et donc idéal pour un débarquement sur des plages. On notera l'insigne « héraldique » du *Tank Battalion* peint sur le flanc de l'engin, un insigne très inspiré des bandes dessinées américaines de l'époque, ainsi que la bande de peinture plus sombre au niveau de la base de la tourelle.

Sherman M4A3 (76) « Kokomo »
*760th Tank Battalion,*
Italie, printemps 1945

Note : le char est ici représenté avec un camouflage deux tons : stries noires sur la teinte de base *Olive Drab*. On notera les grades, noms et noms des petites amies restées au pays peints sur le blindé. Nous sommes en présence de l'un des Sherman du *761st Tank Battalion*, unité ayant la particularité d'être composée de tankistes et soldats noirs (encadrés par des officiers blancs, ségrégation oblige). Ce bataillon se fera connaître sous son surnom de « *Black Panthers* », les « panthères noires ». Il servira au sein de la *3rd Army* du *General* George Patton.

Sherman M4A3 (76)
*C Company,*
*761st Tank Battalion (colored),*
*Task Force Rhine,*
Allemagne, printemps 1945

| Sherman | 6/44 | 7/44 | 8/44 | 9/44 | 10/44 | 11/44 | 12/44 | 01/45 | 02/45 | 03/45 | 04/45 | 05/45 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 75mm | 245 | 370 | 650 | 527 | 508 | 647 | 525 | 695 | 733 | 781 | 669 | 567 |
| 76mm | 0 | 0 | 0 | 95 | 37 | 166 | 177 | 259 | 216 | 305 | 438 | 607 |
| Proportion % | 0 | 0 | 0 | 15 | 7 | 20 | 25 | 27 | 23 | 28 | 40 | 52 |
| Total | 245 | 370 | 650 | 622 | 545 | 813 | 702 | 954 | 949 | 1 086 | 1 107 | 1 174 |

À titre d'illustration, voici un tableau récemment compilé (cf. ci-dessus) par l'historien militaire américain Steven Zaloga concernant le *12th Army Group* (au premier jour du mois), exposant la répartition des deux modèles de chars (en fonction de leur armement principal) en dotation dans les *Tank Battalions*. Justement, au plan des modèles, les bataillons de chars débarquent en Normandie en étant uniquement équipés de M4 et M4A1 (75). Dans l'ordre d'arrivée, *grosso modo*, les nouveaux modèles sont le M4 (105), le M4A1 (76), le M4A3 (76), le M4A3 (105), le M4A3 (75) W, le M4A3E2 et, au printemps 1945, le M4A3 (75) « *dry* » issu du programme de refonte.

## « LES LAISSÉS POUR-COMPTE »

Les *separate Tank Battalions*, « parents pauvres », avons-nous écrit. C'est vrai au plan qualitatif mais aussi quantitatif. Initialement, on envisageait la formation d'une quinzaine de bataillons. Il en existe d'ailleurs exactement quinze à la fin 1941. Pour mettre ce chiffre en perspective, rappelons que soixante divisions blindées sont encore prévues à cette date ! Un an plus tard, à la fin de l'année 1942, deux *Tank Battalions* ont été perdus aux Philippines, les *192nd* et *194th*, et quatorze créés, pour un total de 27 donc. La situation évolue en septembre 1943, quand les divisions blindées deviennent « légères », hormis les trois premières, on le sait. De ce fait, de six bataillons ventilés en deux régiments, on passe à seulement trois bataillons. Les unités libérées par cette refonte vont à de nouvelles divisions blindées et surtout à des *Tank Battalions* supplémentaires. Mais pas uniquement ! Six de ces bataillons sont ainsi spécialisés dans l'emploi des chars *CDL – Canal Defence Light* – emportant un puissant projecteur monté en tourelle. Ils sont gardés secrets. Si secrets d'ailleurs que cela leur sera fatal car aucun haut-gradé ne connaissant leur existence, ils ne penseront pas à demander leur intervention ! C'est ce qui explique pourquoi quatre de ces six bataillons seront transformés en octobre 1944 en unités normales tandis que les deux derniers deviendront des bataillons « spéciaux » anti-mines. En outre, les besoins spécifiques liés aux débarquements dans le Pacifique débouchent sur la création de bataillons de chars amphibies – *Amphibian Tanks*, des *LVT* avec tourelle, principalement – en plus des bataillons traditionnels. Malheureux, les responsables des *Amphibian* sont encore plus mal traités

◀ Allemagne, avril 1945. Voici une scène fréquente, notamment lors d'un combat en zone urbaine. Ce M4 encore en train de brûler semble après avoir été touché de plein fouet par un *Panzerfaust* ou une roquette de *Panzerschreck* au moment (toujours délicat) où il s'engageait dans un axe perpendiculaire à celui qu'il empruntait préalablement. À noter que ce char avait été doté d'une rambarde fixée sur sa caisse et d'une autre sur la tourelle à l'usage des fantassins embarqués. Soviétiques et Allemands ne seront pas les seuls durant la guerre à faire monter leurs soldats sur des blindés !

▶ M4A2 armé d'une pièce de 75mm à l'entraînement aux États-Unis avec des fantassins. De telles manœuvres interarmes seront bien trop rares pour permettre aux chefs des *Tank Battalions* et aux responsables de l'Infanterie de mieux connaître les possibilités et surtout les limitations des uns et des autres et, par voie de conséquence, de préparer des tactiques de combat adaptées. Ce manque de préparation et de coordination sera payé au prix fort en Europe, aussi bien par les *Tankers* que par les *GI's* !

que ceux des *Tank Battalions* « traditionnels » car on les laisse se débrouiller pour leur entraînement ainsi que la définition de leur doctrine d'emploi. Ce qu'ils feront tout de même, bon an mal an, en s'associant avec leurs homologues de l'*US Marine Corps* !

Au plan de l'entraînement, aussi, les *Tank Battalions* sont les grands oubliés de l'*Armored Force*. Oh, certes, on prend grand soin de la formation des hommes en que tant tankistes, mais pour ce qui est des tactiques et plus spécialement encore des techniques d'appui-feu au profit de l'infanterie, les exhortations des cadres pour jouir d'un entraînement dédié resteront lettre-morte. Ce n'est pourtant pas faute de « piqûres de rappel ». Les combats de Tunisie, même si bien peu de *separate Tank Battalions* y sont engagés, révèlent les carences sur le plan de la formation. Il en est de même en Sicile, en juillet et août 1943, puis en Italie, dès septembre. Les inspections sur le terrain permettent d'en prendre conscience et de demander des améliorations mais elles resteront de bien peu d'effet car personne ne prend le dossier en main ; on l'a vu, les responsables de l'*Armored Force* n'en ont que pour les *Armored Divisions* ! Autre problème, les *Tank Battalions* sont rarement formés auprès des divisions d'infanterie aux côtés desquelles ils sont sensés combattre. Bien sûr, les troupes en cours de constitution aux États-Unis profitent quelque peu de l'expérience de celles déjà engagées au combat et d'un entraînement plus adapté, mais peu de choses seront faites pour les premières unités déjà arrivées en Grande-Bretagne. Il s'agit-là moins d'un problème de volonté ou de temps que d'un problème de place, au sens propre du terme. Une blague de l'époque veut que l'Angleterre, submergée par tout le matériel prévu pour le Jour-J, ne reste à flot que grâce aux ballons captifs la protégeant des attaques aériennes allemandes ! Le souci est qu'il n'existe pas assez de terrains de manœuvre pour parfaire l'entraînement des unités, ce qui réduit considérablement les possibilités d'organiser des exercices interarmes.

Côté infanterie, les divisions sont déjà très largement occupées par leur propre organisation interne et n'ont que peu de temps à accorder à l'appui blindé. En outre, comme elles ne savent pas quels *Tank Battalions* elles retrouveront au combat – ils sont indépendants – aucun lien durable ne peut se former valablement. Or seul un tel lien, construit autour de la cohésion et de la confiance mutuelle, peut assurer la réussite des combats interarmes. Au-delà de l'esprit de corps, il faut aussi et surtout que chaque composante connaisse les capacités et les limites de l'autre. Car, en 1944, envoyer vers l'avant une compagnie de chars sans accompagnement d'infanterie pour percer le front signifie perdre de nombreux engins sans avoir une chance sérieuse d'obtenir le résultat escompté ! Même après les premiers combats, il faut remettre le métier sur l'ouvrage au profit des renforts/remplacements à intégrer. Ils sont formés « sur le tas » ou, quand ils ont plus de chance, entraînés lors de stages organisés pendant les phases de repos des unités.

La solution aurait bien sûr été que les *Tank Battalions* soient intégrés aux divisions d'infanterie mais Lesley McNair s'y opposera farouchement en mars 1943, toujours dans son souci de rationalisation : ne doit être organique que ce dont les unités ont besoin de façon permanente. Il réaffirme le mois suivant l'importance d'un entraînement interarmes mais l'on se heurte alors au manque de bataillons de chars indépendants. Une conférence sera bien consacrée en avril 1944 au combat interarmes mais il est déjà trop tard, l'ouverture d'un second front en France étant imminente.

Le tableau que nous publions ci-contre illustre le décalage important et variable dans le temps entre le nombre de divisions d'infanterie engagées en Europe du Nord et le nombre de *Tank Battalions* disponibles pour les appuyer. Il y eut bien sûr des exceptions avec des *Tank Battalions* qui ne quittèrent guère leur grande unité de rattachement, par exemple le *745th* avec la *1st Infantry Division*, la « Big Red One », le vétéran *70th* avec la *4th Infantry Division* ou encore le *712nd* et la *90th Infantry Division*, mais elles furent rares.

Dans la suite et fin de cette étude à paraître dans le prochain numéro de « Batailles & Blindés », vous découvrirez quel fut concrètement l'emploi tactique des *separate Tank Battalions,* du débarquement de Normandie, en passant par le franchissement du Rhin et les combats dans la forêt d'Hürtgen, jusqu'au cœur du *Reich* et la grande bataille finale ! ■

| | DI | TB | déficit |
|---|---|---|---|
| Juin 1944 | 11 | 9 | 2 |
| Juillet 1944 | 15 | 13 | 2 |
| Août 1944 | 19 | 18 | 1 |
| Septembre 1944 | 20 | 18 | 2 |
| Octobre 1944 | 25 | 22 | 3 |
| Novembre 1944 | 29 | 23 | 6 |
| Décembre 1944 | 38 | 27 | 11 |
| Janvier 1945 | 39 | 30 | 9 |
| Février 1945 | 40 | 32 | 8 |
| Mars 1945 | 45 | 33 | 12 |
| Avril 1945 | 45 | 34 | 11 |
| Mai 1945 | 45 | 35 | 10 |

Le mois indiqué est celui de l'entrée en combat et pas celui d'arrivée en France. Deux *Tank Battalions* ont été déduits du total de 37 car il s'agissait de bataillons spécialisés dans la lutte anti-mines : le *738th* et le *739th*. De plus, parmi ces 35 unités, deux *Tank Battalions*, les *744th* et *759th*, sont demeurés « *Light* », c'est-à-dire uniquement équipés de chars légers, et n'ont, le plus souvent, servi qu'auprès de *Cavalry Groups* et non de divisions d'infanterie. On doit aussi évoquer les deux bataillons de chars moyens « *Colored* », les *761st* et *784th*, formés de soldats noirs avec beaucoup d'officiers blancs, car l'Armée américaine est encore à cette époque ségrégationniste ; elle le demeurera jusqu'à la guerre de Corée. Globalement, c'est un total de 126 bataillons de chars qui sont mis sur pied, dont 54 déployés dans les divisions blindées, 37 *Tank Battalions* à strictement parler en *ETO – European Theater of Operations* : France, Belgique, Luxembourg, Allemagne et Autriche pour les Américains – 18 autres en *PTO* (*Pacific Theater of Operations*), plus six en Italie, deux restant aux USA et neuf étant transformés en *Amphibian*.

▲ M4A3 à canon de 76mm assez typique des *Tank Battalions* en cet hiver 1944-45 : des sacs de sable ont été disposés sur le glacis contre les roquettes antichars tandis que des draps ont été tendus sur le tube du canon et la tourelle pour en compléter le camouflage à bandes noires (mat) sur l'*Olive Drab* de base. Un M4 *High Speed Tractor* est garé à l'arrière-plan.

▶ De gauche à droite et de haut en bas :

70th Tank Battalion
191st Tank Battalion
702nd Tank Battalion
746th Tank Battalion
750th Tank Battalion
758th Tank Battalion
761st Tank Battalion
778th Tank Battalion

Note : il s'agit ici de quelques exemples d'insignes « héraldiques ». Sur les tenues de combat ou autre, était porté le classique insigne triangulaire et tricolore de l'*Armored Force*.

▼ Le *44th Tank Battalion* qui sera engagé dans le Pacifique combattra souvent avec des M4 dits « *Composite* » ou « *Hybrid* ». Il s'agit en fait d'une série de M4 produits par Chrysler, après la fin du contrat portant sur le M4A4 et avant de passer aux nouveaux modèles « W ». L'unité prendra une part active à la libération des Philippines.

## Anciens numéros

**Commandez dès à present les anciens numéros de Batailles & Blindés, consultez les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site : www.caraktere.com**

N°22
- 18 Juin 1940, « Trois » de la 350e à Millançay
- Afghanistan, les bêtes de guerre
- Philippe Leclerc, « se commander à soi-même »
- Le *132° Reggimento Carri*, de la Lybie à l'Irak !
- La garde meurt, mais ne se rend pas !
- GER XI, les légèretés d'un atelier lourd !

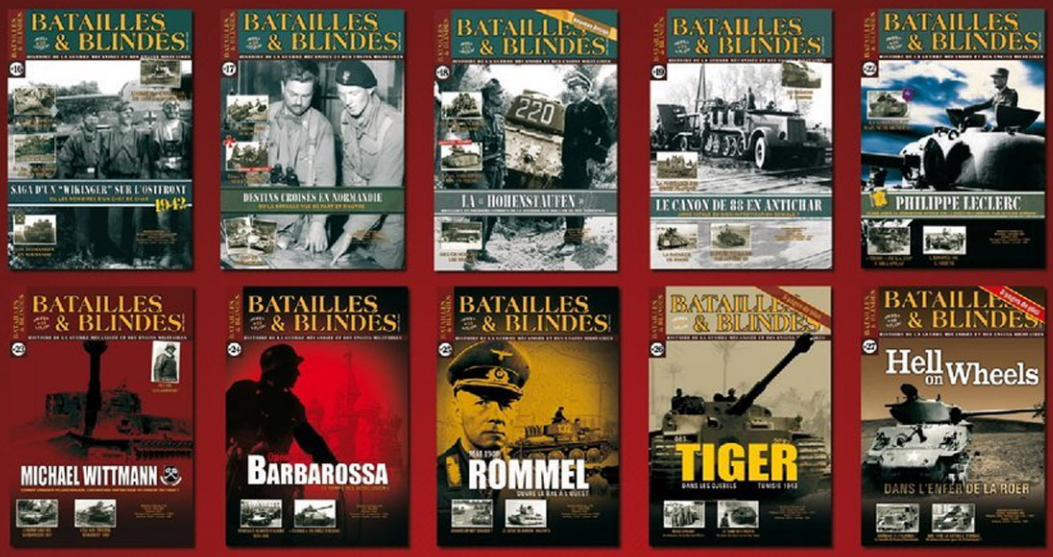
N°23
- L'incroyable KV !
- Chapeau melon et coeur d'acier
- Wittmann : Villers-Bocage, chevauchée fantastique ou erreur tactique ?
- Patton le « flamboyant »
- L'île aux trésors - Damansky 1969

N°24
- Les véhicules blindés italiens 1910-1943
- **DOSSIER SPECIAL :** Opération Barbarossa
  - Unterseepanzer !
  - La *4. Panzer-Division* joue et perd à Kamenevo !
  - Bolshoi Bashnei ! KV-1 et 2, les titans de Staline
  - La « Magdeburger division » déferle sur l'Ukraine !
  - Orages de feu sur les plaines russes
- « Cuckoo », un drôle d'oiseau !

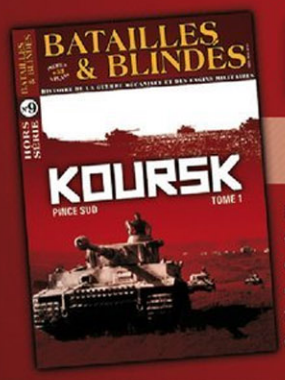
N°25
- Les véhicules blindés italiens 1910-1943 (suite & fin)
- Rommel ouvre le bal à l'Ouest
- Le Sherman « Crab », organisation des unités et tactiques de combat
- Le siège de Bardia - Halfaya
- « La vie de château », combattre dans les « Tanks » de la Grande Guerre
- *Guards or not Guards ?*

N°26
- Dans l'enfer de la Roer, La « Hell on wheels » face à la 9. Panzer-Division
- Un trio de T-34/85 à Temopol
- Des Tiger dans les Djebels !
- Le Tank Destroyer, « Un tueur de char ou un...char tueur »
- Bodo Spranz - As méconnu de la sturmartillerie

N°27
- Dans l'enfer de la Roer (suite & fin)
- La bataille de Korsun-Shevchenko
- « Tiger country », les unités blindées lourdes allemandes en Italie, été 1944
- Mai 1940 - la bataille d'Arras
- La « Old Ironsides » au combat, retour d'expérience de la campagne de Tunisie
- Le Sherman du *Brigadier* Harvey




## NUMÉROS HORS-SÉRIE

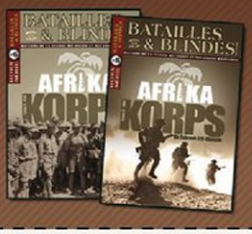



# KOURSK PINCE SUD / TOME 1

- 132 pages
- Photographies exclusives
- 33 profils couleurs et plans
- Cartographie détaillée

Entièrement consacré aux opérations menées par la pince sud dans le secteur de Bielgorod, ce hors-série se propose de remettre les équipages de *Panzer IV* ou de Tiger au centre de la bataille. En parallèle au déroulement jour par jour de la bataille, des témoignages de *Panzerschützen* ou de *Panzer-Grenadiere* nous font revivre l'intensité des combats, plonger au cœur de l'action et, au passage, évacuer nombres de poncifs longtemps véhiculés sur l'opération « Zitadelle ».

AFRIKA KORPS




Batailles & Blindés
Hors-Série n°6 et n°8
**Tomes 1 et 2 disponibles**
À commander ci-dessous

---

### *Bon de commande à retourner à :*

***CARAKTERE - Service abonnements***
***306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE***

### *Abonnements :*

☐ Oui, je m'abonne à **Batailles & Blindés** pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°29 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Batailles & Blindés** pour deux années, soit 12 numéros, à partir du n°29 inclus.
France : 65.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 75.00 € - Reste du monde : 85.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Trucks & Tanks Magazine** pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°11 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Trucks & Tanks Magazine** pour deux années, soit 12 numéros, à partir du n°11 inclus.
France : 65.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 75.00 € - Reste du monde : 85.00 €

### *Anciens numéros :*

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de **Batailles & Blindés** indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations :
N° : .....
*(Pour information : les numéros 1, 3, 4, 5, 6, 20 et 21 de Batailles & Blindés sont épuisés.)*

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de **Trucks & Tanks Magazine** indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations :
N° : .....
*(Pour information : les numéros 1,2, 3, 4 et 5 de Trucks & Tanks Magazine sont épuisés.)*

### *Hors-séries :*

Oui, je souhaite recevoir les hors-série de Batailles & Blindés cochés ci-dessous :

- Prix France : 12.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
  - ☐ N°2 - Opération Daguet.
  - ☐ N°3 - L'épopée du 6e GRDI.
- Prix France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.90 € - Reste du monde : 22.90 €
  - ☐ N°4 - Stalingrad.
  - ☐ N°6 - Afrika-Korps / Tome 1.
  - ☐ N°7 - Les dragons d'acier.
  - ☐ N°8 - Afrika-Korps / Tome 2.
  - ☐ N°9 - Koursk / Tome 1.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

### *Règlement :*

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

# Trucks & Tanks évolue

Nouvelle Formule + 8 pages

## Anciens numéros

**N°1 à 5 épuisés**

**N°6**
- *Panzer II Ausf.L* Luchs
  L'oeil de lynx de la *Wehrmacht*
- KV-1
  La mauvaise surprise de Staline
- Dodge série WC50
- Lorraine *Sd.Kfz 135/1*

**N°7**
- *Sd.Kfz. 251*
  Le « taxi » blindé de la *Wehrmacht*
- *Panzerjäger I*
  Le premier « tueur de chars » du *Reich*
- Sherman « Flail »
- KV-1
- Hotchkiss TT6

**N°8**
- *Panzer IV Ausf.A à D*
  Un *Begleitwagen* avant tout
- Le char Leclerc
  La naissance d'une nouvelle génération
- *Tank Destroyer* M10
- A30 Challenger
- FAI et BA 20 ZhD
- Canon automoteur Wespe (*Sd.Kfz. 124*)

**N°9**
- *Tigre I*
  Les premiers pas d'un fauve
- T-62
  Un canon avant tout
- *Panzer III Ausf.A à E*
- M22 Locust
- A30 Avenger

**N°10**
- Su-85
  En attendant mieux
- Sherman Firefly
  La mouche du coche
- La 2e DB
  L'épopée des « Leclerc »
- Nashorn
  Tireur d'élite de la *Wehrmacht*
- Dossier spécial
  *Panzerwaffe* 1943-45

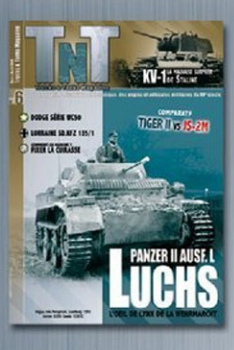
## DOSSIER SPÉCIAL

# PANZERWAFFE

## DE LA VICTOIRE TECHNOLOGIQUE À LA DÉFAITE INDUSTRIELLE 1943/1945

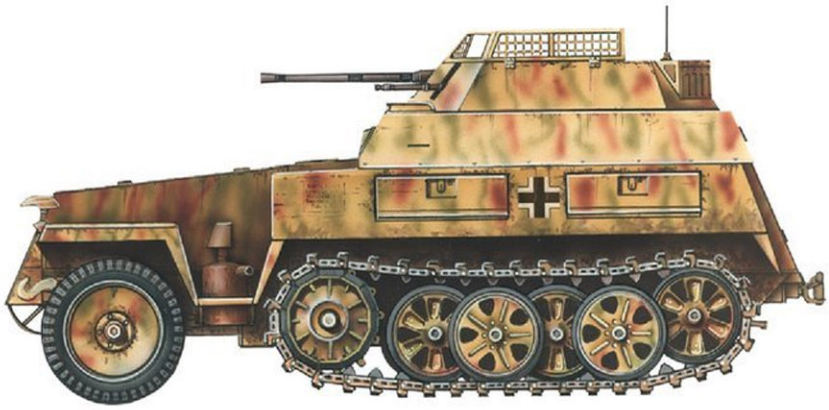
Fort de huit pages supplémentaires sans hausse de prix, ce numéro 10 de TnT inaugure une nouvelle formule un peu plus axée sur le côté opérationnel de ces engins qui sont notre passion commune. Le magazine conserve bien évidemment ses « monographies » de blindés et autres véhicules militaires. Pour mieux appréhender leur histoire, deux nouveaux aspects de la « chose » militaire vont désormais être traitées dans nos colonnes. Au travers d'une iconographie riche et inédite, TnT se propose de vous faire revivre le parcours d'unités blindées. Un historique synthétique et précis vous permettra de suivre leurs engagements sur tous les fronts. En parallèle à l'histoire des hommes, de grands dossiers thématiques font leur apparition. Il ne s'agit plus d'étudier un seul type d'engin mais de replacer un véhicule, un concept, une tactique, une arme… dans son contexte militaire et opérationnel. Notre premier dossier s'ouvre sur la *Panzerwaffe* 1943-45. À travers une analyse de la situation des chars allemands, nous allons suivre le cheminement intellectuel des autorités allemandes confrontées à un adversaire dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, le T-34. La course à l'armement est alors lancée entre le *III. Reich* et l'Union Soviétique. Sous la pression de l'Armée rouge, les Allemands vont concevoir un blindé qui peut être considéré comme le précurseur des *Main Battle Tank*, le Panther !

Laurent Tirone

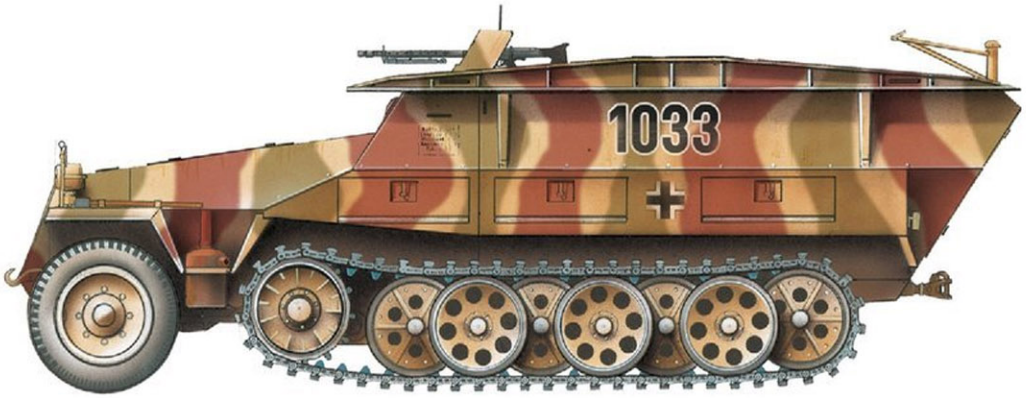


# Les Allemands ont-ils inventé LA GUERRE MÉCANISÉE MODERNE ?

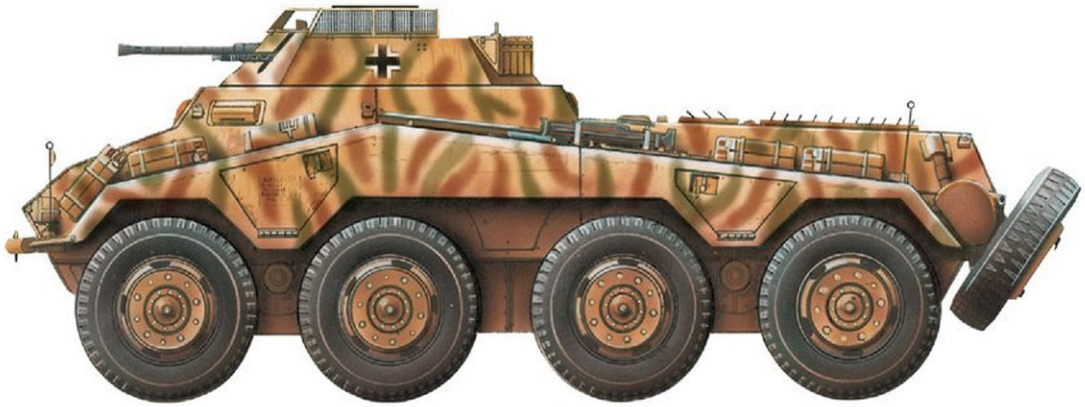
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2008



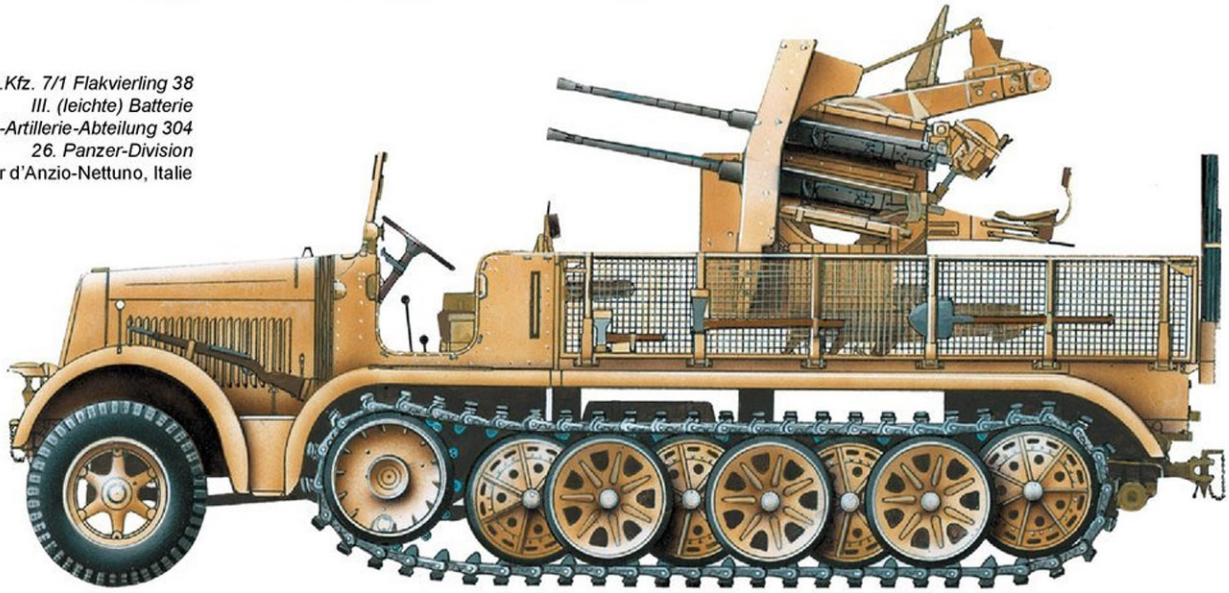
*Sd.Kfz. 250/9 (neuer Art)*
*Panzer-Aufklärungs-Kompanie*
*Panzer-Aufklärungs-Abteilung* « Clausewitz »
*Panzer-Division* « Clausewitz »
Avril 1945, secteur du canal Weser-Elbe, Allemagne




*Sd.Kfz. 251/7 Ausf. D Pionierwagen*
*3. Gep. Pionier-Kompanie, 3. Zug*
*SS Panzer-Pionier-Bataillon 9*
*9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen »
Janvier 1945, Secteur de l'Eifel, Allemagne



*Sd.Kfz. 234/1* Puma
*Stabskompanie, 1. Zug*
*Panzer-Aufklärungs-Abteilung 6*
*6. Panzer-Division*
Janvier 1945, secteur de Budapest, Hongrie



*Sd.Kfz. 7/1 Flakvierling 38*
*III. (leichte) Batterie*
*Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung 304*
*26. Panzer-Division*
Mai 1944, secteur d'Anzio-Nettuno, Italie